6
N

LA FAMILLE LUCEVAL.

TOME QUATRIÈME.

547833

LA
FAMILLE LUCEVAL,
OU
MÉMOIRES
D'UNE JEUNE FEMME
QUI N'ÉTAIT PAS JOLIE;

Rédigés par PIGAULT-LEBRUN.

Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides ?
PIRON, *Métromanie*.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais de Tribunat, derrière le Théâtre Français, no 51.

1806.

BIBLIOTECA NAPOLI

LA
FAMILLE LUCEVAL,
OU
MÉMOIRES
D'UNE JEUNE FEMME
QUI N'ÉTAIT PAS JOLIE.

CHAPITRE PREMIER.

Caroline fait son devoir.

C'est au hameau que François était allé ; c'est le cœur de Caroline qu'il voulait sonder ; c'est elle qu'il cherchait. Il rencontra Edouard, brillant de gloire et de jeunesse. L'intéressant, le trop intéressant officier était venu passer un congé de six mois chez une mère qui l'adorait ; et c'était toujours là qu'on trouvait Caroline. Madame

de Surville était l'objet de ses égards, de ses attentions, de sa reconnaissance; tout ce qui n'était pas elle, lui était étranger; elle le croyait, ou elle feignait de le croire : on est quelquefois si aise de se mentir à soi-même! Mais l'illusion soutient-elle l'examen de la sincérité? François n'était pas de retour, que Caroline sentait et sa position, et les chagrins qu'elle se préparait. Elle voulut combattre : le pouvait-elle? il fallait fuir... il n'était plus temps.

Edouard lui-même contribuait, sans y penser, à la fixer chez sa mère. Les marques d'affection que mademoiselle Luceval prodiguait à madame de Surville ne devaient-elles pas le flatter? les talens qui se déployaient devant lui, les graces d'un esprit formé, n'avaient-ils pas des droits à son estime? A l'éloignement que lui avait d'abord inspiré Caroline, avait suc-

cédé le sentiment intime de tout ce qu'elle valait. Ses sens étaient muets auprès d'elle; mais il chérissait en elle l'amie de sa mère; il aspirait au titre de son ami, parce qu'il la croyait faite pour ennoblir l'amitié ! il n'était pas empressé, mais affectueux avec elle. Un mot qui lui échappait, était interprété de cent manières, et c'était toujours à l'interprétation la plus favorable que la pauvre enfant s'arrêtait. Elle n'osait pas concevoir d'espérances positives, et cependant elle aimait à se lancer dans l'avenir. Avenir incertain, ressource des malheureux, flatteur de tous les hommes !

Elle se rappelait, avec complaisance, ce que M. *** lui écrivait dans sa première lettre. Il a raison, pensait-elle : le sentiment de la beauté et de la laideur s'affaiblit insensiblement par l'habitude. L'impression de la laideur est plus désagréable

sans doute que n'est flatteuse celle de la beauté ; mais si cette impression s'efface chaque jour devant les qualités de l'esprit et du cœur... devant celles que je possède peut-être... Elle n'osa achever sa pensée.

Mais elle reprenait bientôt : Edouard m'a d'abord témoigné du dédain ; et du dédain au mépris il n'y a qu'une ligne imperceptible, qu'on franchit sans s'en appercevoir, si on n'est retenu par quelque chose qui force l'estime. Edouard ne m'évite plus, ne me dédaigne plus : j'ai donc réellement quelque chose...

Mais est-ce bien de l'intérêt qu'il me marque ? n'est-ce pas plutôt de la pitié ? Hé, quand ce ne serait que cela ! la pitié est étrangère au mépris et à la haine ; c'est une affection douce, et tous les sentimens qui agitent agréablement l'ame, s'étendent, se prolongent, peuvent arriver par grada-

tion à l'extrémité de la chaîne. Pour moi, la pitié est le premier chaînon, l'amour est le dernier; mais qui peut dire où s'arrêtera Edouard ?

Voilà les rêves flatteurs auxquels s'abandonnait la chère enfant. Elle ne proférait pas un mot, elle ne l'eût pas osé ; mais elle souriait à la félicité suprême que son imagination créait dans le lointain. Elle caressait sa chimère, lorsque François se présenta devant elle.

« Mademoiselle, lui dit-il, je vais » vous affliger ; mais peut-être trou- » verez-vous même dans ce que je vais » vous dire, des motifs de consolation » pour vous et pour ceux que l'incon- » duite expose aux traits du malheur. » Votre père a totalement dérangé » ses affaires. — Que m'apprenez- » vous ? — La verité. — Mon père » doit ? — Des sommes considérables. » — Vous m'affligez, en effet, mon

» bon ami ; mais vous me consolerez,
» comme vous le disiez tout-à-l'heure.
» Que croyez-vous qu'il faille faire ?
» —Je leur ai conseillé de vendre pour
» s'acquitter, et de se renfermer dans
» le cercle obscur qui convient à leur
» situation. — Il est dur de déchoir. —
» Il y a de la démence à consommer sa
» ruine.

» — Que vous a-t-on répondu ? —
» On a paru disposé à entrer dans mes
» vues. Cependant j'ai pensé depuis,
» qu'on pourrait abandonner, pen-
» dant quelque temps, la totalité des
» revenus aux créanciers... — J'en-
» tends, ils conserveraient leurs biens ;
» mais il faut des moyens d'existence.
» — N'en voyez-vous aucun, made-
» moiselle ? — Ah ! François, Fran-
» çois, je vous entends. J'opposerai la
» tendresse à la froideur, la générosité
» aux mauvais traitemens ; je pourrai
» reconquérir leurs cœurs, et c'est à

» vous que je devrai ce triomphe. Ils » m'ont fait bien du mal ; mais je leur » dois la vie, et ils sont malheureux. » — Chère enfant ! ah, je le savais, » que votre cœur répondrait à l'appel » du mien !

» — François ? — Mademoiselle ? — » Je leur cède ma maison... — Après ? » — Je me bornerai à une seule cham- » bre. — Poursuivez. — Je leur ren- » drai mon contrat de vingt mille li- » vres de rente. — Achevez. — Sur » lequel ils me donneront ce qu'ils » croiront nécessaire. Avec ce revenu » et l'abondance qu'on trouve ici, ils » seront riches encore. — Avez-vous » fini ? — Avez-vous quelque chose à » ajouter ?

» — Vous n'excitez pas mon admira- » tion. Vous m'auriez, au contraire, » étonné, en pensant, en parlant autre- » ment. Mais c'est à ma prudence à » ménager vos vrais intérêts, et ceux

» de gens qui vous aiment presqu'au-
» tant que moi.

» Si vous recevez vos parens dans
» votre maison, que deviendront ma-
» demoiselle Lori et ces deux domes-
» tiques si attachés, si fidèles? Faut-il,
» pour prix de leurs services, les ren-
» voyer, les réduire à l'indigence?
» Souffrirai-je que vous renonciez à
» votre indépendance, dont vous de-
» vez si bien connaître le prix? Made-
» moiselle, vous avez cédé au pre-
» mier élan d'une belle ame; mais s'il
» est beau de s'exposer à faire des in-
» grats, il est cruel d'être leur victime.
» Vous garderez votre contrat et vo-
» tre maison. Nous en avons deux
» dont vous pouvez disposer. Votre
» père en occupera une. —Et de quoi
» vivront-ils? —Du produit de la se-
» conde.

—» Mais, mon ami, vous voulez être
» juste envers tout le monde, et vous

» ne réfléchissez pas... — A quoi » donc ? — Je dois encore quarante- » huit mille livres à M. *** ; je lui ai » abandonné le produit du hameau, et » vous en retranchez net vingt-quatre » mille. — Vous avez raison ; je ne » pensais pas à cela. Mais doutez- » vous que M. *** se prête à des des- » seins aussi respectables ? il vous » saura gré de partager avec lui le mé- » rite d'une action louable, et... — » Mais il faut au moins avoir son as- » sentiment. — Partons pour Paris. — » Partons. »

M. *** recevait toujours mademoisellle Luceval d'une manière distinguée. Dès qu'elle paraissait, les valets prenaient un air riant, et s'empressaient de l'annoncer. Voulez-vous savoir, a-t-on dit, comment vous êtes avec le maître ? étudiez la figure de ses gens.

Caroline traversa une antichambre

pleine de solliciteurs, qui attendaient, avec impatience, que M. *** reçût leurs justes plaintes, ou favorisât leurs folles prétentions. François, d'un air gauche, donnait la main à la jeune personne, et on le salua avec beaucoup de respect, parce qu'il est reçu qu'un homme qui entre librement chez un personnage élevé, doit être nécessairement quelque chose. On remarquait bien sa gaucherie, quelque ridicule dans sa manière de se mettre; mais on se gardait de rire, parce que s'il ne pouvait rien par lui-même, il devait pouvoir protéger. L'intérêt, l'intérêt, et toujours l'intérêt, source éternelle de grandes choses et de bassesses!

« Mademoiselle, dit M. *** à Caro-» line, je suis fort aise de vous voir; » mais vous n'avez pas bien choisi le » moment. Vous avez pu remarquer » en traversant mon antichambre,

» que j'ai des obligations à remplir. Le » devoir d'abord, et le plaisir après. » Passez avec M. François dans cet » arrière-cabinet. Vous y trouverez des » gens de connaissance. »

C'étaient les auteurs chéris de Caroline, c'étaient ceux qui avaient autrefois contribué à l'instruction et à l'amusement de François. On aime à se retrouver en bonne compagnie, et celle-ci a sur la société vivante l'avantage de ne jamais gêner personne, et d'être toujours prête à nous admettre à son intimité.

M. *** rentra deux heures après. « Je suis un peu fatigué, dit-il. Si les » hommes, qui sont si sévères envers » les autres, voulaient seulement être » justes envers eux; nos fonctions se- » raient faciles et agréables; mais je » vous assure qu'il faut quelque cou- » rage pour se charger d'une grande

» place, quand on veut la bien rem-
» plir.

» Passons, mademoiselle, à ce qui
» vous amène à Paris. Vous êtes avare
» de cette faveur : au reste, je ne m'en
» plains pas. Vous faites dans l'obscu-
» rité, et pour le seul plaisir de le
» faire, tout le bien que je voudrais
» verser sur la société. Ne rougissez
» pas de cet éloge ; il ne vous appar-
» tient pas en entier : vous avez eu
» deux bons maîtres, M. François,
» et le malheur. »

Caroline expose la situation actuelle de ses parens, et M. *** passe subitement, du ton le plus caressant, à l'air le plus sérieux. La jeune personne développe son plan avec timidité et modestie, et M. *** remue la tête d'une manière absolument négative.

« Me désapprouvez-vous, monsieur ?
» — Non, mademoiselle, vous faites
» ce que vous devez ; mais je ferai ce

» que je dois. — Monsieur, vous m'a-
» vez comblée de bienfaits, lorsque
» je n'avais aucun titre pour y pré-
» tendre. Permettez-moi de les justi-
» fier, par l'emploi que j'en veux
» faire.

» — Mademoiselle, si la remise de
» ce que vous me devez, si une somme
» supplémentaire étaient utiles à votre
» bien-être, ou pouvaient favoriser
» un établissement convenable, je ne
» balancerais pas à vous les offrir, et
» je me croirais heureux de vous les
» voir accepter. Mais donner à des
» étourdis, à des gens sans naturel et
» sans conduite, ce que réclame tous
» les jours de moi l'industrieuse et ho-
» norable indigence! non, mademoi-
» selle, n'y comptez pas. Je ne sacri-
» fierai point mes principes à l'ami-
» tié : soulagement au bon, haine au
» méchant.

» — Mon père n'est pas méchant,

» monsieur, j'ose vous l'assurer. —
» Quelle différence faites-vous, ma-
» demoiselle, de celle qui fait le mal
» et de celui qui le permet ? — Ma
» mère a senti ses erreurs, elle les ab-
» jure, elle l'a promis à François. —
» Ne croyez point à de telles pro-
» messes, mademoiselle. Un retour
» aussi précipité ne peut être durable.
» — Ainsi donc, monsieur, cette en-
» fant, que vous avez pour ainsi dire
» adoptée, ne gagnera rien sur vous !
» — Rien, mademoiselle. Séchez,
» séchez vos larmes ; ce n'est pas vous
» qui devez en répandre, et celles
» que vous versez en ce moment sont
» pour eux un reproche de plus. Les
» malheureux ! je leur pardonnerais
» peut-être d'avoir dissipé leur bien,
» de l'avoir jeté au sein d'une multi-
» tude de laquelle il ne leur est pas
» sorti un ami ; je pourrais oublier
» qu'une femme sans jugement a avili

» son époux ; qu'un homme sans ca-
» ractère a bassement adoré ses capri-
» ces ; mais vous abandonner un an
» après votre naissance ! vous laisser
» dans des mains étrangères.... — Ces
» mains sont vertueuses , monsieur ;
» pouvaient-ils mieux choisir ? — Ils
» vous devaient les leurs ; ils vous de-
» vaient ces soins assidus , cette solli-
» citude paternelle , sous lesquels l'en-
» fance croît et se développe comme
» la jeune plante aux rayons bienfai-
» sans du soleil. Ils vous ont délaissée ;
» ils vous ont abreuvée d'amertume
» et de dégoûts ; pour dernier outrage,
» ils vous ont interdit l'entrée de la mai-
» son paternelle ; enfin ils se sont fer-
» mé à jamais votre cœur. — Je le
» leur rends , monsieur , je le leur
» rends. — Non , mademoiselle. Vous
» mettez en action les principes de
» morale que vous ont inspirés les
» honnêtes gens qui vous entourent ;

» mais vous vous abusez sur vos sen-
» timens. Eh ! comment aimer ceux
» qu'on connaît à peine, et dont le
» nom ne rappelle que d'anciennes
» blessures, que le temps a pu fermer,
» mais dont les cicatrices subsistent
» toujours. Oui, ils se sont volontai-
» rement fermé votre cœur. Voilà ce
» que je ne leur pardonne pas, ce que
» je ne leur pardonnerai jamais.

» Mais, monsieur, dit François,
» en s'avançant sur le bord de sa chaise,
» et en allongeant le cou, il me sem-
» ble que vous n'avez pas entendu mon
» enfant. Ce n'est pas un don qu'elle
» sollicite ; elle ne demande que quel-
» ques mois de plus pour achever de
» s'acquitter envers vous. — Je ne les
» accorderai point. Je ne le dois pas,
» je ne le veux pas. Parlons d'autre
» chose, brave homme : ne nous af-
» fligeons pas tous trois inutilement. »

On vint avertir M. *** qu'il était

servi. « Vous dînerez avec moi. J'ai » quelques personnes de mérite, avec » qui mademoiselle sera à sa place. » Caroline restera, répondit François ; » mais je suis forcé de sortir pour une » affaire importante. — Cela ne peut- » il se remettre ? — Non, monsieur. — » On vous verra au moins ce soir. — » Je viendrai prendre mademoiselle. »

François revint en effet. Il pria monsieur de passer dans son cabinet, et il tira son porte-feuille. « Voulez- » vous bien, monsieur, donner quit- » tance de ce que vous doit encore » mademoiselle Luceval ? voilà les » fonds. — A qui appartiennent-ils, » François ? — Soyez tranquille, mon- » sieur, personne ne les réclamera. » — Ah, si ce que je présume était » vrai ! — Monsieur, il n'est question » que d'une quittance. — Vous baissez » les yeux, vous rougissez.... vous » venez de tout réaliser. C'est vous qui

» vous sacrifiez pour des ingrats, qui » vous soumettez à finir vos jours dans » les privations. » Et prenant François par la main, il l'entraîne, il l'introduit au milieu d'un cercle étonné : « Admirez, admirez, s'écrie-t-il avec » force, le comble du dévouement ! » rendez avec moi hommage à la » vertu ! »

Il raconte tous les traits qui honorent François, c'est-à-dire qu'il fait l'histoire de toute sa vie. Il s'étend avec complaisance sur le dernier ; il le présente sous le jour le plus favorable. Par ménagement pour mademoiselle Luceval, il tait les noms de ceux à qui le vieillard donne le fruit de ses longues économies.

M. *** parlait avec un enthousiasme, qui fut généralement partagé, non parce qu'un grand semblait le commander, mais parce que tout ce qui est beau, sublime, frappe, émeut,

exalte les hommes, au moins pour un moment. L'admiration éclata, se prolongea. On entoure, on presse, on félicite François : Caroline le tient dans ses bras ; elle ne peut s'en détacher.

« Mais, dit François stupéfait, de » quoi me louez-vous ? j'aime un » homme, il est dans l'embarras, je » peux l'en tirer, je le fais : quoi de » simple comme cela ? — Mon ami, » reprit vivement, M. ***, puissent » tant d'hommes, si vains d'avoir fait » un peu de bien, apprendre de vous » que la modestie est le fard de la ver- » tu ! C'est sous l'enveloppe obscure où » vous la cachez, que les honnêtes » gens iront désormais à ma voix la » chercher et l'honorer. Oui, vous » consommerez la bonne action que » vous projetez. Venez, homme res- » pectable, j'accepte votre argent. » Terminons, et qu'ils connaissent » enfin ceux qu'ils ont dédaignés !

» Je vais leur écrire, car depuis
» long-temps j'ai cessé de les voir. Ils
» m'avaient attiré par ostentation, et
» leurs cœurs froids se sont éloignés,
» dès que je leur ai parlé de leurs torts
» envers Caroline. Ma lettre les ins-
» truira en peu de mots, et vous dis-
» pensera d'entrer dans des détails,
» aussi pénibles à donner, qu'humi-
» lians à entendre.

» C'est à l'enfant que vous avez dis-
» pensé de toute espèce de devoir, que
» vous devrez la facilité de rétablir
» votre fortune. Mademoiselle Luce-
» val se dépouille d'une partie de son
» revenu, pour vous donner une exis-
» tence convenable. Gémissez de l'a-
» voir méconnue, et rendez-lui une
» affection, qu'elle n'eût jamais dû
» perdre.

» La tendresse filiale eût été impuis-
» sante, si un homme étonnant ne fût
» venu à son aide. Mademoiselle vo-

» tre fille me devait, et j'étais décidé
» à ne rien faire pour vous. Le vieil-
» lard, dont les services ont été payés
» par l'ingratitude, le dédain et l'ou-
» bli, le vénérable François donne
» tout, absolument tout ce qu'il pos-
» sède pour libérer la propriété de
» son intéressante pupille. Elle peut
» maintenant vous offrir une maison
» au hameau, et le produit d'une se-
» conde pour vos frais d'entretien.
» C'est assez si vous êtes sages, et je
» desire que l'expérience vous ait
» éclairés. »

Cette lettre fut envoyée à l'insu de Caroline, qui voyait avec inquiétude approcher l'instant décisif. Elle craignait de se présenter à des parens, que la noblesse de sa conduite pouvait ne pas désarmer, qu'elle irriterait au contraire, s'il n'y voulaient voir que l'intention de fronder la leur, et de se mettre au-dessus d'eux par des bien-

faits. Rentrée avec François dans ce modeste hôtel garni, où ils logeaient ordinairement, elle écrivit à son tour. Elle voulait être tendre, et elle ne trouvait que des mots que la tête arrangeait, et que le cœur n'échauffait pas. Ah ! pensa-t-elle en déchirant ce qu'elle avait écrit, M. *** me connaît mieux que je ne me connais moi-même.

Elle se borna à écrire en fille soumise et respectueuse. Elle demandait, comme une faveur, qu'on lui permît de se présenter ; qu'on daignât recevoir de ses mains de faibles marques de son affection. Elle espérait qu'on n'y attacherait aucune importance, et qu'on n'y verrait de sa part que le desir de remplir un devoir sacré.

Un commissionnaire fut expédié, et Caroline et François attendaient son retour avec l'impatience de l'espérance et de la crainte. Il revint au milieu de

la nuit, et il n'apportait pas de réponse. Il avait attendu trois heures, et, fatigué des travaux de la journée, il avait cru pouvoir enfin se retirer.

Caroline jugea que sa lettre avait déplu, et François, que celle de M. *** avait excité quelque orage. « Couchons-nous, dit le bonhomme, » et dormons si nous pouvons. De- » main nous irons à l'hôtel, nous se- » rons ensemble, et après ce qui s'est » passé entre votre mère et moi, j'ai » lieu de croire qu'elle ne se permet- » tra rien de déplacé envers vous. Du » courage, mon enfant. Sachez qu'il » en faut toujours, même pour faire le » bien. »

La lettre de M. *** avait effectivement choqué madame Luceval, au-delà de toute expression. Elle s'appesantissait sur chaque mot, elle en pesait la valeur, et elle donnait un libre cours à son indignation. Elle ne

sentait pas, elle ne voulait pas sentir qu'elle avait perdu la plupart de ses droits à l'estime; elle ne remarquait qu'une sécheresse de style, un oubli des convenances qui tenaient du mépris. Elle se révoltait contre l'insolence d'un homme qui prétendait régler sa conduite envers sa fille, et qui donnait des conseils avec le ton de l'autorité. Elle était furieuse de ce que François, à qui elle avait marqué les plus favorables dispositions, ait douté de sa sincérité; au point de rechercher l'appui d'un homme en place. Elle ne pouvait pardonner au vieillard d'avoir divulgué des affaires, qui doivent être concentrées dans l'intéreur des familles; elle ajoutait que quelque louable que fût désormais sa conduite, M. *** ne manquerait pas de l'attribuer à sa seule influence. Elle finissait en déclarant positivement qu'elle n'irait pas prendre au hameau

un

un train de maison inférieur à celui qu'y tenait sa fille ; que ce parti n'était pas proposable ; qu'en l'adoptant, elle se rendait l'objet des railleries secrètes des autres habitans, dont les plaintes de Caroline avaient déjà peut-être excité l'animosité, et qu'elle ne pouvait se soumettre à supporter à-la-fois le sarcasme et la haine ; qu'il était enfin au-dessous de la dignité d'une mère de se mettre sous la dépendance de sa fille, et de faire ainsi triompher publiquement son orgueil.

Luceval, avec sa modération ordinaire, avec ces expressions ménagées dont il avait contracté une longue habitude, répondait que si Caroline avait de l'orgueil, elle n'annonçait encore que celui de leur être utile ; que le retour de leur affection ferait naître la sienne ; qu'on n'humilie pas des parens qu'on aime, et que Caroline avait trop d'esprit, d'après ce qu'en disaient

ses amis, pour ne pas sentir ce qu'elle perdrait de sa considération, en se rangeant au nombre de leurs ennemis secrets. Il disait, très-bas, que la dignité d'une mère de famille ne dépend pas de ce que ses enfans lui accordent, ou lui refusent, mais de l'estime qu'elle a d'elle-même et de celle que lui accorde le monde. Il justifiait François, en observant que Caroline ne pouvait rien, qu'en persuadant M. ***, ou en s'acquittant avec lui, et que, de toute manière, il avait été indispensable de lui parler avec franchise. Ces raisons ne paraissant pas convaincre madame, monsieur se hâta de convenir très-haut que la tournure de la lettre était injurieuse; mais il donna à entendre qu'avec un homme de ce rang et de ce mérite, il n'y avait qu'un parti à prendre : oublier ses expressions, et en mériter de plus flatteuses.

Cette conclusion irrita de nouveau madame Luceval; mais rien n'est plus dangereux qu'un poltron poussé à bout. Le nôtre soutint ce qu'il avait avancé; sa femme tourna sa colère contre lui, et, pour la première fois, il eut le bon esprit d'en rire. La fureur, les reproches remplacèrent aussitôt les raisonnemens : le frêle organe de madame s'épuise; elle est forcée de se taire; mais elle s'élance vers son secrétaire. Son fichu vole au gré de l'air, son bonnet tombe, son peigne se détache; ses cheveux, des cheveux superbes, flottent sur des épaules, sur un sein, qui avaient encore quelque mérite. Luceval regarde, et sa fermeté l'abandonne. Il est prêt à tout permettre, à tout faire : fort heureusement, on ne s'occupe pas plus de lui... que d'un mari.

Madame commence par renverser son écritoire, et il est difficile de ne

pas faire de bévues, quand la main tremble et que la vue est troublée. Des ruisseaux d'encre coulent sur une robe blanche ; mais que sont toutes les robes du monde, quand il s'agit de se venger ! Madame prend la bouteille ; elle croit remplir l'encrier, elle inonde son joli petit papier doré sur tranche. Bouteille, encrier, papier, elle jette tout au milieu de la chambre. Elle se lève majestueusement, prend une bougie, et marche vers le cabinet de son mari. Elle fait couler de la cire brûlante sur sa main; elle jette les hauts cris, et fait voler le flambeau à vingt pas ; elle est dans les ténèbres, et elle avance avec l'ardeur d'un courage indompté. Un malheureux chambranle se rencontre en son chemin ; le front de madame et la boiserie se heurtent ; madame recule, chancèle, tombe, et son mari accourt.

Il la relève, elle le repousse ; il veut

examiner les blessures de la main et du front; elle lui indique du doigt et des yeux son bureau et son fauteuil; Luceval s'assied, il prend une plume; elle dicte.

C'est une réponse à M. *** qu'elle dictait, et vous sentez combien l'épitre devait être peu propre à ramener l'homme respectable. Elle refusait toutes les offres, elle bravait tout, et elle prodiguait ce que la langue fournit de plus amer et de plus piquant à ceux qui ne sont pas descendus encore aux expressions des halles. Luceval tremblait en écrivant; il sentait quelles conséquences cette lettre pouvait entraîner; il eût voulu adoucir certaines choses... mais madame lisait par-dessus son épaule. Il se flattait au moins qu'elle se calmerait, et que la réflexion lui ferait supprimer l'impertinente missive : elle signe, elle fait cacheter; elle sonne, comme elle a coutume de

sonner dans certaines circonstances, et elle ordonne qu'on porte à l'instant même le paquet à son adresse.

Luceval fait un signe expressif; le domestique croit l'entendre. Le bon maître, pensait-il, qui s'occupe de mon repos! Il prie madame de vouloir remarquer qu'il ne trouvera personne levé à l'heure qu'il est. « Je le suis bien, » moi! — Mais madame paraît avoir » des affaires importantes. — Vous » faites le raisonneur, je crois! — Non, » madame; mais, c'est que... — Mar- » chez, réveillez le concierge, qu'il » réveille son maître, et si ma lettre » n'est pas remise cette nuit, demain je » vous chasse. »

Luceval réitère ses signes; mais la dernière phrase de madame ne permet pas de balancer. Le domestique sait que monsieur n'a pas une volonté à lui, et qu'on peut impunément lui désobéir, pourvu qu'on soit bien dans

l'esprit de sa femme. Or, comme les valets tiennent beaucoup aux maisons où les maîtres ne se mêlent de rien, celui-ci crut devoir rester où il était : il partit.

Une nuit passée dans des agitations convulsives, une main brûlée, une contusion au front, produisent nécessairement une sorte d'affaissement, et c'est dans le silence des passions que notre perfide mémoire nous retrace nos excès. C'est alors que la réflexion nous laisse entrevoir les suites de nos démarches, et que la crainte produit le repentir. Tel fut à-peu-près l'état de madame Luceval, lorsque le jour commença à paraître. Son mari la pénétra aisément. Il se permit des remontrances douces, affectueuses, qui furent écoutées avec docilité. Il obtint qu'un second domestique irait retirer la lettre, s'il en était temps encore, et que si malheureusement M. ***

l'avait lue, on emploierait pour le calmer, le crédit de Caroline.

Luceval craignait avec raison de se faire un ennemi capital d'un homme, modéré sans doute, mais qui pouvait accorder à la dignité de sa place, ce qu'il refuserait à son ressentiment personnel. Il desirait encore rendre Caroline agréable par des services répétés. S'il avait la faiblesse de lui préférer Julie, il n'avait pas tout-à-fait éteint une sensibilité, que sa femme avait constamment comprimée, mais à qui sa dernière entrevue avec François avait rendu quelque activité.

Le domestique revint, et dit que la lettre avait été remise au valet de chambre, et madame Luceval passa de l'accablement aux plus cruelles anxiétés. Un troisième domestique reçut l'ordre de chercher ce valet de chambre, qui ne se trouva point; un quatrième fut envoyé à M. *** lui-

même : ce dernier était porteur d'une lettre aussi soumise, que la première était déplacée.

M. *** n'était accessible pour personne à cette heure, pas même pour ses gens. Madame Luceval ne mit plus de bornes à ses regrets, ni à ses alarmes. Son mari, toujours bon et aimant, lui cachait ce qu'il éprouvait lui-même ; il l'encourageait, il la consolait, et il n'était pas faible alors : affection et pitié au coupable qui se repent.

C'est alors que Caroline et François se firent annoncer. La pauvre enfant sentait ses jambes ployer sous elle ; une sueur froide couvrait tout son corps. Elle entra, appuyée sur le bras du vieillard. Son attitude, son air, étaient ceux d'un suppliant, et elle venait sauver sa mère !

Le moment était favorable : madame Luceval était sans force, même

pour haïr. Elle ouvrit ses bras à sa fille; Caroline crut sentir les étreintes de la tendresse ; son cœur se dilata ; il s'ouvrit à l'espérance et à la joie ; elle se reprocha d'avoir douté de celui de sa mère ; elle la combla des plus douces caresses. Luceval attendri, s'empressa de les partager. Julie avait saisi une main de sa sœur, et la couvrait de baisers. Le vieillard, rétabli dans tous ses droits, partageait l'ivresse commune. On eût cru voir la famille la plus unie, la plus aimante, la plus respectable.

« Partons, dit madame Luceval; » partons pour le hameau. Je me rends » sans retour à la raison et à la nature. » Vous pourrez attester, Caroline, » que ma résolution est indépendante » de tous motifs étrangers, et que vous » seule m'avez déterminée.

» Partons, reprit Luceval. Vous res- » terez, François ; vous vous enten-

» drez avec mon notaire. Madame » approuve les arrangemens que vous » prendrez avec les créanciers, et je » vous enverrai du hameau une pro- » curation générale pour finir avec » eux. »

François délirait de plaisir. Il croyait une mère rendue à sa fille ; il voyait la réputation et la fortune de son Adolphe rétablies ; il se rattachait à la plus douce de ses espérances, celle de pouvoir mourir en paix.

Il allait, il venait. Il hâtait le cocher ; il félicitait Caroline ; il aidait aux femmes de chambre à faire les paquets ; il déraisonnait avec Luceval ; il montait le déjeûner ; il brisait les porcelaines ; il embarrassait tout le monde, et il croyait tout faire.

On annonça le valet de chambre de M. ***, et à ce nom Luceval et sa femme pâlirent. Ils ordonnèrent cependant qu'on fît entrer. « Je viens de

» chez vous, mademoiselle, dit cet
» homme à Caroline. Je vous ai de-
» mandée; votre hôtesse m'a répondu
» qu'elle vous croyait ici, et voilà ce
» que j'ai à vous rendre de la part de
» mon maître. »

Le valet de chambre remet un paquet et sort. On presse Caroline de rompre le cachet; on suit tous ses mouvemens; les yeux voudraient pénétrer à travers le papier. Ce sont d'abord les deux lettres de madame Luceval; c'en est une adressée à la jeune personne.

« Vîte, vîte! s'écrient ces malheu-
» reux époux, palpitans d'impatience
» et d'effroi; vîte, voyez ce qu'on
» vous écrit.

» Je ne prévois pas, mademoiselle,
» ce que vos parens ont de si impor-
» tant à m'apprendre. C'est sans doute
» quelque chose qui m'intéresse très-
» particulièrement, puisqu'on s'est per-

» mis d'interrompre mon sommeil. » Cependant je vous renvoie, sans les » lire, des lettres dont les auteurs » me sont devenus totalement étran- » gers. Quand vous m'aurez rendu » compte de la manière dont ils vous » ont reçue, je verrai si je puis consen- » tir à leur devoir quelque chose.

» Il n'a rien lu ! il n'a rien lu ! ré- » pète dix fois madame Luceval. » Elle s'élance; elle prend les deux lettres, elle les met en pièces; elle reprend, elle déchire les moindres morceaux; elle en détruit au feu jusqu'à la dernière trace. Caroline, interdite, regarde et ne sait que penser. « Allez, » lui dit sa mère, puisque le retour de » la faveur tient à nos sentimens pour » vous, allez dire à M. *** que nos » cœurs se partagent entre nos deux » enfans, et que j'aurai l'honneur de » lui écrire d'une manière plus dé- » taillée. »

Caroline monte en voiture et part. M. *** l'écoute et sourit : le moyen de s'en défendre ? la chère enfant racontait naïvement ce qu'elle avait vu, ce qu'on avait fait ; elle n'oubliait aucune circonstance ; elle cherchait à expliquer favorablement ce qu'elle ne concevait pas, et si M. *** n'eût été parfaitement instruit, il n'eût rien pu comprendre à ce qu'elle lui disait.

Il avait lu les deux lettres. La première l'avait indigné. Quelqu'empire qu'il eût sur lui, il avait cédé un moment à la faiblesse humaine. Il avait juré de punir de la manière la plus éclatante.... qui ? les parens de Caroline, et les coups qui frappent les pères, ne retombent-ils pas sur les enfans ? Cette réflexion l'arrêta, et une autre idée vint s'offrir. Il est évident, pensait-il, que madame Luceval mène son mari ; sa lettre annonce un esprit aliéné ; et un homme qui se

livre sans réserve à une femme en démence, est incapable de gérer ses affaires. Il y a donc lieu à faire prononcer l'interdiction, à les réduire tous deux à une pension alimentaire.... Oui, mais..... les créanciers feront mettre les biens en direction, et qu'en restera-t-il aux enfans ? j'aurai déshérité Caroline que j'aime, et sa sœur, qui n'est pas coupable.

Allons, allons, laissons aux hommes vulgaires le triste plaisir de la vengeance. Après tout, de quoi s'agit-il? de quelques injures, que m'adresse une femme en délire. Me mettrai-je au-dessous d'elle, en me fâchant sérieusement de pareilles sottises ? Le parti le plus simple et le plus sage est d'en rire.

Pendant que M. *** raisonnait ainsi, on lui avait apporté la seconde lettre.... Elle se repent, elle demande grace. Je suis vraiment bien aise que le par-

don ait précédé les excuses ; j'en ai le mérite tout entier.... Cependant voilà qui devient embarrassant. Cette femme, disposée à tout faire, se persuadera que je ne peux voir, dans ses bons procédés pour Caroline, que l'effet de la contrainte. Rien ne l'assure de ma discrétion, et elle croira que tous ceux qui m'approchent la jugent comme moi. Dès-lors, elle perd ce stimulant intérieur, qui nous élève au-dessus de nous-mêmes ; elle tombe dans le découragement, car enfin nous voulons tous trouver dans l'estime publique la récompense de nos efforts. Laissons-lui les moyens d'y prétendre encore. Ignorons et l'offense et la réparation.

C'est bien dit ; mais comment faire ? voilà deux lettres décachetées.... Eh bien, il n'y a qu'à y remettre de la cire.... Mais on pénétrera la supercherie. Bah ! avec un peu d'adresse....

essayons. C'est mal, c'est mal.... hé! j'y suis. La bonne idée ! je vais écrire un mot à Caroline, et je ferai un paquet du tout. Mon valet de chambre attendra au coin de la rue où demeure la jeune personne; il la suivra; il entrera chez son père quelques minutes après elle. Il lui remettra le paquet en présence de la famille qui, probablement, s'assemblera pour la recevoir. On pressera Caroline de lire le billet que je lui adresse. Sa mère, enchantée que son extravagance me soit inconnue, tremblante que sa fille, qu'elle me croit dévouée, n'ouvre et ne lise ses lettres, se hâtera de les supprimer; elle les jettera au feu, sans penser aux cachets, et si enfin cette affaire ne se termine pas ainsi, nous chercherons quelqu'autre expédient.

On était bien autrement embarrassé à l'hôtel Luceval. On avait eu des torts graves; ils étaient ignorés, à la bonne

heure; mais avoir fait éveiller un homme tel que M. ***, à deux heures du matin : voilà ce qu'il fallait colorer, et de quel prétexte couvrir une démarche aussi hasardée ? On cherchait, on croyait avoir rencontré ; on proposait, et à l'examen il ne restait que des absurdités.

Il fallait pourtant écrire, et écrire longuement : on s'y était engagé. Luceval se frottait le front, et regardait le plafond d'un air soucieux ; sa femme se dépitait, se désolait... « M'y » voilà, m'y voilà, s'écria-t-elle, rien » de si simple, monsieur. Le domesti- » que a mal entendu ; c'est un drôle, » sans intelligence, qui a déjà fait cent » sottises, et que je chasse, parce que » la dernière est impardonnable. Me » voilà maintenant la maîtresse d'é- » crire tout ce qu'il me plaira. »

Elle parvint à remplir une feuille entière d'un mélange de phrases res-

pectueuses, de ces flatteries délicates que les femmes tournent si bien, d'expressions d'attachement pour Caroline. Elle avouait franchement ses erreurs ; elle protestait de la résolution de les réparer ; elle finissait en invoquant l'indulgence pour sa conduite passée, et la bienveillance pour celle qu'elle tiendrait à l'avenir. Elle expédia sa lettre par un simple commissionnaire, qui ne pouvait répondre à aucune question. Elle assembla ses domestiques ; elle congédia en effet, devant ses camarades, celui qui n'avait d'autre tort que de lui avoir exactement obéi. Elle crut rendre M. *** complètement sa dupe.

Il voulut bien le paraître. Il chargea Caroline de témoigner sa satisfaction à sa mère et de solliciter la grace du laquais, qui, très-probablement, n'avait pas eu l'intention de mal faire.

La jeune personne revint et apporta

les paroles de paix. On l'accueillit extérieurement comme une bienfaitrice ; on la traita presque en enfant gâté. Ces démonstrations étaient-elles bien sincères ? On savait que M. *** avait un pied à terre au hameau, qu'il y allait quelquefois, et il était à présumer que la conduite qu'on tiendrait réglerait la sienne. Ce n'est pas qu'on crût maintenant avoir rien à redouter ; il était incapable d'abuser de son autorité. Mais on connaissait son influence dans le monde, et quel est l'être méprisable qui veut être méprisé ?

En terminant les apprêts du départ, en déjeunant, Luceval et sa femme se regardaient avec finesse, et d'un air qui voulait dire : Mon dieu ! que ces hommes de mérite sont faciles à tromper ! comme nous avons joué celui-ci ! en nous possédant un peu, nous lui persuaderons tout ce qu'il nous plaira.

On allait monter en voiture : François avait écrit à son ami M. le Président. Il voulait que Caroline, chérie jusqu'alors au hameau, y fût aussi respectée. Il détaillait ce qu'elle avait fait, et il la pria de remettre sa lettre.

On partit. La jeune personne avait été jusqu'alors dans un état d'exaltation qui concentre et ramène sans cesse nos idées sur l'objet qui nous occupe exclusivement. Si elle eût été capable d'orgueil, une autre espèce d'enthousiasme, la satisfaction de soi-même, eût pu la distraire encore. Elle croyait simplement avoir rempli un devoir indispensable ; son ame paisible se reploya tout-à-coup sur elle-même : Caroline observa sa sœur pour la première fois.

Julie ne savait rien ; mais elle paraissait sans prétention, ce qui est quelque chose. Les inquiétudes, les chagrins de ses parens, le dérange-

ment connu de leurs affaires, leur insouciance, les emportemens de l'une, la faiblesse de l'autre, lui avaient appris qu'ils n'étaient pas infaillibles, et elle en avait conclu qu'elle pouvait n'être pas, comme on le lui répétait jusqu'à satiété, la personne du monde la plus accomplie : or, cette conclusion suppose du bon sens. Pour de l'esprit, elle en avait, comme presque toutes nos femmes, ce qu'il en faut pour expliquer une charade, parler chiffons, sourire à une fade galanterie, et cacher sa nullité à une bouillote.

Sous le point de vue moral, Julie n'était une rivale redoutable pour personne. Mais la nature semblait avoir, en la formant, épuisé tous ses dons. Ce que la beauté a de plus correct, et de plus piquant à-la-fois; la sévérité et la volupté des formes; la légèreté et l'enjouement des graces, Julie avait tout; elle était l'image vivante

de ce beau idéal, qu'on rencontre à peine sur le marbre. Il fallait admirer, si pourtant on pouvait se renfermer près d'elle dans les bornes d'un sentiment si froid.

Edouard, jeune, ardent, qui n'a rien aimé encore, mais dont la sensibilité n'attend peut-être qu'un objet digne de la développer, Edouard résistera-t-il à tant de charmes? Il n'a pas d'amour pour Caroline; probablement elle ne lui en inspirera jamais; mais du moins n'a-t-elle pas la douleur de lui voir éprouver, pour une autre, ce sentiment qui la subjugue, et qu'elle ne cherche plus à se dissimuler.

Julie elle-même, qui peut être si fière de sa beauté, doit-elle encore en ignorer l'usage? et si jusqu'alors aucun homme n'a fixé ses regards, ne trouvera-t-elle pas dans Edouard le plus beau, comme le plus aimable des

vainqueurs? L'âge du petit nombre de femmes qui habitent le hameau; les réunions qui ont lieu chaque soirée; la facilité de se rencontrer à tous les instans du jour; l'absence des plaisirs tumultueux, qui force à chercher ceux du cœur, tout ne semble-t-il pas les pousser l'un vers l'autre? Et c'est Caroline elle-même qui les rassemble, qui se prépare le plus cruel des spectacles, qui dispose les nœuds qui peuvent les unir un jour. Telles étaient les réflexions qui occupaient la chère enfant, qui l'affligeaient, qui absorbaient toutes ses facultés.

Ah! se disait-elle, François avait raison: c'est pour le bien qu'il faut du courage. Si je n'en avais pas, je me repentirais de ce que j'ai fait, et je suis forcée de m'avouer à moi-même que je n'ai pas la force de m'en applaudir.

Vous voyez que l'héroïne de ces deux dernières parties n'est pas encore

core parfaite. J'étais bien le maître de la rendre telle ; mais il n'y a de perfection que dans les romans, et vous savez que je n'en fais pas.

Mauvais genre ! mauvais genre ! il faut cacher le livre, s'il est un peu gaillard ; il faut se damner, s'il est un peu philosophique ; il faut s'ennuyer, s'il n'est ni l'un ni l'autre. Pas de romans, messieurs, pas de romans.

CHAPITRE II.

L'amour et l'amitié.

Tous les habitans du hameau coururent au-devant de Caroline, dont le courrier annonçait l'arrivée. Edouard, lui-même, s'empressa de lui présenter la main. Julie descendait de voiture, et, à son aspect, cette main que tenait Edouard, à laquelle il imprimait un frémissement sensible, cette main fut délaissée, et le jeune homme ne pensa point à retenir une exclamation, qui retentit douloureusement dans le cœur de Caroline.

Elle se jeta dans les bras de madame de Surville; elle cacha son trouble dans le sein de la mère du mortel dangereux... Peut-être, en ce moment encore, s'abusait-elle, ou desirait-elle

s'abuser. Peut-être était-ce à lui que s'adressaient les douces caresses dont elle comblait son amie.

Le président avait lu la lettre de François. Toujours prêt à publier ce qui pouvait honorer Caroline, il avait été de maison en maison annoncer son dernier acte de générosité. Il était difficile qu'on estimât, qu'on chérît davantage la jeune personne : on s'applaudit de lui voir ainsi justifier les sentimens qu'elle inspirait. Edouard semblait aussi redoubler d'égards et d'attentions. La triste Caroline ne s'y méprenait pas ; le temps des illusions était passé ; elle ne se flattait plus qu'Edouard allât au-delà de l'amitié : son exclamation, toujours présente, avait détruit jusqu'à l'espoir, auquel il est si dur de renoncer. Si du moins cet hommage involontaire, rendu à sa sœur, pouvait aider l'infortunée à se vaincre ! si seulement elle pouvait le

vouloir ! mais être sans cesse avec lui ; le voir tous les jours plus aimable, peut-être par le desir qu'il a de plaire à une autre ; se livrer sans réserve au charme d'une expression flatteuse, qu'arrachait un mérite réel ; la recueillir, la répéter dans la solitude des nuits ; s'insinuer dans la confiance de l'objet aimé, pour le fixer près de soi, pour prévenir, ou pour connaître un malheur qu'on redoute plus que la mort : telle était la conduite de Caroline. Caroline, est-ce ainsi que vous guérirez ?

Elle crut devoir signaler par quelques fêtes l'arrivée de ses parens. Il était difficile qu'ils se refusassent à ses vues. Les honnêtes gens, qui les entouraient, en eussent fait justice par l'abandon et l'oubli, et l'opinion est la reine du monde. Madame Luceval se souvenait d'ailleurs qu'elle avait été Manette, si fêtée, si caressée dans les lieux mêmes où elle remplissait à re-

gret un rôle secondaire. Elle était jalouse de ressaisir le premier, et la considération était l'unique moyen qui pût insensiblement l'y porter. L'extrême modération de Caroline semblait favoriser ce plan ; mais il fallait la ménager.

Madame Luceval avait éprouvé qu'il faut séduire pour dominer. Elle résolut d'effacer jusqu'à la trace du passé, de retrouver, non cette gaîté folâtre, cet aimable abandon, qui s'évanouissent avec la jeunesse, mais les graces qui conviennent à l'âge mûr : chaque saison a les siennes. Elle voulait attirer par la douceur, par l'aménité, qui parent même la vieillesse. Il fallait sur-tout faire revenir le président de ses préventions ; il fallait qu'il se rappelât combien on lui avait plu, quand on était sans autre passion que l'amour, sans prétention que celle d'être aimée, et de répandre le bonheur autour de

soi ; il fallait enfin que ce souvenir agréable ne fût troublé par aucune autre idée que celle du changement qu'amènent nécessairement les années, et sur lequel un vieillard craint ordinairement de s'arrêter. Le président rendu, ramenait tous les autres.

Toute femme est un peu comédienne. La jeune personne baisse les yeux pour trouver un mari. La jeune femme lève les siens et sait leur imposer silence. La trahissent-ils enfin, un manège, commun à toutes, et qui ne s'apprend pas, rassure un mari alarmé, ou jaloux. Qui d'entr'elles, sans excepter les dévotes, n'est bien aise de paraître plus tendre qu'elle ne l'est réellement, plus fidèle qu'elle n'a envie de l'être, et, encore une fois, est-ce leur faute, ou celle de nos institutions ? Quoi qu'il en soit, madame Luceval prit le masque qui convenait aux circonstances. Elle se présenta chez Caroline avec cet

air ouvert qui inspire la confiance. Elle lui marqua la reconnaissance qu'elle lui devait réellement ; économe d'expressions affectueuses, dont l'excès eût fait soupçonner la sincérité, elle se montra précisément telle qu'on désirait la trouver. On la jugea disposée à suivre l'impulsion que Caroline avait donnée à son cœur. Douce, prévenante, attentive envers tout le monde, elle étonnait, et plaisait à-la-fois ; son mari lui-même espérait retrouver au hameau cette tranquillité d'esprit, que depuis des années il ne connaissait plus.

Vous allez me reprocher de vous parler toujours de fêtes, et j'avoue, puisque je ne puis le nier, que j'en ai mis une par volume. Sachez-moi gré du moins de vous faire grace des détails de celle-ci. Elle fut brillante. Le Président, madame de Surville, l'Amphyon moderne, les autres habitans

y avaient, sur l'invitation de Caroline, engagé leurs amis de Paris. L'ordre, l'élégance, la gaîté régnaient par-tout. Edouard s'étonnait, comme les autres, qu'on pût, à dix-neuf ans, tenir une maison avec autant de politesse et d'aisance. Il ne quittait pas Julie ; il s'était placé à côté d'elle ; mais il ne perdait rien de ce que faisait sa sœur.

Caroline, distraite, ou cherchant peut-être à se distraire par les soins continuels que demandait cette journée, Caroline semblait avoir oublié l'amour, qui rend toujours si pensif, et quelquefois si sot. Je ne sais si elle avait aussi son plan, et si elle s'était armée de courage pour l'exécuter ; mais son esprit paraissait avoir toute sa liberté, et elle était certaine d'entraîner, quand elle lui donnait l'essor. Ce que l'imagination a de brillant et de graces ; ce que la candeur a de touchant ; ce que la décence autorise en

gaîté, elle employait tout successivement, et toujours avec un succès prononcé. Tantôt, quittant la saillie, elle effleurait les hautes sciences, comme le papillon voltige sur le calice des fleurs; tantôt elle fixait l'attention sur les beaux arts, qui font le charme ou la consolation de la vie, et la critique, le trait badin, éloignaient la sécheresse et l'ennui. Elle dissertait; on ne s'en apperçevait pas. Elle savait faire valoir une réponse, une objection. Elle y donnait une tournure, une intention, auxquelles son interlocuteur n'avait souvent pas pensé. De toutes les manières de flatter les hommes, celle-ci est incontestablement la plus adroite; aussi tout le monde jouissait. Le sourire de la satisfaction était dans tous les yeux.

Madame Luceval, plus étonnée à chaque instant, admirait réellement cette fécondité modeste, ce charme

continuel, dont aucune femme jusqu'alors ne lui avait donné d'idée. Elle avait cru que les yeux sont l'unique chemin du cœur, et que l'éducation d'une balliadère est la seule qui convienne à une demoiselle. Elle apprécia les ressources infimes que Caroline s'était procurées; elle lui applaudit plusieurs fois; elle céda un moment à l'orgueil d'être sa mère. Julie sentit sa profonde nullité et soupira. Edouard recueillait ce que disait Caroline; son attention soutenue, ses marques d'approbation contribuaient sans doute à la rendre supérieure à elle-même. Il disait avec effusion et naïveté à Julie: « Quel dommage qu'elle n'ait pas » votre figure! » Et Julie ne pouvait se défendre de penser: Quel dommage que je n'aie pas son mérite!

On n'est pas à table avec un chanteur célèbre, sans desirer jouir de son talent. C'était l'usage de nos bons aïeux,

et on aime à le renouveler, sur-tout à la campagne. Il n'est pas d'artiste qui ne connaisse et qui ne cherche ses avantages. Celui-ci demanda des accompagnateurs. On se lève, on passe au salon; Caroline se met à sa harpe; son père avait envoyé chercher son violon.

Jamais Grétry ne fut mieux chanté, et jamais chanteur n'avait été mieux accompagné. Edouard, penché sur la chaise de Caroline, craignait de perdre un son. Elle le savait près d'elle, et ses doigts animaient la corde qu'ils pinçaient. Les auditeurs étaient dans l'ivresse, dans le délire. Ils retenaient leur haleine; ils auraient voulu que le morceau ne finît jamais.

Il finit trop tôt sans doute, et les applaudissemens les plus vifs se prolongèrent, se relevèrent; on ne pouvait pas cesser.

« J'ai chanté, dit le virtuose, par-

» ce qui vous l'avez voulu. Si vous » croyez me devoir quelque chose, » vous entendrez mon élève, et elle » ajoutera à vos plaisirs. »

Edouard prend la main de Caroline et la conduit au pupitre. Elle s'y présente, comme elle fait tout, avec aisance et modestie. Elle chante.... elle n'efface pas son maître ; mais elle le fait oublier. Elle réunit tous les suffrages, tous les éloges ; et Edouard répétait tout bas : Quel dommage que la nature lui ait refusé la beauté !

Madame Luceval regardait tristement Julie, et n'applaudissait plus. Julie, fatiguée d'une suite de scènes, toutes à l'avantage de sa sœur, courut annoncer à Edouard qu'elle entendait le tambourin et le galoubet. Edouard la regarda et ne vit plus qu'elle. Il passe son bras sous le sien ; il invite la jeunesse à les suivre au théâtre. Les mamans les accompagnent : elles eus-

sent préféré la musique ; mais vit-on pour soi, quand on est mère ?

Caroline avait quelques ordres à donner. Elle était restée en arrière, et elle sortait pour rejoindre ceux qu'entraînaient les grelots de la folie.... Un homme s'échappe de derrière une porte.... C'est son père. Il regarde autour de lui, et s'avance vers elle. Il presse sur son cœur, il embrasse avec transport l'enfant si digne de sa tendresse. « Tu as tout, lui dit-il, tout, » hors la beauté ; mais tu n'en as pas » besoin. »

Il s'échappe sans attendre de réponse ; il prend vingt détours ; il compose son visage ; il craint qu'on n'y découvre les traces du baiser et du plaisir. Sa femme eût bien pû en ce moment ne pas lui pardonner d'aimer sa fille.

Caroline, interdite et ravie, était restée à sa place. Elle croyait sentir en-

core la douceur de ces étreintes, si long-temps inconnues. Elle en jouissait dans un profond recueillement; elle cherchait à prolonger cette délicieuse sensation.... François la cherchait. Il la trouve debout, les mains jointes, les yeux élevés. Il ne sait que penser de cet état extatique. Il l'interroge : « Ah! mon ami, j'ai retrouvé » mon père. Il m'a nommé sa fille; il » m'a serrée dans ses bras. — Je l'avais » toujours espéré, mon enfant, qu'Adolphe vous rendrait enfin justice. » On a gâté sa tête, on ne lui a pas » ôté son cœur. Ce jour est pour » vous et pour moi un véritable jour » de fête. Allons, venez, on vous at» tend là-bas. »

Il y a trois sortes de danseurs. Danseurs de complaisance pour eux, ou pour les autres. Ce sont ceux qui marchent une valse pour toucher les mains, les bras, les cuisses d'une femme

qui leur plaît, ou qui, à la fin d'un bal, dansent pour compléter un quadrille, dont les acteurs veulent absolument ne pas pouvoir se soutenir le lendemain.

Une autre classe, et la plus éminente sans doute, se compose des danseurs à prétention. Ils ne préfèrent qu'eux à la danse. Ils l'ont étudiée, approfondie, perfectionnée; ils ne savent que cela, mais ils le savent bien; tout le monde n'est pas digne de danser avec eux. Ils choisissent, non-seulement leur danseuse, mais les trois couples qu'ils daignent admettre. Ils arrangent cela dans un petit coin, avec autant d'importance que de mystère. Un bal est pour eux ce qu'est une séance littéraire publique pour les membres qui y lisent. Il faut qu'on fasse cercle autour d'eux, qu'on les remarque, qu'on les admire. S'ils n'ont pas exclusivement fixé l'attention, ce

bal n'est qu'une misérable réunion, où des gens d'un certain ton ne peuvent pas retourner. Ils le persuadent facilement à des femmelettes, qui n'ont garde de voir autrement que par les yeux du grand homme. Il enlève à l'entrepreneur les plus jolies de ses abonnées, et il lui fait faire banqueroute.

La troisième classe, qui, heureusement, est la plus nombreuse, rassemble ceux qui aiment la danse pour elle-même, qui en font un exercice amusant et salutaire, et quelquefois un moyen de préférer, sans marquer de préférence. C'est pour eux que l'amour s'exprime par un coup d'œil, par une aimable rougeur. C'est là qu'il avance plus dans une nuit, que dans dix de ces assemblées où tout est froid, compassé, où on s'épie mutuellement.

D'après les opinions et les goûts de

madame Luceval, vous jugerez, et vous ne vous tromperez pas, que mademoiselle Julie était une danseuse de la seconde classe. Edouard était tout bonnement de la troisième. Mais comment ne pas danser avec mademoiselle Julie! comment ne pas la reprendre, et comment la quitter? La jeune personne ne remarquait pas trop le plus ou le moins de talent de son cavalier. Sa figure était si attachante, ses graces si naturelles, ses petits mots si persuasifs, qu'il n'était pas possible de s'occuper de ses pieds. Quand on a peu d'esprit, on en manque tout-à-fait quand on en veut trop avoir. Je vous l'ai déjà dit, Julie avait celui de se rendre justice, et au lieu de chercher à répondre par ces traits vifs qui plaisent tant, que la mémoire aime à retenir, elle répondait par un sourire : mais c'était celui de la volupté. Edouard y trouvait les plus

jolies choses du monde, car il l'interprétait à sa manière; il prêtait son esprit à mademoiselle Julie, et il lui en trouvait beaucoup : c'est tout simple.

Vers le milieu de la nuit, il réfléchit qu'il n'avait pas dansé encore avec Caroline, et que quelqu'attachans que fussent Julie et son sourire, il était de la politesse qu'au moins il invitât sa sœur. Il s'excusa près d'elle sur l'empressement de ceux qui l'avaient prévenu, et Caroline lui répondit franchement : « Vous avez fait briller le » talent de ma sœur, et je vous en re» mercie. — Je vous avoue que je n'ai » pas trop remarqué sa manière de » danser. — C'est une observation que » j'aurais pu vous faire. Au reste, les » autres n'ont pas eu vos distractions, » et j'ai vu qu'on lui rendait justice. » Venez, et mettons-nous vis-à-vis » d'elle; vous figurerez ensemble, et » je crois que je vous aurai obligé tous

» deux. N'imaginez pas, ajouta-t-elle » en riant, que je prétende rivaliser » ma sœur ; je saute en mesure, voilà » tout ; mais je danse avec plaisir, et » je vous sais bon gré de perdre un » quart-d'heure avec moi. — Le per- » dre, mademoiselle ! vous ne le » croyez pas. — Dansons, dansons. »

Elle sent, pensait Edouard, combien sa sœur lui a été inférieure pendant le dîner, et elle veut la faire valoir maintenant. Elle a sans doute remarqué la préférence que je ne peux refuser à Julie, et loin de s'en offenser, elle paraît favoriser des vues qu'elle seule a, je crois, pénétrées. Elle joint donc un excellent cœur à tant de qualités solides et aimables. Quelle amie trouvera en elle celui qui saura mériter son estime et sa confiance ! Julie, toujours Julie pour l'amour ; mais Caroline pour l'amitié. C'est entr'elles que je veux passer ma vie.

Mais cette Caroline n'était-elle pas un peu comédienne aussi? Vous avez froncé le sourcil, mesdames, quand je vous ai dit que vous l'étiez toutes plus ou moins. Mais si ma protégée, celle pour qui je vous ai inspiré sans doute plus que de la bienveillance, avait été elle-même entachée de ce défaut, ne consentiriez-vous pas à en partager le blâme avec elle, si toutefois on est blâmable de subir de bonne grace le joug qu'impose la société? Condamnera-t-on, par exemple, la vierge timide, qui cache un desir naissant à l'objet qui ne le partage pas? il faut qu'elle joue l'indifférence : comédie. Et celle qui ne croit pas pouvoir se dispenser de témoigner, à celui qui a sa foi, une tendresse qu'elle ne ressent plus ? elle le rend heureux encore en le trompant : comédie. Comment vous dispenser de pleurer un vieux parent incommode, dont vous convoitez depuis

long-temps la succession ?... comédie. Pouvez-vous ne pas louer la mise, la tournure, le physionomie d'une femme à prétention, à qui vous ne trouvez que des ridicules ?... comédie. Ne faut-il pas tromper sa vigilance, entretenir sa sécurité, paraître même son amie pour lui souffler son amant ?... comédie. Ne faut-il pas rire, quand on enrage d'avoir perdu un va-tout ?... comédie. Ne cherchez-vous pas à paraître gaie dans un cercle, ou vous vous ennuyez à périr ?... comédie. N'allez-vous pas à confesse en sortant de l'opéra, et au bal en quittant le confessionnal ?.... comédie, toujours comédie.

« Un moment donc, monsieur l'au-
» teur ! vous ne tarissez pas sur le cha-
» pitre des femmes ; et les hommes
» ne passent-ils pas aussi leur vie à
» jouer la comédie ? — Une objection
» n'est pas une réponse, madame. Ce-

» pendant, j'avoue que voilà ce que » vous pouviez répliquer de mieux. » Mais ne parlons pas de ceux qui » jouent les grands rôles; nous som- » mes trop loin d'eux pour les juger: » vous trouverez les autres dans Gil- » blas, et le Diable Boiteux.

» Un aveu que je dois vous faire » encore, c'est qu'en ce genre nous » sommes loin de vous égaler; et je » ne finirais pas, si je n'étais persuadé » que vous connaissez mieux que moi » la profondeur de votre talent. Ré- » pondez du moins à ma franchise, et » convenez qu'il n'en est pas une d'en- » tre vous qui ne puisse s'appliquer » un ou deux du nombre très-borné » d'exemples que j'ai eu l'honneur de » vous offrir. Voyons maintenant quel » est celui qui peut concerner Caro- » line : je crois que c'est le premier. »

Ne pas laisser pénétrer un desir naissant à celui qui ne le partage

point... Oui, c'est bien celui-là. Mais quelle tâche longue et difficile, et de quels moyens user pour la remplir? Aimer passionnément et se taire; imposer silence également à sa bouche, à ses yeux et à son cœur; dissimuler même avec l'ami le plus respectable, avec M. ***, parce qu'il ne cesse de combattre un sentiment qu'on se plaît à nourrir; trouver une rivale dans une sœur, à qui on ne doit réellement que des égards de bienséance, et lui marquer de l'affection; répandre sur ses actions les plus indifférentes une teinte de gaîté et d'aisance; voilà, je crois, ce qu'on peut appeler jouer la comédie; voilà à quoi Caroline était réduite; voilà, à quelques circonstances près, l'insupportable contrainte à laquelle se condamnent celles qui se livrent aveuglément à un penchant que devait réprimer leur raison; et dussiez-vous vous fâcher, que cet ef-

fort soit qualité, ou défaut, il n'y a qu'une femme qui en soit capable.

Si je poursuis mes observations, et que j'examine Caroline de plus près, je la vois déployer son esprit et ses connaissances, pour amener une comparaison qui doit être tout à son avantage; pour diminuer l'impression trop sensible qu'a produite la beauté de sa sœur. Elle fait valoir en Julie le plus futile des talens, pour mieux faire sentir la supériorité des siens; elle maîtrise jusqu'à sa jalousie, de peur d'éloigner Edouard, et de perdre de l'opinion qu'il a d'elle... Il y a ici plus que de l'art; j'y remarque combinaison réfléchie, connaissance profonde du cœur, empire absolu sur soi.

Et vous, mesdames, qui faites toujours votre cause de celle des femmes, même que vous ne connaissez pas, vous allez vous écrier que les motifs que je prête à Caroline, pouvaient

vaient n'être pas les siens. Je ne peux, à la vérité, prononcer que sur ses actions, et elle ne s'en est pas permis une dont elle ait eu à rougir. Voilà tout ce que je sais avec certitude, et je laisse sur le reste le champ libre aux conjectures.

Mais pendant que je déraisonne, que je prête des torts à mon héroïne, pour vous faire avouer les vôtres, qu'est-ce donc qui se passe là-bas? qu'est-ce qui suspend la danse et les sons aigus du galoubet? pourquoi entoure-t-on le Président? Retournons dans l'Attique; rentrons au théâtre d'Athènes, et voyons de quoi il s'agit.

Le Président tenait un paquet cacheté. La suscription portait: Pour être ouvert et lu devant les personnes présentes à la fête que donne mademoiselle Luceval.

La curiosité est de tous les sexes et

de tous les âges. Le Président avait été entouré à l'instant de tous les membres qui composaient l'assemblée. On était impatient d'entendre ce qu'une telle annonce promettait d'extraordinaire.

Le Président rompt le cachet. Des papiers d'abord, des papiers volumineux.... Une lettre !.... Ah ! c'est M. *** qui écrit.

« Je suis fâché, Monsieur le Prési-
» dent, que mes affaires ne m'aient
» pas permis de me rendre à l'invita-
» tion de mademoiselle Luceval. As-
» surez-la de mes regrets.

» Ils sont d'autant plus vifs, que je
» me faisais un plaisir réel de porter
» moi-même une nouvelle qui intéres-
» sera tous vos habitans. Vous me sup-
» pléerez, s'il vous plaît, et vous se-
» rez l'acteur principal de la scène
» touchante, que je sacrifie à mes fonc-
» tions. Permettez-moi de la régler.
» C'est un dédommagement que je

» sollicite, et que vous ne me refuse-
» rez point.

» Possédez-vous, et exécutez à me-
» sure que vous lirez.

» Demandez l'attention générale.
» Pour la fixer, un homme comme
» vous n'a qu'un mot à dire.

» Dans un coin de l'enveloppe est
» un petit papier ployé. Prenez-le,
» mais ne l'ouvrez pas encore.

» Priez mademoiselle Caroline de
» vous présenter M. François. Qu'il
» se tienne debout à votre droite, la
» tête découverte. »

Où ces préliminaires peuvent-ils conduire, murmurait-on tout bas?

« Embrassez le respectable vieillard,
» et dites-lui : Votre souverain vous
» accorde la distinction destinée à ré-
» compenser la vertu, la valeur, ou
» les talens.

» Remettez le petit papier à made-
» moiselle Luceval. Qu'elle l'ouvre, et

» qu'elle décore de ses mains recon-
» naissantes l'homme à qui elle doit
» tant.

» Il l'a méritée, s'écrie Caroline en
» passant le ruban à la boutonnière de
» François. Il l'a méritée, répètent
» unanimement tous les autres. Puis-
» se-t-il la porter long-temps! » Ils s'a-
vancent, ils se pressent; c'est à qui
le félicitera le premier. Madame Lu-
ceval, elle-même, parut empressée:
elle avait ses raisons.

Le Président fait signe de la main.
Le calme renaît; et il continue:

« J'ai reçu le fruit de ses longues
» épargnes, parce que j'ai voulu lui
» laisser tout le mérite du dévouement.
» Il a fait beaucoup plus que son de-
» voir: il doit donc sentir que j'en ai
» un à remplir.

» Remettez lui ce contrat, qui lui
» rend son bien, placé à un intérêt
» honnête. Si sa délicatesse s'élève con-

» tre cet acte de justice, dites-lui de » se mettre un moment à ma place, » et demandez-lui ce qu'il aurait fait.

» Je ne me serais pas conduit autre- » ment, dit simplement le bonhomme. » Mais cette croix.... cette croix ! tant » d'honneur pour quelque probité !

» A cet égard, monsieur, lui dit le » Président, vous serez toujours un » modèle, et la société serait trop heu- » reuse, si vous trouviez beaucoup d'i- » mitateurs. »

Ce qui tenait au cérémonial était terminé : l'affection, l'allégresse, l'enthousiasme, eurent leur tour.

M. *** l'avait prévu : cette scène fut la plus touchante de la fête, et se prolongea jusqu'au jour. J'ai promis de ne plus décrire ; et le pourrais-je, d'ailleurs ? on esquisse le sentiment, on ne le peint jamais.

Les plaisirs tranquilles avaient repris leur cours. Chacun était retourné à ses

habitudes, et agissait conformément à ses intérêts ou à ses goûts.

Luceval, sans desirs, comme sans prétention, laissait couler le temps, et végétait en paix. Il causait à la dérobée avec François ; il allait voir Caroline, quand il la savait seule ; il s'attachait à elle tous les jours davantage ; il la quittait avec peine, et il était enchanté, lorsqu'il était rentré sans avoir été découvert. Sa femme n'ignorait cependant aucune de ses démarches. Elle avait toujours une certaine Louison, qui n'avait conservé de sa jeunesse que son activité ; à qui l'âge avait donné cet esprit tracassier si commun aux vieilles filles, et qui passait son temps à épier tous les habitans, pour amuser, disait-elle, les loisirs de madame. Elle s'était insinuée dans sa faveur ; et sa maîtresse, en paraissant ignorer ce qui pouvait lui déplaire, cédait à une modération de commande,

qui tenait essentiellement à son plan. Elle avait pris l'habitude du masque, et ne le quittait plus.

Le Président consacrait encore une partie de la journée aux sciences, et le reste à des amusemens de société. Il était toujours l'homme essentiel de la sienne, par son âge, son mérite, son enjouement fin et délicat, et son éloignement de toute espèce d'intrigues.

François travaillait constamment à améliorer le domaine de Caroline, et le dimanche, il faisait le monsieur à l'église, aux jardins, aux petites parties du soir, où il allait montrer sa croix, et où on lui donnait, sans affectation, la première place, ce qu'il n'avait pas l'air de remarquer, et ce qui ne lui déplaisait pas trop.

Edouard, moins ouvertement accueilli de ces dames, en raison de sa jeunesse, fixait réellement l'attention

de toutes. Il se formait de plus en plus ; il était très-bel homme, dans toute l'acception du mot, et il faisait une forte impression sur le cœur de mademoiselle Julie. Madame Luceval, très-pénétrante, était depuis long-temps au courant. Elle ne paraissait pas remarquer l'assiduité, les empressemens du bel officier ; son ignorance prétendue favorisait l'inclination des deux jeunes gens, qui s'accordait parfaitement avec ses vues : un gendre de cette espèce devait flatter l'amour-propre d'une femme qui, comme bien d'autres, jugeait de tout extérieurement. Et puis madame de Surville n'avait que quarante mille livres de rente ; elle n'en donnerait guère que la moitié à son fils, et elle ne pourrait pas raisonnablement exiger une dot plus considérable pour Julie. Or, quand les biens seraient dégagés, on reprendrait l'ancien train de vie, qu'on re-

grettait beaucoup ; et vingt mille livres de moins par an ne feraient pas une différence très-sensible.

Louison, par ses rapports, dérangeait un peu ce nouveau plan. On savait qu'Edouard voyait Caroline tous les jours, et on se disait d'abord qu'il ne pouvait être attiré que par les agrémens d'une conversation toujours variée. Bientôt on ne se dissimula plus qu'il y avait quelque danger à ce qu'Edouard entendît fréquemment de ces choses, qui peuvent à la fin embellir celle qui les dit. Mais comment empêcher cela ? Caroline était sa maîtresse, et la famille Luceval n'avait rien à exiger d'Edouard, qui ne s'était pas déclaré encore. Quelle idée, d'ailleurs, aurait il d'une jeune personne qui ne lui permettait pas de rendre justice à sa sœur ? Les hommes, peu délicats sur le choix d'une maîtresse, n'épousent ordinairement que

la femme qu'ils estiment. Il ne restait qu'un moyen : c'était d'insinuer à Julie d'amener adroitement le dénouement après lequel elle soupirait.

Madame de Surville, moins fine, et plus occupée que madame Luceval, était instruite également, parce que son fils ne lui avait pas dissimulé un sentiment qui ne lui paraissait pas répréhensible. En effet, madame de Surville n'avait aucune objection à former. Elle eût desiré qu'Edouard préférât Caroline, qu'elle aimait tendrement; mais enfin elle trouvait fort bon qu'il fût admis un jour à partager, avec l'une ou l'autre des deux sœurs, une succession de deux cent cinquante mille livres de rente.

Le général Surville venait rarement au hameau, et y séjournait peu. Pendant un de ces courts voyages, sa femme avait cru devoir lui confier les projets de son fils, et il les avait ap-

prouvés, parce qu'il faut, disait-il, qu'un officier, fait pour parvenir à tout, représente. Il n'entendait pas trop les distinctions délicates de madame de Surville, et il lui paraissait fort égal qu'Edouard épousât Julie ou Caroline. Cependant, après quelques réflexions, il pencha en faveur de Caroline, non à cause de ses qualités, mais parce qu'elle avait déjà soixante mille livres de rente acquises. Tous les hommes pensent assez comme cela en vieillissant.

En allant et venant, il disait militairement à Edouard ce qu'il pensait, et le jeune homme lui demandait en souriant, s'il n'avait pas été bien aise d'épouser la femme qu'il aimait? Il n'y avait point de réplique à cela.

L'état de Caroline était toujours le même. Edouard, très-assidu auprès d'elle, lui marquait un attachement vrai, l'intérêt le plus flatteur; mais

son cœur tout entier était à Julie. Caroline le voyait, s'en affligeait, comme si elle eût été frappée d'un malheur inattendu ; elle déposait ses peines dans le sein de mademoiselle Lori, la seule confidente qu'elle eût et qu'elle pût avoir. La bonne fille lui parlait raison : c'était le moyen de ne pas se faire écouter ; Caroline la quittait. Un mouvement, indépendant de la réflexion, la conduisait chez sa mère, chez madame de Surville, par-tout où elle pouvait décemment rencontrer Edouard, et par-tout elle retrouvait la certitude cruelle de son amour pour sa sœur.

Telle était la position respective de tous ces personnages. Elle doit changer encore ; sera-ce en bien ou en mal ? Continuons de conter.

Il faut être vrai : Julie, bien moins méritante que sa sœur, n'avait qu'un défaut réel ; elle savait trop qu'elle

était belle; mais on le lui avait tant dit! Elle aimait qu'on lui rendît des soins, et elle ne les recevait que comme un hommage dû à ses charmes : c'était encore un vice de son éducation. Elle traitait donc Edouard comme un homme qui lui rendait simplement justice; elle lui cachait soigneusement la vive tendresse qu'il inspirait, parce qu'il ne se déclarait point, et elle était sage en cela; mais elle ne soupçonnait pas que sa froideur affectée, que ses distractions peu flatteuses retenaient l'aveu prêt à s'échapper.

Madame Luceval contribuait elle-même à retarder une union tant desirée. Dissimulée, même avec Julie, elle ne lui parlait qu'indirectement de ce qui se passait dans son jeune cœur. Elle généralisait ses idées, pour éloigner tout soupçon de partialité, et commander l'attention : Julie écouta trop.

Elle demeura convaincue qu'un mari, quel qu'il soit, vise à l'autorité, et qu'une femme en est toujours plus ou moins victime, s'il parvient à s'en saisir; qu'avec de l'adresse et de la prudence, on le subjugue infailliblement; que les momens qui précèdent le mariage sont ceux où l'homme est naturellement soumis, et où il faut le ployer à un joug, qu'il ne supporterait point plus tard. « Qu'il est doux pour une » femme, disait quelquefois madame » Luceval, de ne voir d'abord dans » son époux qu'un amant prévenant » et attentif, et qu'un être subordonné » après le temps des illusions; de ne » rendre aucun compte d'un goût, » d'une fantaisie, d'une absence, et » d'en recevoir sur les choses même » les plus indifférentes; de choisir les » amis que peut voir monsieur, c'est-» à-dire ceux qui plaisent à madame; » de lui interdire toute liaison avec

» ces femmes piquantes par la nou-
» veauté, attirantes par leur manége;
» de prévenir la satiété par la coquet-
» terie, et de nourrir, pour le main-
» tien des droits acquis, un amour
» qu'on ne partage plus; d'être enfin
» tout, tout absolument dans sa mai-
» son, et d'y régner en souveraine ! »

Telles étaient les leçons que recevait Julie, et d'après lesquelles elle réglait déjà sa conduite. Elle savait à quoi ces raffinemens et cet empire avaient conduit sa mère; mais elle se promettait de ne l'imiter que jusqu'à certain point, d'éviter les excès en tout genre. Enfant malheureux, celui qui s'égare, sait-il s'il pourra rétrograder ?

Edouard ne pouvait s'empêcher de la voir, et il la quittait toujours mécontent. Julie ne savait pas allier, à cette fierté qui impose, ces demi-faveurs qui encouragent. Lorsque

Edouard s'éloignait triste, pensif, un mot, un regard, un sourire, pouvaient le ramener à ses pieds, et le faire passer de la crainte à l'espérance. Cette anxiété continuelle est de toutes les situations la plus pénible peut-être à supporter ; mais c'est celle qui ôte à l'homme la volonté et la force de rompre ses liens ; c'est, entre les mains d'une femme adroite, le moyen le plus constamment heureux.

Madame Luceval remarquait les fautes de Julie, et elle n'osait l'éclairer. Quelle est la mère qui conserve quelque pudeur, et qui se permet de donner ouvertement à sa fille des leçons de manége et de duplicité ? Celle-ci voyait d'ailleurs avec quel empressement Julie suivait ses idées générales sur la manière de mener les hommes ; elle sentait qu'un pas de plus la jetait dans la coquetterie ouverte ; et une femme coquette est si près d'être ga-

lante ! La séduction couvre l'écueil de fleurs, et l'inexpérience y périt.

Caroline au contraire n'étudiait rien, et se laissait aller au sentiment ; elle en exprimait les nuances, telles qu'un cœur bien placé doit les sentir, ou les prévoir. Ce n'était jamais d'elle qu'elle parlait à Edouard ; mais l'amour, ses progrès, ses innocentes jouissances, la dignité et les douceurs de l'union conjugale, la tendresse maternelle, elle peignait tout avec la décence qui convenait à son âge, et cet accent de l'ame qui fait tout valoir. Edouard écoutait, et retrouvait, près d'elle, le calme que Julie éloignait de son cœur. Il répondait, non pour discuter ; les idées de Caroline étaient si simples, si vraies, qu'il s'étonnait de ne les avoir pas trouvées : il répondait pour animer l'entretien, pour soutenir l'imagination de son aimable in-

terlocutrice, pour proloriger le plaisir qu'il trouvait à l'entendre.

Ce que l'amitié a de plus doux, il commençait à l'éprouver. Caroline le voyait ; mais il ne prenait pas, il ne sollicitait pas le titre de son ami ; elle ne pouvait le lui offrir, et elle pressentait que l'intimité qu'il autorise peut conduire un jeune homme à un sentiment plus prononcé. Elle avait toujours la beauté à combattre, elle ne se le dissimulait point ; mais c'était la beauté orgueilleuse, dépouillée du plus piquant de ses charmes, celui qu'elle tient des graces.

Edouard venait de sortir brusquement de chez madame Luceval. Une scène désagréable l'avait amené enfin à réfléchir sérieusement sur son amour et sur celle qui en était l'objet. Cette scène, la voici.

Toute la colonie et les amis de la grande ville étaient rassemblés chez

ces dames. Caroline seule n'était pas sortie de sa retraite ; elle y rencontrait deux avantages : de penser en liberté, et de n'être pas témoin de ces empressemens, qui la faisaient tant souffrir, et qui la forçaient à une dissimulation si éloignée de son caractère.

Mademoiselle Julie, placée sur une ottomane, vis-à-vis d'une glace qu'elle consultait sans cesse, et qui lui répétait ce qu'elle savait si bien, mademoiselle Julie jouissait de la satisfaction d'effacer toutes les femmes, et de réunir les hommages de tous les jeunes gens. Combien Edouard devait être pénétré de sa supériorité ! avec quelle reconnaissance il recevrait les marques de bonté qu'elle se promettait de lui accorder enfin !

Toujours tendre, toujours empressé, il était arrivé, de place en place, jusqu'à l'ottomane. Il ne cessait d'adresser à Julie de ces choses qu'il

croyait insignifiantes pour les autres, que tout le monde saisissait à merveilles, et qu'on paraissait ne point pénétrer, parce qu'il est reçu, parmi les gens d'un certain ton, de ne pas se gêner dans ses arrangemens mutuels.

Julie entendait mieux que personne; elle pouvait répondre avec cette aménité, cette candeur satisfaisante pour un amant qui prétendait à tout, mais qui était loin de rien exiger; elle pouvait lui marquer, devant ses rivaux d'attentions et de soins, cette préférence qu'il méritait à tant de titres. Cette espèce de triomphe lui faisait oublier ce qu'il avait souffert, et resserrait des liens dont il avait tant de peine à se dégager.

Julie, au contraire, ne lui accordait d'attention que celle que prescrit rigoureusement la bienséance. Elle éprouvait une sorte de vanité à paraître au-dessus des sentimens qu'elle

inspirait ; à désigner un esclave soumis et craintif dans un homme d'un extérieur et d'un mérite peu communs. Elle affectait de causer avec un fat, placé à l'autre extrémité du salon ; elle lui adressait de ces expressions flatteuses, de ces sourires d'approbation, qui étaient autant d'outrages pour Edouard, et qui doivent persuader à l'homme le plus modeste, qu'on le distingue réellement de la foule. Celui-ci n'était pas modeste du tout, et il attacha à la conduite de Julie une importance qu'elle était loin d'y mettre. Il se lève, il s'approche, il débite avec assurance de ces fadaises que les femmes peu difficiles veulent bien prendre pour de la galanterie. Ce n'est plus que lui qu'on écoute ; Edouard est réduit au silence.

Quel est l'homme qui supporte volontairement des mépris qu'il n'a pas mérités ? quel est l'amant qui ne s'in-

digne d'être publiquement sacrifié à un être qu'on connaît à peine et qui ne peut soutenir avec lui aucune comparaison ? Edouard lance à Julie un regard foudroyant, et sort.

Elle sent qu'elle a poussé les choses trop loin, et que son amant lui échappe, peut-être pour jamais. Elle se repent; elle se promet de vivre désormais pour lui seul, et de lui permettre enfin de lire dans son cœur. Retirée dans un coin, recueillie, pensive, elle lui offrait une réparation trop tardive ; elle ne répondait plus, pas même à celui qu'elle semblait avoir autorisé à compter sur quelque chose de plus que de la bienveillance. Il passa de l'étonnement à la persuasion que mademoiselle Julie avait une tête extraordinairement organisée, et il chercha une femme disposée à lui accorder au moins le reste de la soirée.

Edouard s'était enfoncé sous les

bosquets. La pâle clarté de la lune, la fraîcheur de la nuit, le silence de la nature, tout favorisait des réflexions tristes, mais sensées. Il sentait la nécessité de rompre avec une jeune personne à laquelle il se fût donné tout entier, et qui n'eût versé sur sa vie qu'amertume et dégoûts. Il redoutait sa faiblesse ; il consultait son cœur : il termina un très-long monologue par la promesse qu'il se fit à lui-même de rejoindre son régiment. Le voudra-t-il demain, le pourra-t-il, le fera-t-il ?

Caroline se promenait de son côté avec mademoiselle Lori. Il semble que la lune soit l'astre favori des amans ; elle jette dans une rêverie si douce ! elle est la protectrice du mystère ; elle rassure la timidité. Caroline n'eût pas voulu pour sa vie que personne entendît ce qu'elle disait à sa confidente, et elle n'avait plus rien de nouveau à

lui dire : depuis long-temps elle avait tout épuisé, et l'indulgente Lori répondait comme si elle eût entendu pour la première fois. Contredit-on un malade qui délire ?

Caroline croyait Edouard auprès de Julie, brillant de bonheur et de gaîté. Une jalousie, dont elle sentait l'injustice, qu'elle blâmait elle-même, et qu'elle ne pouvait vaincre, ajoutait à ses maux : tourmens d'amour ne croissent-ils pas sans cesse ? Elle était loin de penser qu'Edouard souffrant était à trente pas d'elle.

Ils se rencontrèrent, et tous deux, également sensibles, également malheureux, charmèrent leurs peines en se parlant. Caroline, près d'Edouard, retrouvait la paix de l'ame ; Edouard, en l'écoutant, oubliait ses chagrins.

Elle jugea d'abord au ton, aux réponses brèves, aux distractions du beau jeune homme, qu'il était agité

et

et plus que mécontent. Qui pouvait causer ce dépit, cette colère concentrée qu'il maîtrisait à peine, si ce n'était sa sœur, et quel moment plus favorable à l'amitié, que celui où l'amour a tort?

Elle amena adroitement la conversation sur le besoin que l'infortuné a d'aimer quelque chose. Ce qu'une confiance réciproque offre de douceurs; cette heureuse communauté de plaisirs et de peines; ces prévenances, ces attentions, ces égards mutuels que l'estime accorde et reçoit tour-à-tour; ce dévouement absolu qui compte pour rien un sacrifice, qui porte avec lui sa récompense; elle sentait, elle détaillait tout; elle parait l'amitié des charmes qu'elle seule pouvait lui donner; elle en faisait un sentiment céleste, qu'Edouard lui-même trouvait supérieur à l'amour.

Est-ce bien l'amitié qu'elle pei-

gnait? Si le soleil eût éclairé cette scène sentimentale, le trouble, la rougeur, les paupières humides, le sein palpitant de Caroline, eussent trahi son secret, et Edouard eût dit peut-être : Elle n'a changé que le nom. Cette amitié est précisément ce que j'attendais de Julie, ce qui eût fait mon bonheur, ce que je n'obtiendrai jamais.

En écoutant, et sans y penser, il avait pris la main de Caroline; il la pressait doucement; elle ne cherchait pas à la retirer. Cette douce pression, la première qu'elle ait sentie encore, était pour elle le suprême bonheur; le sentiment s'échappait de son cœur avec une éloquence entraînante et une force irrésistible. « Ah ! dit enfin » Edouard enchanté; peut-on vous » entendre et ne pas vouloir vous en» tendre toujours? Cette amitié, à qui » vous communiquez quelque chose

» qui m'élève au - dessus de moi, » m'est-il défendu de vous en offrir » l'hommage? refuserez-vous de la » partager? — J'ai déjà un ami bien » sincère. — Je sais que M. *** a été » assez heureux pour vous être utile ; » mais son âge, son rang....—Je l'aime » comme un père tendre.—L'attache- » ment que vous avez pour lui n'est » qu'une nuance de l'amitié. L'éga- » lité parfaite doit lui servir de base, » vous l'avez dit, et vous conviendrez, » femme étonnante... — J'avoue que » je ne serai jamais l'égale de mon au- » guste bienfaiteur.

» —.Tout, au contraire, semble » nous rapprocher ; conformité d'âge, » de condition, de goûts, de caractère; » pas la moindre différence dans ce » qui lie irrévocablement deux êtres » délicats. J'ose même me flatter de » n'être au-dessous de Caroline que » par les graces qu'elle répand sur

» tous les objets dont elle parle. —
» Souvenez-vous, monsieur, que l'a-
» mitié ne flatte jamais. — Me gron-
» der, mademoiselle, c'est me traiter
» en ami.

» —Edouard, vous voulez être le
» mien ! — Je le suis depuis long-
» temps. — Vous êtes le fils de ma-
» dame de Surville... — Et vous ai-
» mez ma mère... — Assez pour pren-
» dre à vous le plus vif intérêt ; mais
» vous dois-je à l'un et à l'autre le sa-
» crifice de ma tranquillité ? — Quoi,
» mademoiselle !...—Edouard, écou-
» tez-moi.

» Je ne suis pas de ces femmes qui
» affectent une fausse modestie, pour
» provoquer la louange. Je sais que la
» nature, qui m'a cruellement traitée
» d'une part, m'a accordé des dédom-
» magemens, qui, peut-être, me suffi-
» ront toujours ; mais je ne me dissi-
» mule pas que la privation des agré-

» mens extérieurs ne me laisse de
» ressources que dans l'amitié. C'est
» d'elle seule que j'attends aujour-
» d'hui tout mon bonheur, et puissé-je
» ne jamais desirer rien de plus! mais
» aussi, moins je donnerai d'extension
» à mes vœux, et plus je mettrai de
» soins et de prudence à les satisfaire.
» Je choisirai avec sagesse, parce que,
» faisant tout pour mon ami, je me
» croirai en droit d'en tout exiger.
» Suivez mon exemple, Edouard, et
» répondez-moi avec franchise.

» Etes-vous l'ami qui me convient?
» occupé d'une passion qui vous maî-
» trise, et que j'ai pénétrée, quel
» temps donnerez-vous à l'amitié? et
» si vous savez concilier, ce qui est
» très-difficile, les devoirs d'un ami
» avec les goûts d'un amant, quel dé-
» dommagement m'offrirez-vous de
» vos absences fréquentes? Vous vien-
» drez vous applaudir près de moi

» d'une félicité qui me sera étrangère,
» où vous me confierez des chagrins
» que j'aurai la faiblesse de partager.
» Vous jouirez des agrémens de l'ami-
» tié : je n'en aurai que l'amertume.
» D'ailleurs, votre âge, vos avantages
» personnels ne m'exposeront-ils pas
» aux traits de la malignité? je ne peux
» inspirer l'amour, tout le monde
» le sait; mais tout le monde aime
» à médire, et peut-être quelqu'un
» ici, qu'il est inutile de vous nommer,
» ne serait pas fâché de pouvoir m'in-
» puter des torts graves, qui, jus-
» qu'à certain point, justifieraient les
» siens. »

Pensez-vous enfin comme moi? démêlez-vous l'adresse avec laquelle Caroline profite d'un moment de dépit pour amener Edouard à une rupture ouverte avec sa sœur? Edouard ne voyait dans toutes ces objections que le besoin d'être aimée et de s'atta-

cher exclusivement à son ami. Fatigué des procédés de Julie, voulant sérieusement l'oublier, il cherchait de bonne foi une sauve-garde contre lui-même ; il sentait que Caroline seule pouvait le consoler des pertes de l'amour, et le retenir auprès d'une mère que son départ précipité affligerait sensiblement.

Cependant il fallait rassurer Caroline, et sur-tout lui opposer des raisons. Il en donna mille, dont aucune ne fut combattue : la jeune demoiselle allait au-devant de la persuasion. Edouard lui déclara franchement que sa sœur exciterait long-temps encore son admiration ; mais que son indifférence et sa bizarrerie rendraient bientôt la liberté à ceux que soumettraient ses charmes ; qu'il avait reconquis la sienne, et que Julie à l'avenir n'obtiendrait de lui que les égards qu'un galant homme accorde indistinctement

à toutes les femmes. Caroline sourit avec la sécurité que faisaient naître les ténèbres. Elle osa préjuger son triomphe et s'en applaudir. Imprudente ! tu crois qu'Edouard s'est vaincu en deux heures, toi, qui ne cesse de combattre, et dont la passion s'alimente même par ces combats.

Edouard ajouta que la liberté qui régnait au hameau, permettait à deux amis d'être constamment ensemble, sans qu'on remarquât le sentiment de préférence qui les attirait l'un vers l'autre ; que toutes les maisons leurs étaient ouvertes ; qu'ils se rencontreraient à toutes les heures du jour, sans paraître se chercher jamais, et qu'il peut suffire de se voir, quand on n'a rien de confidentiel à se dire ; que sans doute les épanchemens de l'amitié demandaient une sorte de mystère ; mais que mademoiselle Luceval, indépendante, et sous les yeux de ma-

demoiselle Lori, recevait tous les jours du monde, et ne priverait pas son ami d'une prérogative commune à tous les habitans ; qu'il se promettait d'en jouir bien plus fréquemment qu'un autre ; mais qu'enfin, si on remarquait, si on interprétait cette assiduité, on ne pourrait lui supposer que des vues honorables sur une femme dont le mérite commandait le respect.

Caroline pouvait à peine se contenir. Edouard supposant qu'un homme estimable pouvait avoir des vues sur elle, lui donnait plus que des espérances. Elle recueillait, elle appréciait chacun des mots qui lui étaient favorables, et elle ne remarquait pas qu'on ne va point au-delà de l'amitié pour une femme dont on ne vante que le mérite, et qui, à dix-neuf ans, n'inspire que le respect.

Un traité qui convient également aux deux parties, est bientôt conclu.

On releva la conversation pour se jurer éternelle amitié. Mademoiselle Lori reçut les sermens. Comme on s'abuse sur le sens des mots ! Caroline, heureuse en ce moment, et par conséquent plus aimable que jamais, parlait amour à Edouard ; Edouard, habitué à s'exprimer avec tendresse, empruntait le même langage : le mot seul manquait ; l'une n'osait le prononcer, il ne se présentait pas à l'autre.

Mademoiselle Lori crut devoir observer que la nuit s'avançait. On ne se quitta qu'avec peine, qu'après s'être promis de se revoir aussitôt que la bienséance le permettrait. On s'éloignait à regret ; on se parlait en s'éloignant. On s'entendait à peine et on répétait encore : A demain, mon amie ; à demain, mon ami.

Le désagrément qu'Edouard avait éprouvé chez madame Luceval, n'a-

vait pas échappé à sa mère. Elle avait plaint son fils, et cependant elle espérait que les inconséquences réitérées de Julie le décideraient pour Caroline, celle de toutes les jeunes personnes qu'elle connaissait, qui lui convenait le mieux. Madame de Surville n'ignorait pas combien sont doux les premiers jours qui suivent un mariage d'inclination; mais elle savait aussi que la plus jolie femme cesse bientôt de l'être, et qu'un honnête homme a besoin toute sa vie d'une femme bonne et aimable.

Inquiète de ne pas trouver son fils en rentrant, elle l'attendit, et l'interrogea à son retour. Il ne lui cacha point qu'il quittait Caroline, qu'elle l'avait nommé son ami, et qu'il chercherait désormais un bonheur plus calme, mais plus certain, au sein de l'amitié. Il le croyait, et il avait vingt-quatre ans!

Madame de Surville n'admettait pas d'amitié désintéressée entre jeunes gens de différens sexes. Elle pensait, ou que cet attachement ne durerait pas, ou qu'il conduirait par degrés son fils au but où nous pousse la nature. Elle ne dit rien à Edouard de ce qu'elle pensait, de ce qu'elle prévoyait : ç'eût été lui donner l'éveil, le mettre en garde contre lui-même, l'éloigner peut-être de Caroline, car jamais nous ne disposons de notre cœur par avis de parens.

Le lendemain, Edouard comptait les momens. On ne peut guères, à Paris, se présenter chez une femme avant deux heures. A la campagne, l'étiquette est moins rigide, parce que la toilette est moins longue : on reçoit à midi, et l'ami intime peut devancer l'heure fixée par la coquetterie, et adoptée par les gens qui savent vivre.

Edouard sort : la première personne

qu'il rencontre, c'est Louison. Bon, pensa-t-il, elle me verra entrer chez Caroline, et pour peu qu'elle aime à parler, mademoiselle Julie apprendra que s'il lui est facile de faire des conquêtes, elle fera bien d'apprendre à les conserver.

Ce n'était que pour lui que Louison courait les jardins. Madame Luceval avait suivi la veille tout ce qu'avait fait Julie; elle connaissait ses plus secrètes pensées, et il n'avait pas été difficile de la faire parler: l'amour heureux est causeur; l'amour souffrant cherche à confier ses peines.

Sans manquer à la décence, sans sortir de sa dignité de mère, madame Luceval pouvait, dans cette conjoncture délicate, conseiller indirectement sa fille. Elle se plaignit d'abord que Julie lui eût caché son inclination naissante: mère adroite voit tout, et ne parle que lorsqu'il en est temps.

Elle s'étonna que Julie eût traité avec cette légèreté un jeune homme sur lequel elle avait des vues sérieuses : c'était l'autoriser à changer de conduite, à flatter, à encourager la passion d'Edouard, à amener un aveu, qui n'était probablement arrêté que par la crainte de ne pas plaire, à y répondre de manière à déterminer l'amant à se lier sans retour.

Julie entendait à merveille ce qu'on ne lui disait qu'à demi-mots. Elle était disposée à tout faire ; mais il fallait qu'Edouard revînt ; et d'après la manière dont il était sorti, on pouvait craindre une longue absence. Il était essentiel, pour régler ses démarches, de connaître les siennes. Louison était toujours prête à espionner ; mais il fallait qu'elle ne fût qu'un instrument passif, réduit à l'impossibilité de compromettre ses maîtresses.

Madame Luceval imagina une his-

toire devant cette fille. Elle parla des empressemens qu'Edouard avait marqués à une demoiselle, qui était avec sa mère, chez M. le Président. Elle eût donné l'impossible pour en connaître les suites, et pour avoir au moins une opinion, il fallait savoir ce que ferait Edouard pendant la journée : il n'en fallait pas tant pour mettre Louison en campagne.

Elle revint dire qu'elle ne croyait pas que la jolie demoiselle, qui logeait chez M. le Président, occupât beaucoup M. Ducoudrai ; qu'il marchait d'un air libre, satisfait, et qu'il venait d'entrer chez mademoiselle Caroline.

« Chez ma sœur, à neuf heures du » matin, maman ! — Cela est inquié- » tant, ma fille. Votre sœur n'est pas » jolie..... — Mais elle est si aimable ! » —Et le dépit, le desir de se venger... » — Oui, peuvent porter ce jeune

» homme à un acte de désespoir. —
» Oh ! ce ne serait que cela. — Mais
» je perdrais tout, maman. — Il vous
» aime. — J'ai lieu de le croire. — Il
» faut l'empêcher de se rendre mal-
» heureux. — Je le serais plus que lui.
» — Il faut vous épargner une préfé-
» rence humiliante. — Cruelle, au
» moins. — Et pour cela, il n'y a pas
» un instant à perdre. Votre sœur a
» de l'adresse : elle s'est emparé de
» l'esprit d'un des plus illustres per-
» sonnages de l'état. Quel avantage
» n'aura-t-elle pas sur un jeune
» homme, qui conserve encore la
» candeur du premier âge ? Il y a trois
» mois au moins que je n'ai été chez
» Caroline ; une visite, trop différée,
» lui paraîtra naturelle. Je vais vous
» y conduire : le reste vous regarde. »

Edouard et Caroline s'étaient beaucoup dit la veille, et ils trouvaient toujours à dire. Assis l'un à côté de

l'autre, ils partageaient un déjeûner, où mademoiselle Lori était seule admise. Tous les domestiques étaient écartés, chacun servait tour-à-tour. Quelle amitié que celle qui redoute les témoins !

Edouard se trouvait si bien ! il demanda à prolonger cette agréable situation pendant toute la journée, et il avait la modestie de ne pas penser que ce qu'il sollicitait comme une faveur, comblait les vœux de Caroline. Cependant, on ne peut pas causer sans interruption : le cœur et l'esprit ne sont pas inépuisables. Edouard avait reçu, dans son enfance, des leçons de dessin de sa mère ; il avait cultivé ce talent dans ses garnisons ; il était loin de la perfection de Caroline, mais il n'était pas indigne de la seconder.

Un tableau commencé fixait son attention. C'était l'amitié que Caroline avait esquissée, lorsqu'elle ne faisait

que prétendre à celle d'Edouard : la main trace volontiers ce qui occupe l'imagination; celle du jeune officier se monta. « Il manque à ce tableau, » dit-il, deux personnages et un au- » tel. »

Caroline saisit son idée. Elle s'élance, elle fait défendre sa porte ; elle rentre avec des crayons ; elle en donne un à Edouard. « Vous me peindrez, » dit-elle; je peindrai mon ami. » Les traits chéris ne devaient pas être difficiles à rendre. Si son ami eût fureté son secrétaire...

On compose sur l'ardoise ; on étudie, on discute, on arrête les poses. On trace enfin sur la toile.

Les deux figures sont indiquées ; elles se tiennent par la main ; elles sont debout devant l'autel, et la divinité semble sourire au sacrifice qu'on lui offre. Caroline charge deux palet-

tes; elle prend son pinceau; elle guide celui d'Edouard.

On sonne à la porte, et nos jeunes artistes continuent leur travail; ils sont tranquilles, personne ne doit entrer. Un domestique vient demander si madame Luceval et mademoiselle Julie sont comprises dans l'exclusion générale. Caroline ne suppose pas même qu'elle puisse se dispenser de recevoir sa mère, et elle sent l'inconvénient de se faire céler, lorsqu'elle a Edouard auprès d'elle, Edouard qu'il est possible que quelqu'un ait vu entrer. Elle prend le chevalet, elle l'emporte avec précipitation, elle va le cacher dans un cabinet... Sa mère était sur les pas du domestique; elle entre; l'empressement de Caroline lui donne des soupçons; elle lui prend la main; elle l'arrête.

« Pourquoi me cacher un de vos » chefs-d'œuvres, mademoiselle? vous

» savez avec quel plaisir je les vois » et je les applaudis. » Cela n'était pas vrai ; mais qu'importe. « Je donnais » une leçon à monsieur, répondit » Caroline, en rougissant jusqu'aux » yeux. — Il est flatteur pour vous, » mademoiselle, que monsieur préfère » vos leçons à celles d'une mère qui a » fait de vous une élève aussi distin- » guée. Permettez que je voie le sujet » de la leçon... Ah ! deux jeunes gens » sacrifiant à l'amitié ; l'idée est jolie. » Le trait en blanc ne permet pas de » rien distinguer encore, et c'est dom- » mage. » Madame Luceval avait fort bien reconnu les revers, la poche en long, la coiffure d'Edouard, et il n'était pas douteux que la seconde figure ne dût représenter Caroline. Elle jugea à propos de se taire. Ce tableau n'offrait rien que d'innocent ; mais avec de la réflexion et de la méchanceté, ne tire-t-on pas parti de tout, et

l'art de se posséder n'est-il pas la qualité essentielle de l'individu qui peut avoir intérêt à nuire?

Madame Luceval n'avait aucun projet encore. Mais si Edouard persistait dans ce qu'il voulait bien appeler amitié; si une physionomie, à qui lui seul donnait de l'expression, paraissait s'embellir par cette expression même; si le jeune homme marquait quelque disposition à se rendre enfin à un organe touchant, et à toutes les qualités réunies, ne pouvait-on pas tout se permettre pour le ramener à Julie, et assurer un établissement, objet des desirs les plus doux de cette fille chérie? Madame Luceval ne faisait point alors ces raisonnemens-là, et j'anticipe sans doute; mais ils étaient dans son caractère, et il ne fallait qu'une forte opposition à ses desseins pour qu'elle agît en conséquence. Caroline n'avait-elle pas, d'ail-

leurs, l'impertinence d'être, malgré elle, sa bienfaitrice, et c'est un de ces crimes que certaines gens ne pardonnent jamais.

Madame Luceval généralisa la conversation; elle n'avait rien vu, elle n'avait rien soupçonné; elle voulait le faire croire, et on persuade aisément des cœurs droits et sans défiance. Caroline, rassurée, marquait à sa mère et à sa sœur cette affection qui lui était naturelle, et dont rien alors ne suspendait les effets. Elle se proposait de reprendre la palette avec son ami, quand ces dames seraient retirées: sa mère en avait ordonné autrement.

Elle occupait Caroline autant qu'il lui était possible, et Julie regardait Edouard d'un air tendre et presque suppliant. Celui qui a intérêt à bien lire dans les yeux d'une femme, se trompe rarement, et Edouard voyait dans ceux de Julie le chagrin de l'avoir blessé, et la promesse de le mieux

traiter à l'avenir. Ces yeux-là étaient si touchans, et la beauté qui supplie est si puissante ! Edouard était ébranlé ; sa raison combattait son cœur ; il prit enfin une résolution digne d'un homme dont l'âge a mûri l'expérience : il se décida à n'être jamais l'esclave d'une femme qui s'éloignait et qui revenait sans motifs.

Caroline l'emportait. Quelques jours d'amitié encore, et Edouard devenait son époux. Il fallait pour cela qu'elle n'eût point eu de mère.

Madame Luceval, en causant exclusivement avec Caroline, ne perdait rien de ce qui se passait : assez satisfaite de Julie, elle avait cru un moment pouvoir s'applaudir des dispositions d'Edouard. Elle jugea bientôt qu'il avait du caractère, et qu'il n'y avait qu'un coup décisif qui pût le faire rétrograder.

Elle prétexta une affaire au village

voisin. Elle envoya un domestique prier le Président de l'accompagner : elle savait de Louison qu'il était allé reconduire les dames qu'il avait chez lui.

Edouard ne pouvait, sans une grossièreté marquée, se dispenser d'offrir son bras ; ces dames le prirent, après les excuses d'usage sur le dérangement qu'elles causaient. En sortant, Edouard se tourna vers Caroline ; ses yeux lui disaient : Je reviendrai, mon amie. Ceux de Caroline répondaient : Mon ami, je vous attends.

On sort du hameau. On entre dans la plaine ; on arrive à l'endroit où, vingt ans auparavant, Manette et Adolphe s'étaient rapprochés, réconciliés, et avaient arrêté un mariage, qui pouvait être plus heureux, mais qui terminait des tracasseries qui les tourmentaient également. Souvenirs d'amour

mour sont toujours chers : on croit rajeunir en les retrouvant.

Madame Luceval aimait à se rappeler qu'elle avait été Manette, et elle en cherchait une autre dans Julie, dans Julie timide, embarrassée, n'osant presser le bras d'Edouard, mais le touchant avec le doux frémissement de la volupté. Julie, moins aimable, moins vive que l'avait été Manette, était incomparablement plus belle. Inférieure sous les premiers rapports, elle avait un avantage décidé par ses charmes : elle devait donc obtenir les mêmes succès sur un cœur neuf et passionné. Mais il fallait qu'elle entreprît, et la présence d'une mère, quelqu'indulgente qu'elle soit, gêne toujours un peu. Madame Luceval prétendit avoir un goût décidé pour la botanique : jamais elle n'était descendue jusqu'à l'humble plante qu'elle foulait d'un pied léger. Sa fille ne l'ignorait

pas; mais contesterait-elle un penchant qui allait favoriser les siens?

Madame Luceval s'arrête; elle s'écarte à droite, à gauche; elle revient; elle s'arrête encore; elle cueille des brins d'herbe, à qui elle donne des noms et des propriétés. Edouard et Julie continuent de marcher en silence; mais ils se parleront bientôt, d'abord, de la pluie et du beau temps, et un linot, un papillon, une mouche, donneront à la conversation une tournure intéressante: parler des amours d'autrui, c'est déjà vouloir parler des siens. Ainsi pensait madame Luceval, et madame Luceval n'avait pas tort.

« Le joli bouquet d'arbustes! — » Charmant, mademoiselle.—Il sem- » ble inviter... — A aller s'y garantir » de l'ardeur du soleil.—Attendons-y » maman.—Je suis à vos ordres, ma- » demoiselle.

» —Voyez, monsieur, comme ces
» branches s'entrelacent, se croisent;
» elles semblent se caresser. — C'est
» une observation que j'ai faite il y a
» long-temps, mademoiselle.—Et que
» j'aime à répéter, monsieur. On se
» plaît à rêver que tout aime dans la
» nature. — Cela pourrait être, au
» moins. — Comment prouverait-on
» le contraire? les plantes ont une sorte
» de vie... —Et, par conséquent, leur
» genre de sensibilité; n'est-ce pas
» cela, mademoiselle? — Mais je le
» crois, monsieur. — Vous donnez
» une ame aux végétaux, et souvent
» la beauté insensible et dédaigneuse
» me ferait croire que beaucoup d'ê-
» tres en sont dépourvus.—Oh! à cet
» égard, on exagère souvent.—Sou-
» vent aussi on ne dit, à cet égard,
» que la moitié de ce qu'on pense. —
» Ce qu'on pense, n'est pas toujours
» ce qu'on devrait penser. — A cet

» égard encore, un homme raisonnable se trompe rarement. — Il suffit » qu'il puisse se tromper, pour qu'il ne » précipite pas son jugement. — Et » quand la réflexion le confirme? — » Et quand un amour-propre mal-» entendu confond la raison avec l'o-» piniâtreté? — Les exemples sont ra-» res. — Je puis au moins en citer un. » — Vous, mademoiselle!

» — Deux jeunes gens, faits pour » se plaire, s'aimer, s'estimer même, » se rencontrent et s'attachent l'un à » l'autre. — Jusqu'ici personne n'a de » torts. — L'amant, très-raisonnable, » gardé le silence, je ne sais pas pour-» quoi. — Mais il le sait, sans doute. » — Toutes ses actions attestent son » amour.... — Et on en abuse pour le » tourmenter. — Pas du tout. Mais la » réserve qu'on impose à mon sexe ne » rend-elle pas en quelque façon la » ruse légitime? Croyez-vous qu'on

» soit bien coupable en inquiétant le
» jeune homme, en excitant sa jalou-
» sie, pour arracher enfin un aveu
» nécessaire au bonheur de l'un et de
» l'autre ?

» — Si en effet on n'avait pas d'au-
» tre intention..... — Eh ! se donne-
» t-on autant de peine pour un être
» indifférent ? — Julie ? — Edouard ?
» — Quand l'un et l'autre ont eu des
» torts..... — Il faut n'en plus parler.
» — Sans les oublier cependant. —
» Afin de n'y plus retomber, n'est-ce
» pas ? — Ah ! que de mal vous m'a-
» vez fait lire ! — Et votre manière
» de me quitter, croyez-vous que je
» ne l'aie pas sentie ? — Cruelle fille,
» quel empire vous avez sur moi ! je
» voulais m'y soustraire ; je me l'étais
» promis. — Quel plaisir trouve-t-on à
» combattre son cœur ? — Il est bien
» plus doux de lui céder : je l'éprouve
» auprès de vous. »

Julie n'était pas très-adroite. Elle s'était laissé pénétrer avec une facilité qui n'est pas reçue en amour. Mais elle avait mis Edouard dans l'impossibilité de rétrograder. Il ne voyait plus que ses charmes, et l'impétuosité de ses sens lui ôtait la faculté de s'occuper d'autre chose que du moment présent.

Il était tombé aux genoux de Julie. Il tenait une de ses mains ; il la couvrait de baisers, et de ces douces larmes qu'arrache le sentiment. Julie, plus belle encore par le bonheur d'être aimée, de se l'entendre dire, par les faveurs même qu'elle accordait, Julie oubliait l'univers, elle s'oubliait elle-même. Sa mère avait tout prévu : elle était là.

La position d'Edouard n'était pas équivoque. Il n'y avait qu'une explication franche qui pût l'excuser aux yeux d'une mère, si une mère peut

admettre des motifs, qui autorisent un jeune homme à embrasser les genoux de sa fille. Madame Luceval commença par marquer un mécontentement, qu'elle était loin d'éprouver. Elle s'adoucit, en écoutant Edouard; elle lui présenta la main en signe de réconciliation, quand il eut cessé de parler. Elle ne mit, au généreux pardon qu'elle accordait, qu'une seule condition, qu'un amant devait regarder comme une grace nouvelle: c'est que mademoiselle Julie, n'étant pas faite pour être l'objet d'un goût passager, il n'y avait que le mariage qui pût convaincre de la loyauté d'Edouard, et légitimer ce qu'il venait de se permettre.

Le jeune homme enchanté proposa d'engager madame de Surville à faire dans le jour même la démarche d'usage. Madame Luceval l'embrassa avec un transport de joie, dont elle

ne fut pas maîtresse. Elle oublia la botanique, l'affaire importante qui la conduisait au village, et on reprit gaîment le chemin du hameau.

D'après les dispositions qu'Edouard avait montrées la veille, sa mère ne pouvait s'attendre à la proposition qu'il allait lui faire. Confus lui-même de se contredire si promptement; humilié des réflexions que sa conduite pourrait faire naître, il balbutiait des mots coupés, sans suite, et par conséquent inintelligibles.

« N'oser s'expliquer avec la plus » tendre des mères, lui dit madame de » Surville, c'est lui avouer qu'on se re- » proche quelque chose. Je connais » mon fils. Il peut être inconséquent, » léger dans sa conduite : il ne peut » rien faire qui lui ôte l'estime des » honnêtes gens. Parle-moi, Edouard. »

Edouard, rassuré, s'abandonna à l'impétuosité d'un amour, auquel un

jour de contrariété et de dépit avait donné une force nouvelle. Le bonheur d'aimer et de plaire ; les douceurs de l'union conjugale, le plaisir qu'elle-même trouverait à se voir renaître, il peignit comme on sent à l'âge où des organes neufs embellissent jusqu'à l'illusion. Madame de Surville avait fait de ces rêves d'amour ; elle en avait réalisé quelque chose. De petits enfans sont la dernière consolation qu'espère la femme raisonnable qui se prépare à vieillir. S'attacher à de petits êtres qui sentent leurs besoins et leur dépendance, qui savent gré de la moindre complaisance et qui la payent en caresses, c'est encore aimer, c'est encore tenir à la vie. Quand le cœur est éteint, que reste-t-il d'existence ?

L'éloquence d'Edouard avait suppléé à ce qui manquait de vérité à ses tableaux. Madame de Surville, subjuguée, entraînée, certaine du con-

sentiment de son mari, et ne pensant pas à donner un regret à Caroline, se laissa conduire chez madame Luceval.

On savait qu'elle aimait trop son fils pour ne lui rien refuser, et Julie était un parti sortable sous tous les rapports. La famille Luceval assemblée attendait donc madame de Surville avec l'impatience de l'espoir.

La scène s'ouvrit par de grandes révérences, et se continua avec le décorum que prescrivait cette espèce de cérémonie : les petits ont aussi leur étiquette, qui, pour n'être pas imprimée, n'en est pas moins exactement suivie. On parla peu d'abord, parce que madame de Surville arrangeait, limait, polissait ses phrases d'ouverture, et que madame Luceval méditait une réponse, qui, sans annoncer trop de facilité, fût cependant encourageante.

Après une demi-heure d'un maintien gêné et d'un ennui réciproque, madame de Surville pria M. et madame Luceval de lui accorder un entretien particulier. Luceval lui présenta la main d'un air empressé et galant; tous trois passèrent dans le cabinet de monsieur, et madame de Surville entra en matière.

Luceval, à qui sa femme n'avait rien dit de positif, parce que, par amour pour la paix, il consentait à ne pas compter dans la maison, Luceval ne se doutait de rien, de rien absolument. Il écoutait la bouche ouverte, et de temps en temps il regardait madame, pour composer son visage sur le sien. Madame Luceval joua d'abord l'étonnement avec la plus grande vérité; elle prit ensuite un air affable et gracieux; elle embrassa enfin madame de Surville, avec une cordialité, dont tout l'univers, les femmes exceptées,

eût été dupe. M. Luceval ne manqua pas de s'avancer et d'embrasser à son tour, mais avec sincérité et affection. Il ne savait pas, dit-il avec bonhomie, qu'il fût question de marier sa fille cadette; mais puisque cela convenait à sa femme, il n'avait pas la moindre objection à faire.

On passa aux conventions matrimoniales. On discuta, on débattit les articles, et dans une heure de temps tout fut réglé, parce qu'ainsi que l'avait prévu madame Luceval, madame de Surville ne pouvait donner assez pour exiger beaucoup.

CHAPITRE III.

Laquelle épousera-t-il ?

Le retour des grands parens, se félicitant, se caressant, leur air de satisfaction avaient éclairé les jeunes gens sur l'heureux résultat de la conférence. On ne leur annonça pas moins avec l'emphase prescrite par l'usage, que leur mariage était conclu, et qu'il leur était permis de s'aimer. Ils reçurent cette nouvelle, comme s'ils avaient pu douter : l'amour fait son profit de tout. Anxiétés, espérances, peines, plaisirs, il ne cesse d'accumuler ; il glane, quand il ne trouve plus à moissonner.... Qu'il est fâcheux que la jouissance le tue !

Le reste de la journée ne fut qu'une suite d'enchantemens. Edouard et Ju-

lie déliraient ; les deux mères étaient heureuses du bonheur de leurs enfans ; Luceval partageait celui de tous.

Dès ce moment, madame Luceval s'empara de l'esprit de madame de Surville. Les attentions étaient si naturelles, les petites flatteries si adroites, qu'elles devaient plaire à la femme la plus simple. On n'appelait plus celle-ci que mon amie ; on était jalouse d'en mériter le titre ; on ferait tout pour l'obtenir ; on ne se quitterait plus ; c'est de ce jour que madame Luceval allait vraiment se plaire au hameau ; un quart-d'heure d'*et cœtera*, et pas un mot de vrai, encore selon l'étiquette. Les bonnes gens peuvent en être dupes, et madame de Surville ne l'était pas mal.

Pour répondre dignement à des avances aussi marquées, la bonne mère d'Edouard, qui avait dîné chez madame Luceval, crut devoir l'inviter

pour le lendemain. On accepta, sous la condition qu'on mangerait alternativement les uns chez les autres. Pouvait-on vivre désormais sans madame de Surville !

On convint qu'au premier jour on partirait tous ensemble pour Paris. Un contrat à faire dresser ; des billets de mariage, des billets d'invitation à faire circuler ; beaucoup d'emplettes à faire, que d'embarras, et, en même temps, que de plaisir ! Les jeunes gens ne se mêleraient que de faire l'amour ; c'est une occupation qui suffit à la longueur des jours, dont on craint de se distraire ; et il est du devoir de bons parens de se souvenir qu'ils ont aimé, et qu'ils étaient bien aises alors qu'on les laissât tout à eux.

Les choses ne s'arrangèrent pas précisément ainsi. Des pluies continuelles firent remettre pendant huit jours le

voyage de Paris, et huit jours amènent quelquefois bien du changement.

Déjà, vers le soir, il y en avait un peu. La conversation commençait à languir, et madame Luceval proposa la ressource des gens qui n'ont rien à dire. Mais une bouillote, entre père, mère et enfans, n'a rien de bien agréable; le plus bête des jeux ne signifie quelque chose qu'autant qu'on y gagne, ou qu'on y perd. Madame de Surville n'était pas fâchée de retourner chez elle, et Edouard ne se fit pas trop prier pour la reconduire.

Il pensa, en rentrant chez sa mère, à Caroline, à Caroline qui l'attendait depuis le matin. Plaisirs d'amour lui avaient fait négliger les devoirs de l'amitié; il sentait sa faute, sans pouvoir se la reprocher : Julie était si belle, si séduisante ! et puis, ne reçoit-on pas avec indulgence les excuses d'un ami, et la perte d'un jour, qui assure son

bonheur, ne s'oublie-t-elle pas aisément? Il était temps encore de porter, dans le cœur de Caroline, l'ivresse, le délire qui régnaient dans le sien. Elle lui opposerait peut-être ses propres réflexions sur la bizarrerie, sur la froideur de Julie; mais ne soupçonne-t-on pas, à vingt ans, que l'amour mécontent exagère autant, au moins, que l'amour satisfait? Il alla chez mademoiselle Luceval.

Elle ne l'attendait plus. Elle avait passé la journée dans les plus cruelles inquiétudes; chaque moment de retard y ajoutait encore. Convaincue qu'un galant homme ne manque aux procédés que lorsqu'il en est distrait par des événemens du plus haut intérêt, elle avait prévu tout, absolument tout ce qui s'était passé, et son imagination avait été au-delà de la vraisemblance, car une amante alarmée pouvait seule redouter qu'un même jour

amenât un aveu mutuel, une demande en forme, et la conclusion d'un mariage.

Mademoiselle Lori, sans passions, mais sans jouissances, ne concevait rien à des craintes qu'elle trouvait puériles; elle leur opposait des raisonnemens. C'est bien là ce qu'il faut à l'amour! Et des gens qui passent pour avoir de l'esprit et du jugement, se flattent tous les jours de s'en faire écouter.

« Mais enfin, mademoiselle, si les » choses étaient telles que vous les » supposez, que feriez-vous? — Je » mourrais, je crois. — Ne serait-il » pas plus sage de chercher à dissiper » le prestige qui aveugle M. Ducou- » drai, pour le ramener à la plus mé- » ritante, à la plus aimable?—Et com- » ment?—Est-il si difficile de lui prou- » ver jusqu'à l'évidence... — On ne » prouve rien à un amant.—Je com-

» mence à le croire, mademoiselle,
» car, enfin, quel effet ont produit
» sur vous vos efforts et les miens ?
» Aussi n'entends-je pas qu'on ait la
» maladresse de faire remarquer à
» M. Ducoudrai des défauts, qu'en ce
» moment peut-être il érige en quali-
» tés. Mais est-il si difficile de paraître
» maîtresse de vous ; d'applaudir à son
» bonheur ; de ne le garder ici que le
» temps nécessaire pour lui faire de-
» sirer de revoir mademoiselle Julie ;
» de le lui renvoyer plus amoureux que
» jamais ; d'exiger enfin qu'il ne la
» quitte plus ?—Oui, voilà un moyen
» bien sûr, et sur-tout très-consolant.
» — Ne vous y trompez pas, made-
» moiselle ; le succès est certain. Qua-
» tre jours de tête-à-tête ôtent bien
» des charmes à celle qui n'a que
» cela. — Cela peut être vrai, made-
» moiselle Lori ; mais vous n'avez pas
» réfléchi à ce que vous me proposez.

» Vous voulez que je descende jusqu'à
» l'intrigue, que je tende des piéges
» à ma sœur? — Hé, mademoiselle,
» ces dames ont-elles été si délicates?
» ne sont-elles pas venues ici avec la
» volonté très-marquée de vous enle-
» ver M. Ducoudrai, et d'intriguer
» elles-mêmes pour lui faire reprен-
» dre ses premiers liens? — Cela n'est
» pas démontré. — L'absence de M.
» Edouard dépose contre elles. —
» Alors je dois les plaindre et non les
» imiter. M. *** ne me conseillerait
» pas comme vous. — Il est des cho-
» ses qu'un homme réservé ne se per-
» met jamais de dire à la femme qu'il
» affectionne le plus, comme il est
» vrai que la conformité de sexe au-
» torise à tout dire et à tout entendre.
» C'est par une suite de cette con-
» fiance nécessaire, que les femmes
» apprennent entr'elles à se garantir
» de la séduction, et qu'elles s'éclai-

» rent sur les moyens d'être heureu-
» ses, en faisant le bonheur des hom-
» mes. »

Cette conclusion annonçait de la part de mademoiselle Lori une profonde expérience : eh bien, elle n'en avait pas du tout ; mais elle avait lu des romans. Oh ! cela forme une jeune personne. Mademoiselle Lori se résuma enfin.

« Mademoiselle, vous êtes forcée
» de choisir, ou du parti que je vous
» propose, ou de blâmer le choix de
» M. Ducoudrai, lorsqu'il viendra
» vous en faire part. Le pourrez-vous
» sans alléguer des raisons, qui, comme
» vous l'observez très-judicieusement,
» ne le persuaderont pas ?

» — Ma bonne amie, je n'émettrai
» aucune opinion. — Vous ne pouvez
» montrer cette indifférence sur une
» affaire qui touche d'aussi près ma-
» demoiselle votre sœur. Votre silence

» équivaudrait au jugement que vous » craignez de porter, et quelles consé- » quences M. Ducoudrai n'en tirerait- » il pas? que cette amitié si tendre » est réellement de l'amour concen- « tré et jaloux. Vous vous laissez pé- » nétrer en pure perte ; vous ôtez à » Edouard cette sécurité qui ajoute » insensiblement à ses sentimens pour » vous ; vous le forcez à fuir une » amante qu'il ne dépend pas de lui » de payer de retour, et dont la froi- » deur, sur ses plus chères affections » le contrarie d'abord, et l'irrite bien- » tôt.

» — Allons, puisqu'absolument il » faut choisir du blâme ou de la » louange, je louerai donc son choix, » je l'en féliciterai même, mais sans » autre intention que de me rendre im- » pénétrable, et de le conserver du » moins comme ami. »

Pendant cette conversation, tour-

née, retournée de toutes les manières, et répétée mille fois, Caroline ne cessait de travailler. Peindre son Edouard de son aveu; pouvoir présenter son sujet à tout le monde; placer chez elle l'image chérie; l'avoir sans cesse sous les yeux; quels motifs plus propres à soutenir son ardeur? C'était encore une de ces jouissances que l'amour malheureux a tort de se procurer, qui ajoute à ses souffrances, mais quil 'aide à souffrir.

Edouard parut. Caroline s'efforça de lui sourire, et elle y parvint. Il lui prit la main encore, il la conduisit à cette ottomane, où, placés le matin l'un à côté de l'autre, Caroline avait entrevu une félicité éloignée, mais possible. Ce que l'amour a d'enchanteur, ce que la certitude du bonheur a d'enivrant, Edouard exprimait tout avec les traits les plus forts et les plus vifs. Caroline était préparée à un rap-

prochement entre lui et sa sœur ; elle ne l'était pas à un prochain mariage ; elle y avait pensé, comme on s'occupe d'avance du plus grand des malheurs, pour s'en garantir, ou lui opposer le courage. Mais sitôt !... sitôt renoncer à ses plus douces espérances ! n'avoir bien connu Edouard que pour le regretter toujours ! se le voir enlever sans qu'aucune puissance ait le pouvoir de le lui rendre jamais ! c'est tout ce qu'il est possible de supporter de maux ; c'est plus qu'on n'en peut dissimuler.

Caroline céda à sa douleur. Son cœur se gonfla ; ses yeux se remplirent de larmes. Mademoiselle Lori ne la perdait pas de vue une seconde ; elle s'écria qu'elle avait eu raison de craindre que la continuité du travail et l'odeur de la peinture l'incommodassent enfin. Edouard, alarmé, la pressa d'aller prendre du repos. Du repos !

repos ! il ignorait encore qu'il n'en était plus pour elle.

Caroline se lève faible et chancelante. Mademoiselle Lori la soutient et l'emmène. L'infortunée se tourne encore vers Edouard ; elle lui présente la main ; elle presse la sienne avec expression. « Soyez heureux, mon » ami, lui dit-elle, et félicitez Julie » de pouvoir faire votre bonheur. »

Edouard ne voulait se retirer qu'après être rassuré sur la santé de Caroline. Il attendait le retour de mademoiselle Lori, en ouvrant une brochure; il en lisait une page; il sautait à la fin du livre; il le fermait ; il en prenait un autre : il s'approcha enfin du tableau, dont l'esquisse était aussi avancée qu'elle pouvait l'être; déjà il démêlait, il reconnaissait ses traits ; il ne concevait pas comment mademoiselle Luceval avait pu saisir la ressemblance, privée de son modèle;

il cherchait, il s'interrogeait : la chose lui paraissait inexplicable.

En cherchant, en rêvant, ses yeux se portèrent sur un tiroir entr'ouvert, et sur un grand porte-feuille en carton, dont une partie sortait du secrétaire. Ce porte-feuille ne pouvait renfermer que des gravures, des études peut-être, et tout ce qui venait de la main de Caroline, était intéressant pour Edouard. Il tire le porte-feuille, il l'ouvre, il ne pense pas qu'il puisse être indiscret : la forme du porte-feuille, le tiroir à demi-poussé, éloignaient toute idée de mystère. Pouvait-il deviner que sa longue absence avait enfin fait négliger les précautions ordinaires, et que son retour inespéré n'avait laissé que le temps de jeter ce malheureux porte-feuille au premier endroit ?

Il y trouve en effet des études.... mais il ne peut revenir de son étonne-

ment. Il passe de la surprise à une douleur profonde, qui augmente à chaque feuille qu'il découvre. C'est lui, au crayon, à la gouache; c'est encore lui, toujours lui. Troublé de ce qu'il a vu, désespéré d'une indiscrétion involontaire, il se hâte de tout replacer.

Il était temps : mademoiselle Lori rentrait. Elle fit, sur la situation de Caroline, une histoire, que la bonne fille croyait très-persuasive, à laquelle il feignit de croire, et qui ne pouvait plus l'abuser.

Il se retira dans une agitation facile à concevoir, et cherchant à mettre de l'ordre dans ses idées. Ces portraits multipliés; l'état cruel ou Caroline était tombée en apprenant son mariage; ces expressions de la plus vive tendresse, qui ne s'était interdit qu'un mot, que la mémoire trop fidèle d'Edouard plaçait par-tout où la timide

Caroline eût voulu le prononcer, tout s'accordait à lui ôter jusqu'au moindre doute, et à rendre sa situation aussi embarrassante que pénible. Il n'était pas de ces hommes sans pitié, qui jouissent avec orgueil des sentimens qu'ils dédaignent d'éprouver. Il chérissait Caroline, comme on aime une tendre sœur ; il faisait son malheur, et il allait le combler en disposant de lui, et en continuant de lui parler amitié, lorsqu'elle ne pouvait invoquer que l'amour. Quel parti prendra-t-il ?

S'éloigner d'elle, cesser insensiblement de la voir, était un moyen bien incertain de la rendre à elle-même, et qui ne manquerait pas de le faire mésestimer. Que penserait-elle en effet d'un homme qui, après s'être empressé de solliciter, d'obtenir comme une grace d'être admis dans sa plus douce intimité, l'abandonnerait enfin, sans motif apparent? Aura-t-il la cruauté de

justifier cette conduite choquante, en lui laissant entrevoir qu'il a pénétré la plus secrète de ses pensées? et quelle preuve en donner, que la violation d'un secrétaire qui, pour être entr'ouvert, n'en était pas moins sacré! Il fallait donc qu'il s'accusât d'abord, pour réduire Caroline à n'oser plus lever les yeux sur lui, à craindre sans cesse une indiscrétion, à ne voir enfin, dans chaque habitant du hameau, que le censeur muet d'une passion, toujours humiliante quand elle n'est point partagée! Quelle ressource alors resterait-il à l'infortunée? Se soustraire à tous les regards; abandonner le berceau de son enfance, des amis plus anciens et plus solides que lui, dont les égards et l'affection n'ont cessé depuis sa naissance d'embellir tous ses momens. Elle chérira la mémoire de ceux-ci, et elle ne prononcera son nom que pour se plaindre de l'avoir connu. Si

du moins il avait soupçonné ce fatal secret avant de se lier lui-même....

Mais, quoi ! a-t-il réellement quelque chose à se reprocher, et doit-on une réparation au mal dont on n'est pas cause ? S'immolera-t-il à un amour qu'il n'a pas cherché à faire naître, qu'il n'a jamais encouragé ? Donnera-t-il sa main sans son cœur, et le vain titre d'épouse suffirait il à une femme sensible et délicate ? D'ailleurs, avant d'être généreux, ne faut-il pas être juste ? Julie ne l'aime-t-elle pas aussi ? et à laquelle doit-il tout, de l'une à qui il n'a rien promis, de l'autre à qui il a fait l'aveu de sa tendresse, et qui n'attend que l'instant de la couronner ? Caroline, épouse d'Edouard, ne serait pas plus heureuse ; Edouard et Julie ne pourraient plus prétendre au bonheur, et y a-t-il à balancer entre le malheur de trois individus, et celui d'un seul ?

Ces raisonnemens étaient ceux d'un homme d'une probité sévère. Mais ils ne déterminaient rien sur sa conduite à venir avec Caroline. Affligé, irrésolu, incapable de manquer à ce qu'il devait à l'intéressante fille, il sentit cependant cet intérêt si vif s'affaiblir et s'éteindre devant l'image séduisante de Julie, que les ténèbres lui présentaient sans cesse. Quel homme, à vingt-quatre ans, dominé par une passion quelconque, s'occupe long-temps de ce qui lui est étranger? L'amour l'emporta enfin sur toute autre considération; il s'y abandonna sans réserve, et rentra chez lui, impatient du lendemain.

Madame Luceval était à peine levée, qu'elle proposa à Julie de l'accompagner chez sa sœur. On ne pouvait se dispenser de lui faire part du prochain mariage, et il était dans les convenances de devancer la voix publique.

Dans toute autre circonstance, on eût prié M. Luceval d'épargner cette démarche à ces dames ; mais on était bien aise de voir comment Caroline prendrait la chose ; on comptait jouir de son embarras, et peut-être de sa peine, car on ne croyait pas à son amitié désintéressée. Comme une bonne idée en amène toujours une autre, on pensa à tirer parti de l'effet que produirait en ce moment la présence d'Edouard, et on ne douta plus qu'on ne parvînt à porter un jugement sûr.

Le jeune homme arrive à la maison Luceval, empressé, ardent, appelant, cherchant sa Julie. On lui dit que ces dames sont chez Caroline, et qu'elles l'y attendront.

Caroline, renfermée avec mademoiselle Lori, ne voulait, ne pouvait voir personne. Elle était réellement malade d'amour et de chagrin. Ma-

dame Luceval se fait annoncer ; mademoiselle Lori va au-devant d'elle, et oppose à l'empressement qu'elle témoigne, l'état de sa fille souffrante. Madame Luceval profite de cela même; elle insiste, elle s'exprime en mère alarmée. De qui sa fille doit-elle attendre et recevoir des secours, si ce n'est d'elle ? Peut-on supposer qu'elle l'abandonnera à des soins étrangers ? Elle avance, en débitant ces lieux communs : mademoiselle Lori ne sait plus que lui dire ; Julie et sa mère sont au chevet de Caroline.

Si elles lui eussent vraiment appris ce qu'Edouard lui avait annoncé la veille, elle se fût trahie devant elles comme devant lui. Mais, préparée à ce qu'elle allait entendre, elle composa son visage, et sa mère, qui l'étudiait attentivement, n'y remarqua aucune altération. Tout changea lorsque le jeune officier parut. Timide devant

Caroline, contraint dans ses expressions, il voulait paraître affectueux, sans qu'il lui échappât un mot qui pût nourrir l'espoir chimérique de l'infortunée, et rien ne décèle l'embarras comme les efforts mêmes qu'on fait pour le cacher. Madame Luceval ne savait à quoi attribuer celui d'Edouard, et ses yeux se reportèrent sur sa fille. Son teint animé, sa respiration précipitée, une main étendue, qui semblait appeler celle d'Edouard, tout confirma des soupçons déjà trop vraisemblables.

Mais à quoi attribuer la contrainte d'Edouard? oh! voilà ce que c'est: on lui a laissé pressentir, on lui a même déclaré un amour, auquel il ne dépend pas de lui de répondre, et celui qu'il a pour Julie explique les ménagemens qu'il accorde à son imprudente sœur. Quel dommage que ce ne soient là que des conjectures! Si

on pouvait se procurer quelques preuves.... Eh bien! qu'en ferait-on? on ne déteste pas absolument Caroline, sur-tout depuis qu'on a cessé de craindre les suites que pouvait avoir son penchant. Cependant... si... hé, pourquoi pas? si on pouvait faire revenir M. *** de la haute opinion qu'il a de sa protégée, avec quelle facilité on le ramènerait sur ces anciens procédés, qui l'ont si vivement aigri! avec quelle indifférence il apprendrait les petites persécutions que l'on pourrait impunément exercer, et que justifieraient les circonstances! Il est fatigant de toujours porter un masque, et cette gêne devient plus pénible chaque jour. Oui, mais il faut convaincre un homme tel que M. ***. Bon, bon, cinq à six semi-preuves équivalent à une preuve matérielle. Cette manière de voir n'est pas admise en justice; mais dans la société? S'il fallait surprendre le cou-

pable en flagrant délit pour le juger, il n'y aurait plus que des gens estimables, et que deviendrait le bonheur de médire, et même de calomnier?

Madame Luceval, qui ne voulait pas, un quart-d'heure auparavant, qu'on la supposât capable de livrer sa fille à des soins étrangers, madame Luceval se leva pour aller prendre note des semi-preuves acquises, en chercher de nouvelles, et trouver un moyen innocent de les faire parvenir à M. ***, sans qu'il la soupçonnât de mener cette intrigue. Pendant qu'elle s'occuperait de cette grande affaire, Julie acheverait de tourner la tête à Edouard, Caroline continuerait de souffrir : ainsi, pas de temps perdu.

« Adieu, ma chère, dit-elle en sor-
» tant; je vois avec plaisir que votre
» indisposition n'est pas aussi grave
» que le craignait mademoiselle Lori.

» J'enverrai Louison savoir de vos » nouvelles. »

Elle prend le bras d'Edouard, qui sentait combien sa présence était déplacée, et qui, pour lui comme pour Caroline, était fort aise de se retirer : un homme sensible craint de voir les malheureux qu'il a faits.

Julie les suit. Il reste à Edouard un bras à offrir ; la jeune personne l'accepte avec l'empressement de l'amour. Son amant croit sentir une douce pression ; il y répond en se tournant vers elle, et il oublie encore Caroline en la regardant.

Cette journée se passa comme la précédente ; même ivresse, même délire, même silence, lorsqu'on se fût dit jusqu'à satiété : Je vous aime, je vous aimerai toujours. Les jeux innocens remplirent la soirée. Ces jeux-là ne signifient rien par eux-mêmes ; mais on y attache certaines pénitences,

précieuses aux amans, et le temps s'écoule avec rapidité quand on baise la main de sa maîtresse, ou qu'on effleure sa joue.

Le lendemain ramena les mêmes scènes, qui produisirent moins d'effet. Je vous aime, je vous aime, toujours je vous aime, et rien que cela! et encore *le Pied de bœuf*, *le Corbillon*, *et Monsieur le Curé*! Edouard avait l'esprit juste, le jugement sain, et il ne se prêtait plus à ces niaiseries que pour faire sa cour.

Le troisième jour, il dit à Julie: « Nous ne passerons pas la vie à jouer » au pied de bœuf. — Eh bien, mon » cher Edouard, voulez-vous jouer » au volant? — Mais nous pourrions, « ce me semble, nous amuser à quel- » que chose de plus raisonnable et de » plus piquant. » Et il chercha à lier une de ces conversations qui naissaient d'elles-mêmes entre Caroline et lui,

que soutenaient la variété, les connaissances, l'enjouement.

Julie parlait avec facilité lorsqu'elle était fortement affectée. Elle avait l'usage du monde, et certain esprit d'emprunt et de mémoire rendait avec assez de grace les sensations de son cœur. Elle perdait tous ses avantages, dès qu'on cherchait en elle la femme aimable et éclairée. Elle écoutait Edouard avec une sorte de déférence, qui prouvait le sentiment intime de son infériorité. La conversation tombait à chaque minute. Edouard lui-même fut réduit au silence : l'esprit ne produit pas long-temps seul.

Il se retira de meilleure heure que de coutume, et le jour suivant il arriva un peu plus tard. Madame Luceval, qui ne perdait rien, ne quitta plus les jeunes gens. C'est elle qui parlait, qui provoquait la saillie, qui y

répondait avec finesse, et de loin en loin Julie plaçait un mot, quelquefois assez heureux; Edouard renaissait; certaines remarques, peu flatteuses pour la jeune personne, s'oubliaient insensiblement. Il ne s'apercevait pas encore que c'était avec madame Luceval qu'il causait: comme ce fripon d'amour nous aveugle!

Le cinquième jour dissipa une partie des illusions du jeune officier. Sa future belle-mère fut frappée d'une migraine, d'une véritable migraine: cela peut arriver à tout le monde. Il se trouva seul avec Julie, excepté aux heures de repas, où madame de Surville et Luceval le sauvaient de la monotonie. Que la journée lui parut longue! tirer sa montre à chaque minute, ce n'est pas abréger le temps; regarder sa maîtresse, la trouver belle, ne mène qu'à lui souhaiter quelque chose de plus.

Madame Luceval reparut le jour d'après. Elle essaya de renouveler le prestige ; mais Edouard ne s'y méprit plus. Il rendit justice à la gaîté folâtre et piquante de la mère ; mais il ne put s'empêcher de penser que c'était sa fille qu'il épousait. « Allons, dit-il, » allons voir Caroline. Je l'ai trop né- » gligée, et il ne faut être ni injuste, » ni ingrat envers ses amis. »

Caroline, toujours souffrante, pénétra, en le voyant, une partie de la vérité. Elle retrouva à l'instant son amabilité et les graces de son esprit. La nécessité de réussir par lui seul, la rendit encore une fois supérieure à elle-même. Pas de reproches sur cinq grands jours d'abandon ; pas de questions sur ce qui s'était passé entre sa sœur et lui ; de la candeur, du charme et de l'ame. La figure en pied d'Edouard était presque terminée, et lui prouvait qu'on n'avait cessé de s'oc-

cuper de lui, et plus d'une fois l'amour-propre a été utile à l'amour.

En effet, Edouard pouvait-il ne pas s'intéresser aux sentimens qu'il avait fait naître? Pouvait-il n'être pas touché du sort d'une femme sensible, si complètement digne d'être heureuse? Gêné, embarrassé un moment encore auprès de Caroline, il la regarda bientôt avec une espèce d'assurance : il lisait dans ses yeux plaisir et amour. Quelle est la physionomie que ces deux sensations n'embellissent pas? quelle est la beauté qui ne perde de ses charmes entre l'uniformité et l'ennui?

Il sortit, en comparant les deux sœurs pour la première fois. Julie, disait-il, n'a que quelques années à être belle : Caroline ne changera jamais.

Il retourna cependant chez Julie. Mais celle que l'amant observe avec

les yeux de la raison, conserve bien peu de pouvoir, si cet examen ne tourne pas tout-à-fait en sa faveur.

Caroline devait à sa sœur une visite de félicitation. Elle l'avait différée pour cause de mauvaise santé, disait-elle, mais par quelques petites raisons que vous pénétrez sans doute. Armée de courage, résolue à vaincre, elle développa tous ses moyens. Sa mère se pinçait les lèvres ; Edouard n'entendait plus qu'elle ; ce n'était qu'à elle qu'il parlait, et elle eut le bon esprit de se retirer, quand elle jugea que l'émotion qu'elle produisait ne pouvait plus que décroître.

Après sa retraite, Julie parut plus nulle encore. A chaque instant elle perdait de ses droits. Edouard la trouvait toujours belle ; mais ces traits, qui avaient porté le trouble, l'ivresse dans ses sens, n'excitaient plus en lui qu'une froide admiration. « Je n'y

» saurais tenir davantage, se dit-il en » la quittant. Il est impossible qu'un » homme sensé épouse jamais cette » fille-là.

» Cependant, j'ai engagé ma mère » à une démarche, sur laquelle je ne » la déterminerai pas à revenir : elle » me reprocherait avec justice ma » précipitation, ou ma versatilité. J'ai » sollicité, d'ailleurs, j'ai reçu comme » une grace les promesses de Julie : » je me suis formellement engagé avec » elle. Comment revenir là-dessus? » comment même oser y penser? Al- » lons, la faute est commise : j'en sup- » porterai le poids ; je me laisserai » marier, et j'aimerai ma femme..... » autant que je le pourrai. »

Le lendemain, il avait devancé l'aurore, et il continuait dans les jardins des réflexions qui avaient troublé son sommeil. N'avait-on pas vu rompre de mariage plus avancé? la

rupture, au moment même de la célébration, a-t-elle jamais nui à la réputation, à l'établisssement de la demoiselle délaissée? elle a eu de l'humeur sans doute; l'homme a passé pour un être bizarre, pour un original; mais qu'importe, après tout, un peu d'humeur à celui qui s'éloigne, et qu'a-t-il à craindre de l'opinion, quand il est fondé à dire: Mes sens m'avaient aveuglé; j'ai appelé la raison à mon aide?

« Et puis, de qui mes engagemens » sont-ils connus? de ma mère, qui » m'aime; du Président, qui probable- » ment juge comme moi de mademoi- » selle Julie; du chanteur, à qui tout » est égal, pourvu qu'il fasse de la mu- » sique, et de François, qui ne prend » pas un grand intérêt à la jeune per- » sonne. Nos amis de Paris ne savent » rien encore; le contrat n'est pas » dressé; je ne vois pas quel tort réel

» je ferai à mademoiselle Julie. Al-
» lons, allons, je ne me marierai pas. »

Quand on cherche et qu'on trouve, pour rompre avec une femme, plus de raisons qu'on n'en avait de l'aimer, il lui reste bien peu de ressources.

Edouard continue son monologue. « Oui, mais... comment retirer ma » parole? comment soutenir les re- » proches, l'aigreur, les violences de » madame Luceval?... Oh! on peut » résister à cela : femme qui s'emporte » a toujours tort et n'y gagne rien. » Mais la douleur, et peut-être les lar- » mes de Julie... Ses larmes ! mais » est-il donc certain qu'elle m'aime » tant? Sa conduite avec cet étourdi » de Paris, cette dissimulation de » toute une soirée, et qu'elle a inter- » prétées comme elle a voulu, ne » prouvent-elles pas du manége, du » calcul, et un cœur vraiment sensi- » ble ne dédaigne-t-il pas ces misères-

» là?... Enfin, je peux lui écrire... Eh, » oui ! une lettre très-mesurée, très- » respectueuse, me tirera de là. »

Voyez-vous, voyez-vous, comme on cherche à atténuer ses torts, en ajoutant à ceux des personnes à qui on regrette de n'en pas trouver de plus graves? Edouard était un honnête homme dans toute l'acception du mot ; mais il croyait avoir de bonnes raisons de changer ; il voulait n'avoir pas de reproches à se faire, et, comme tant d'autres, il s'arrangeait avec sa conscience.

Caroline l'avait entrevu à travers les rameaux ; elle avait pris une route tournante avec mademoiselle Lori, afin de le rencontrer comme par hasard. Encore de la comédie, allez-vous me dire. Mais je vous le demande! pouvait-elle avoir l'air de le chercher, et qu'avait-elle de mieux à faire, puis-

qu'elle ne pouvait laisser échapper une occasion de le voir ?

Sans intention, sans même y penser, Edouard la joignit, comme on s'empresse de satisfaire un besoin réel et pressant. Il ne regrettait pas cette fièvre d'amour, qui brûle, qui ravage, qui promet toujours le bonheur, et qui le donne si rarement ; il cherchait ce sentiment doux, pénétrant, dont la modération même semble garantir la durée, et qu'il avait toujours trouvé auprès de Caroline. Il croyait qu'il la rendrait heureuse encore, si elle pouvait enfin s'y borner comme lui.

Ils étaient rentrés chez Caroline, et ils ne s'en appercevaient pas. Le déjeûner les tira de leur aimable distraction, et ce déjeûner ressembla à celui qu'ils avaient pris ensemble huit jours auparavant. Même intérêt, même charme, même abandon. Edouard prit la palette, en pensant qu'il serait toujours

toujours temps d'aller chez madame Luceval, ou de lui écrire. Caroline se plaça. Il étudiait cette figure, qui ne cessait de se parer d'expression, et il ne la trouvait pas si mal. Elle a des yeux, se disait-il; on n'est jamais laide avec cela.

Vous sentez qu'il ne restait plus rien des impressions défavorables qui l'avaient autrefois éloigné. L'habitude lui laissait voir enfin les deux sœurs sans prévention. Laquelle, selon vous, doit l'emporter?

Il avait commencé son esquisse. Empressé de saisir un moment, si favorable à Caroline, il se livrait aux élans du génie, et, sans le savoir, il faisait en grand maître. Les sons tendres et brillans de la harpe soutenaient son imagination. Les heures s'écoulaient, la toile s'animait, lorsque Louison parut.

Elle venait chercher des dessins de

broderie, de la musique nouvelle, des bagatelles que madame Luceval avait, ou que Caroline eût été la dernière de qui elle eût voulu les emprunter. Le prétexte était gauche ; mais qui ne fait pas de fautes, et qui en fait d'aussi grossières que les gens passionnés ?

Caroline eut l'air de ne rien pénétrer. Edouard sentit que pour se soustraire à des poursuites qui deviendraient fatigantes, il fallait ne pas différer à prendre un parti, et il y était plus disposé que jamais. Il sortit avec l'intention de finir, et il ne dit à Caroline que ces mots : « Dans une » heure, je serai près de mon amie. » Dans huit jours, lui répondit Ca» roline en souriant. » Et ces mots si simples furent rendus à madame Luceval qui les dénatura, les commenta, les arrangea à *l'effet*, non qu'elle s'a-

larmât encore, mais elle était bien aise d'ajouter à sa note des semi-preuves.

Tout bien examiné, Edouard se décida à écrire : on n'aime pas à se trouver en face des gens qu'on désoblige. Il fallait avant tout qu'il prévînt sa mère. Elle dînait ce jour-là chez madame Luceval, qu'il se proposait bien de ne plus revoir, et si on se doit beaucoup à soi-même, le premier des devoirs est de se montrer bon fils. Il devait donc épargner à madame de Surville les brusqueries auxquelles la lecture de sa lettre ne manquerait pas de l'exposer.

La difficulté était de s'expliquer avec elle, de lui dire à-peu-près qu'on veut, qu'on ne veut plus, qu'on ne sait pas trop ce qu'on voudra ; car quelque tournure qu'il pût donner à son discours, il devait se réduire à cela.

François avait toujours eu beaucoup

de peine à trouver son premier mot, et tous les gens embarrassés ressemblent fort à François. Edouard se levait, s'asseyait, s'approchait de sa mère, reculait, avançait encore, parlait de choses indifférentes, cherchait à arriver à son but, et s'en éloignait toujours. Cependant, il était quatre heures, et on ne dîne point par-tout à sept.

Madame de Surville l'observait, s'étonnait, et jugea enfin qu'il avait quelque chose d'important à lui confier. Elle était loin de soupçonner que Julie, qu'il avait quittée dans son dépit, qu'il avait reprise par un retour de tendresse, put être le sujet de l'entretien qui probablement allait commencer. Elle s'était pourtant aperçue aussi, pendant la semaine d'épreuves, que la demoiselle ne pouvait fixer que par sa beauté, et elle eût desiré qu'Edouard fît un autre

choix. Mais de tous les entêtemens, le plus fort, et même le plus durable, est celui de la prévention, et tant qu'elle existe, il est inutile de raisonner.

Elle attendait, avec cet air doux, caressant, qui attire, qui permet tout. Edouard cherchait toujours à arranger des phrases : un sourire de sa mère, une main qu'elle lui présenta et qui pressa la sienne, vainquirent sa timidité. Il éclata comme un coup de tonnerre : « C'en est fait, s'écria-» t-il, je ne me marie plus. »

Il ne lui restait qu'à paraphraser son texte, et il parla tant qu'il voulut. Madame de Surville ne pensait pas à lui objecter la moindre chose : la façon de penser d'Edouard s'accordait parfaitement avec la sienne. Cependant elle n'était pas sans inquiétude. Elle savait, ainsi que tout le hameau, que madame Luceval, en colère, n'é-

dont on n'était pas très-satisfait; mais on désespérait de faire mieux.

Un domestique part avec la lettre, et on en met un à la porte extérieure, avec l'ordre positif de ne laisser entrer qui que ce soit. Une interdiction générale ne porte directement sur personne, et c'est encore un procédé que madame de Surville croit devoir à madame Luceval. On fait dire au cuisinier d'apprêter à la hâte quelques plats. La mère et le fils se disposent à faire un assez triste dîner, à l'issue duquel ils doivent aller partager la solitude de Caroline. Edouard en a exprimé le desir, et madame de Surville revient à des idées qui lui ont été long-temps chères, et qu'elle a abandonnées à regret.

Ils étaient servis; ils allaient se mettre à table : ils entendent du bruit dans leur petit jardin. Edouard s'approche de la croisée.... C'est madame

Luceval à qui on a refusé la porte, et qui entre par la cuisine, en criant qu'elle aura raison de cet outrage. Madame de Surville, effrayée, se sauve. Edouard, sans défense contre une femme qui a bien quelques reproches à lui faire, s'enfuit de son côté. Il rejoint sa mère, je ne sais où; ils trouvent l'escalier dérobé; ils le descendent pendant que madame Luceval monte l'autre; ils sortent de chez eux en fugitifs; ils vont se réfugier chez le Président.

Madame Luceval est maîtresse dans la maison. Elle va, elle vient; elle ouvre les portes, elle les pousse avec violence. Les domestiques accourent; madame Luceval les écarte, à droite et à gauche. Son air les pétrifie; ils ne comprennent rien à ses plaintes, à ses menaces, par la meilleure de toutes les raisons, c'est que madame

de Surville n'avait pas cru devoir les prévenir.

Madame Luceval, après avoir ouvert jusqu'au dernier réduit, sort, l'œil étincelant, la tête élevée; elle traverse les jardins ; elle arrive chez Caroline.

Luceval, qui ne doutait pas que madame de Surville ne prévînt une explication de cette espèce, et que la colère et les vues réelles ou supposées, dont sa femme accusait déjà sa fille aînée, n'ajoutassent à une haine toujours mal déguisée avec lui, Luceval avait couru chez Caroline, ne lui avait dit que quatre mots, et vîte il était revenu, et s'était renfermé dans son cabinet : c'est toujours là qu'il se retranchait dans les circonstances critiques.

Madame Luceval trouve tout fermé chez Caroline. Elle frappe.... elle frappe encore ; personne ne répond.

Elle va faire une scène épouvantable à François, totalement étranger à tout ceci, et chez qui elle ne trouve pas d'autres victimes. Elle parcourt de nouveau les jardins ; elle entre chez le musicien, chez les autres locataires; le Président en personne refuse de la recevoir.

Elle ne s'appercevait pas que les jardiniers, les femmes de la laiterie, de la lingerie, les domestiques de toutes les classes la suivaient, d'assez loin cependant, mais l'observaient, chuchotaient, et ricanaient entre eux : nos valets sont toujours nos juges les plus sévères; il nous voyent de si près!

La fureur a ses bornes, comme toutes les passions. Madame Luceval, fatiguée, excédée, s'assit enfin sous un berceau. Elle sentit d'abord sa dégradation ; elle s'apperçut ensuite qu'elle s'était donnée en spectacle ; elle tomba

dans l'état d'affaissement où nous l'avons vue long-temps auparavant, lorsqu'elle venait d'écrire et d'envoyer à M. *** une lettre qui blessait toutes les convenances.

C'est elle maintenant qui craint de se montrer ; fixée sur le gazon, elle n'ose se permettre le moindre mouvement ; elle prête l'oreille, et des éclats, que sa présence ne contient plus, parviennent jusqu'à elle ; elle ne sait à quoi se résoudre. Traverser cette multitude, c'est s'exposer à de nouveaux affronts ; rester où elle est, entendre des ris insultans, c'est plus qu'elle ne peut supporter.

Le bon Luceval savait que l'amour-propre rappelait toujours chez elle la raison aliénée ; mais il voulait n'avoir rien à redouter pour lui. Il laissa écouler une grande heure, que sa femme passa dans les angoisses et l'irrésolution. Il sortit enfin, et fut dispensé des

informations : il reconnut François, qu'un reste de bonté portait à dissiper l'attroupement, et il tira de ce côté.

Il se présenta devant sa femme, sans proférer un mot ; mais la bienveillance, la compassion, étaient peintes dans tous ses traits ; ses bras s'ouvrirent pour elle, et elle s'y précipita. Appuyée sur le meilleur et le plus faible des époux, elle reprit avec lui le chemin de sa maison. Ces mêmes gens, disposés à l'insulter, s'éloignaient respectueusement : son accablement les avait désarmés. Voilà le peuple ; idolâtre avec ignorance, cruel sans réflexion, il ne suit qu'un instinct machinal.

Julie avait été aussi sensible que sa mère à ce qu'elle appelait, comme elle, un affront sanglant. Mais encore aux portes de la vie, elle n'avait pas ouvert son cœur aux passions haineuses. Elle regrettait sincèrement

Edouard; mais elle se regardait dans une glace, et, dès le second jour, c'était lui qu'elle plaignait.

Ce n'était pas sans de fortes raisons que le Président s'était opposé lui-même à l'entrée de madame Luceval. Il était certain que personne ne pouvait lui manquer, et Caroline était venue se réunir aux premiers fugitifs: il fallait arrêter un torrent qui ne ménageait plus rien.

C'est là que Caroline apprit la cause des emportemens de sa mère. La décence ne lui permettait pas de se féliciter; mais elle n'eut pas la force de blâmer Edouard. Il avait son secret; elle ne le savait pas, et si elle eût dit un mot qu'ait démenti son cœur, elle rentrait à ses yeux dans la classe des femmes ordinaires. Elle fut ce qu'elle devait être, réservée sur ce qui venait de se passer, et toujours la même avec

l'homme qu'elle nommait encore son ami.

On sut bientôt que madame Luceval cachait, dans le fond de son appartement, sa honte et ses regrets. Chacun pensa à reprendre sa liberté. Le Président avait dîné : il croyait avec assez de raison que ce repas doit partager la journée, et que l'être le plus laborieux ne peut donner à son travail une attention soutenue de neuf heures jusqu'à quatre. Caroline pensait comme lui ; mais elle était jeune, et elle donnait quelque chose à l'usage. Elle proposa à madame de Surville et à son fils de partager avec elle des mets, probablement froids, mais qui du moins n'avaient pas souffert de l'orage qui avait éclaté chez eux.

Edouard s'empressa d'accepter, et sa mère sourit à son empressement. Elle engagea le Président à les accompagner, et il sourit avec elle à l'as-

pect du tableau, dont les jeunes gens, sans être convenus de rien, ne parlaient pourtant à personne.

Edouard, déchargé du poids d'une rupture, qui coûte toujours beaucoup à un homme délicat, Edouard était rendu à l'amitié, qui désormais devait seule l'occuper : il ne se portait pas encore dans l'avenir, que sa mère et le Président entrevoyaient déjà. Ils ne se disaient rien ; mais quand on a précisément les mêmes idées, on s'entend à merveilles. Personne ne parlait, et tous étaient heureux. Le silence de Caroline tournait aussi au profit de son cœur : il gagnait tout ce qu'il eût perdu, si l'esprit eût voulu paraître.

Une visite, aussi flatteuse qu'imprévue, tira nos paisibles convives de leur douce rêverie. Depuis long-temps M. *** n'était venu à sa maisonnette ; depuis plus long-temps encore, il n'avait reçu de lettres de Caroline.

Ses motifs n'étaient pas difficiles à pénétrer. Guérie de son amour, elle n'eût pas interrompu la correspondance, et devait-elle répéter des aveux toujours suivis de conseils inutiles, pénibles à recevoir, parce qu'on ne peut les suivre, et qu'on s'en écarte à regret?

M. *** était indulgent; il s'intéressait vivement à Caroline; il avait toujours joui de sa confiance; il savait qu'on parle volontiers d'une faiblesse malheureuse, et qu'on dit insensiblement ce qu'on ne se permettrait pas d'écrire. Et puis, il était bien aise d'étudier ce M. Ducoudrai, qui lui paraissait si redoutable, et sur le compte duquel il pouvait fort bien s'être trompé. De toutes manières, son voyage au hameau devait tourner à l'avantage de la jeune personne, et c'est ce qui l'avait décidé.

La première chose qu'il apprit, en

descendant de voiture, fut la conduite révoltante qu'avait tenue madame Luceval. Cette nouvelle était celle du jour : elle eût également exercé la malignité d'une petite, et même d'une grande ville, pendant vingt-quatre heures. Les valets ignoraient encore la cause de ces emportemens, et M. *** avait, comme un autre, son grain de curiosité. Les habitans du hameau ne manquaient jamais d'aller, au moment de son arrivée, lui présenter leurs devoirs ; mais ce qui venait de se passer les avait désunis, dispersés. Il ne voulait pas s'ennuyer avec dignité ; un homme du premier rang prévient une femme sans déroger, et l'affection l'avait conduit de préférence chez Caroline.

Après les complimens d'usage, M. *** regarda autour de lui. L'aisance, l'air satisfait de Caroline ; les attentions, les prévenances que lui

marquait Edouard; l'amabilité, la raison prématurée du jeune homme; l'affection particulière que madame de Surville marquait à mademoiselle Luceval; quelque chose de mystérieux dans la figure du Président, tout ajoutait à son incertitude. Le tableau, qu'il remarqua enfin comme les autres, et qui le fit sourire comme eux, commença à fixer ses idées. Cependant, si tout le monde était d'accord, pourquoi Caroline lui cachait-elle un triomphe aussi flatteur ? Il tira le Président à part.

Celui-ci lui raconta la conclusion et la rupture du mariage d'Edouard avec Julie; il fit du jeune homme l'éloge le plus complet; il s'étendit sur les plus petits détails d'une amitié que M. *** jugea aussitôt. Toujours disposé favorablement pour Caroline, il pensa qu'elle avait pu se taire sur des espérances encore incertaines, et

il convint avec le Président qu'on ne se permettrait pas un mot qui pût éclairer Edouard sur les dispositions de son cœur.

Jaloux cependant de mieux connaître notre officier, il lui adressa la parole en rentrant. Instruit et modeste, brave et d'un caractère doux, spirituel sans affectation, sensible et raisonnable, notre jeune homme, sans efforts, sans dessein, en se montrant tel qu'il était, fit tout-à-fait revenir M. *** du jugement qu'il avait porté. Convaincu de ce qu'il valait, son nouvel ami ne put résister au desir de féliciter en particulier madame de Surville. « Votre fils, lui dit-il, a connu le » délire de l'amour ; il en a senti le » vide. Il paraît aspirer à un bonheur » durable, et il le trouvera avec Ca- » roline ; mais il faut user avec lui de » la plus grande réserve ; que le mérite » seul fasse tout ici ; qu'Edouard s'en

» pénètre, et qu'il s'y rende, étonné » lui-même d'aimer. »

C'était à-peu-près ce qu'il avait dit au Président; mais il avait réfléchi à l'extrême différence qu'il y a pour une mère, de recevoir des conseils affectueux de la bouche même d'un homme élevé, ou de les tenir de l'entremise de quelqu'un qui nécessairement altère les expressions. Le premier laisse des souvenirs; le second fait naître le doute.

M. * * * affecta pour Caroline une considération qui eût été remarquée même par quelqu'un qui n'eût pris à elle aucun intérêt, et qui ne pouvait manquer d'ajouter à celui qu'elle inspirait à Edouard. Il se sentait fier d'être l'ami d'une femme à qui s'adressaient les préférences d'un homme aussi respectable qu'important. Il était pourtant loin de calculer que cette protection marquée devait

être commune à celui que Caroline attacherait à son sort : Amour et mariage ne viennent à la pensée, que lorsqu'ils sont déjà dans le cœur.

Tous les habitans, la famille Luceval exceptée, se rassemblèrent le soir chez la demoiselle, et ne manquèrent pas de mesurer leurs égards sur ceux que M. *** ne cessait de lui marquer. Jusqu'alors on l'avait aimée ; mais on la trouva digne de la plus haute considération, parce que M. *** la jugeait ainsi. Les grands portent avec eux un prestige, qu'ils étendent jusque sur ceux qu'ils semblent particulièrement distinguer.

Tout le monde était instruit, et personne ne parla de ce qui s'était passé le matin : la discrétion est le premier masque qu'on prenne avec ceux à qui on craint de déplaire. La conversation ne roula que sur des choses indifférentes, et n'en fut pas

moins piquante, parce que la société était composée de gens qui savaient penser et parler, et ceux-là donnent du charme aux moindres bagatelles.

M. *** partit le lendemain de grand matin, sans avoir rien dit de particulier à mademoiselle Luceval, sans lui avoir même parlé de son étonnant silence. Il trouvait sa conduite sage, prudente; c'est tout ce qu'il desirait, tout ce que ses avis eussent pu produire, et jamais, en écrivant à Caroline, il ne s'était proposé de la soumettre à son influence, ou de faire valoir son esprit.

Madame Luceval sut bientôt que M. *** avait paru un moment au hameau. Elle ne douta point qu'il fût instruit du scandale qu'elle avait causé, et qu'elle ait perdu en un instant le fruit de sa longue dissimulation. Cachée chez elle, livrée à un abandon absolu, n'osant rechercher personne, le

séjour de cette campagne lui devint odieux. Il n'est pas de sacrifice qu'elle ne fût disposée à faire pour s'en éloigner à l'instant, et aller vivre dans un coin de terre, ignorée à jamais. Mais il ne dépendait plus d'elle de rien sacrifier. Tous ses biens engagés, n'étaient pas liquidés encore. Le bon François lui avait interdit, par sa transaction même avec ses créanciers, la faculté de rien vendre pour se liquider. Lors de ses arrangemens avec madame de Surville, elle avait été forcée de se borner à des promesses, assez brillantes à la vérité, et dont la mère d'Edouard avait bien voulu se contenter, parce que l'effet en était certain; mais pas de moyens de se procurer des ressources à l'instant, et il en faut pour changer de domicile, de province, et même de domination.

Elle sentit qu'il fallait se soumettre à la nécessité, et vivre encore des bien-

faits de Caroline. Elle maudissait la faiblesse qui les lui avait fait accepter. Ses bienfaits, ses bienfaits ! cette idée revenait sans cesse à son imagination exaltée. Peut-on devoir quelque chose à l'être qui l'emporte sur nous, et ne pas le détester ? La rage concentrée, et jusqu'alors impuissante, de madame Luceval, s'arrêtait avec un plaisir secret sur toute les circonstances qui pouvaient l'alimenter : on se complaît quelquefois à haïr, comme à aimer.

Elle imputait à Caroline la rupture d'Edouard avec Julie. Elle l'attribuait à une suite de séductions, dont elle croyait trouver l'origine dans le *tracé* de certain tableau. Elle ne voulait pas réfléchir qu'entre la beauté et le mérite, la raison seule a la force de prononcer, et qu'elle est inaccessible à la séduction.

Elle persistait à voir dans Caroline l'artisan

l'artisan volontaire et intéressé du malheur de sa fille chérie, et un crime comme celui-là ne justifiait-il pas la plus cruelle vengeance ? Les méchans mêmes cèdent au besoin de s'abuser : tout le monde veut dormir tranquille.

Le changement de madame de Surville, le mépris marqué des habitans, leur affection, leurs égards pour une jeune personne qui se faisait tous les jours des amis et qui n'en perdait aucun, tout contribuait à aigrir à chaque instant davantage une femme déjà trop irascible. Elle enveloppa tout le monde dans le plan qu'elle cherchait à établir. Elle voulait tout désunir, tout disperser, et elle ne désespérait plus, si elle pouvait perdre enfin Caroline, de ramener à Julie un homme encore dans l'âge où on ne résiste pas ordinairement aux poursuites, aux avances de la beauté.

Retirée chez elle, elle s'occupait

sans relâche de son sinistre projet ; elle en arrangeait les parties, elle en combinait l'ensemble. Avec de l'adresse, de la noirceur et de la ténacité, on va loin dans ce genre-là.

Caroline ne desirait pas voir sa mère. Elle prévoyait pour l'une et l'autre les désagrémens inséparables d'une entrevue. Incapable cependant de composer avec son devoir, elle se présentait chez madame Luceval, lorsque la bienséance l'exigeait. Elle était constamment éconduite, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, et elle s'en applaudissait intérieurement. Madame Luceval n'avait pas besoin de l'approcher, pour connaître les moindres particularités de son intérieur.

Vous vous rappelez que François, le jour même où il avait donné mademoiselle Lori à sa fille adoptive, avait arrêté une femme de chambre et un laquais. Ces deux domestiques avaient

contracté les habitudes décentes et paisibles de la maison où ils vivaient. Leur exactitude, leur éloignement de toute espèce de vice, les y avaient maintenus.

Souvenez-vous encore d'un certain Lafleur, ancien domestique de Luceval, assez bel homme autrefois, et qui était encore ce qu'il pouvait être à quarante ans. Confident des parties de jeu de sa maîtresse, de ses veilles, de ses accès de joie ou de désespoir, ministre subalterne de ses emprunts, et avide d'argent plutôt que discret, il avait laissé ignorer au mari une inconduite, que de sages avis eussent peut-être réprimée dans son principe, si toutefois Luceval eût osé parler alors, et s'il eût pu prétendre à se faire écouter.

Madame Luceval soupçonnait et le danger de multiplier les confidens, et l'avantage d'en avoir un, déjà lié par

ses fautes, d'une condition à être impunément désavoué, chassé même selon les circonstances. Elle rapprocha d'elle ce Lafleur, oublié, méprisé, dès qu'il avait cessé d'être utile. Elle ne dédaignait plus de s'entretenir, en passant, avec lui; elle descendait même jusqu'à la familiarité: rien ne coûte dans certains cas. Le drôle n'était pas sot. Il jugea aussitôt qu'il allait devenir essentiel, et il se promit de se faire bien payer les dédains qu'il avait essuyés, et ceux qu'il éprouverait encore, quand ce moment de faveur serait passé.

CHAPITRE IV.

Conclusion.

EDOUARD ne quittait pas Caroline. Elle lui devenait plus nécessaire chaque jour, et sans s'interroger encore sur la nature d'un sentiment qui croissait sans cesse, il allait dès le matin chercher près d'elle le plaisir et le bonheur. Leur intimité, leur confiance mutuelle, n'avaient de bornes que celles qu'impose la décence, et déjà ces noms si doux, d'ami, d'amie, ne suffisaient plus. C'étaient mon petit frère, pour Caroline; ma petite sœur, pour Edouard.

C'est avec le Président que M. *** avait lié une nouvelle correspondance. C'est par lui qu'il était régulièrement informé des progrès sensibles de la femme aimable, sur un homme qui

ne pensait ni à se défendre, ni à se donner. Satisfait de son sort actuel, il semblait ne rien desirer de plus.

M. *** crut indispensable de le forcer à se prononcer. Caroline avait vingt ans. La liaison qui existait entre eux, ne pouvait plus être considérée comme un jeu d'enfans. La réputation de la protégée devait être enfin compromise, et ceux qui pouvaient penser à un parti avantageux sous tous les rapports, être écartés par la présence continuelle d'Edouard. Il était urgent qu'il se retirât, ou qu'il proposât sa main. M. *** écrivit au Président :

« Un homme attaché à la cour, ri-
» che, jeune encore, mais d'un juge-
» ment solide, a entendu parler avec
» éloge de mademoiselle Luceval.

» Il connaît les sentimens qui m'at-
» tachent à elle, et il est venu franche-
» ment s'expliquer avec moi. Il desire
» une compagne aimable plutôt que

» séduisante, et il m'a prié de pressen-
» tir la demoiselle.

» Je m'adresse de préférence à
» vous, monsieur, parce que je sais
» qu'un mariage de pure convenance
» flatte peu une jeune personne, et
» qu'elle a besoin, pour se détermi-
» ner, des conseils de la raison.

» Dites-lui que mon intervention
» dans cette affaire est la preuve la
» plus sûre du mérite de celui qui se
» propose, et que je n'attends que
» votre réponse pour le lui présenter. »

M. *** était bien convaincu de la conduite que tiendrait Caroline; aussi n'était-ce pas du tout pour elle qu'il écrivait. Il savait encore que la délicatesse ne publie pas les sacrifices qu'elle fait à l'amour, et que sa lettre, adressée à mademoiselle Luceval, eût passé de ses mains dans son secrétaire, pour n'en sortir jamais. Il fallait qu'elle eût de la publicité.

Le Président avait sa leçon faite par un billet détaché. Comédien aussi, mais par les vues les plus droites, il arrive chez Caroline. Il se montre embarrassé, et cependant sa figure est riante; il hésite, il paraît chercher ses mots; on sent qu'il veut annoncer quelque chose qui n'a rien de fâcheux, mais qui exige certains ménagemens. La curiosité est piquée; on l'interroge, il se défend faiblement; on le presse, il tire la lettre de M. ***, et la présente à Caroline d'un air aussi satisfait que mystérieux.

La jeune personne lit, et Edouard est frappé de l'altération de ses traits. Il court à elle. Il ne se permet pas de l'interroger; mais ses yeux lui disent clairement: Je partage vos plaisirs; supporterez-vous seule vos peines? Caroline l'entend, la lettre échappe de ses mains, le Président se hâte de la relever.

L'imagination troublée du jeune homme ne sait à quelle idée s'arrêter. Il tire le Président à l'écart, et l'adroit confident se laisse conduire. Il est accablé de questions qui se succèdent sans relâche; il paraît céder enfin à l'importunité. « Cette lettre, dit-il, » est de M. ***, qui a cru, ainsi que » moi, annoncer une nouvelle agréa- » ble. Vous avez vu combien nous » nous sommes trompés, et cepen- » dant je ne désespère de rien, si » vous me promettez d'employer vo- » tre ascendant sur mademoiselle Lu- » ceval. Prenez, lisez. Et pourquoi » voulez-vous, s'écria Edouard, après » avoir lu, que j'abuse de l'amitié de » ma petite sœur, pour la décider en » faveur d'un homme que son cœur » repousse? — Oh, que son cœur re- » pousse! Elle ne le connaît pas. — » Ni ne desire le connaître: elle vous » l'a prouvé comme à moi. — Ecou-

» tez, Monsieur Ducoudrai, les grands
» partis ne sont pas communs.—Eh,
» n'y a-t-il que ceux-là qui rendent
» une femme heureuse ? — Celle qui
» n'a pas de beauté.... — Ne doit pas
» être difficile, n'est-ce pas? il faut
» qu'elle se jette dans les bras du pre-
» mier qui se présente ! Mais quelle
» manie avez-vous tous de vouloir que
» Caroline soit laide? elle ne l'est pas,
» monsieur; elle ne l'est pas du tout.
» — Elle ne l'est pas, elle ne l'est pas !
» il n'y a pas quatre mois, qu'à cet
» égard vous la jugiez comme nous.
» — J'ai jugé comme bien d'autres,
» monsieur, très-précipitamment et
» très-mal. Mais laissons cela...—Oui,
» et tâchons de nous entendre. Croyez-
» vous qu'elle puisse refuser les pro-
» positions d'un homme tel que
» M. ***...—Comment, si je le crois !
» — S'exposera-t-elle à perdre son
» amitié ? — On n'indispose pas un

» homme respectable parce qu'on » n'est point de son avis. Un grand » parti, un homme attaché à la cour! » grands mots que tout cela, et qui » ne présentent aucun sens. — Vous » avez peut-être vos raisons pour pen- » ser ainsi. — Non, monsieur, je n'ai » pas de raisons... Un mari qui trou- » vera mauvais que je peigne, que je » chante, que je m'entretienne à toute » heure avec sa femme! — Ecoutez » donc, cela est assez naturel. — Sa » femme! sa femme! je ne me mê- » lerai pas de cette affaire là, mon- » sieur; bien certainement, je ne m'en » mêlerai pas. »

Le Président quitta le jeune homme avec l'air d'un mécontentement marqué. Il retourna près de Caroline; il insista de manière à ce que madame de Surville pût paraître instruite du sujet de la conversation. Elle se joignit au Président. François, qui sur-

vint, et à qui on confia le projet de mariage, fit aussi des représentations, d'autant plus vives, qu'il n'était pas dans le secret, et qu'il ne craignait pas de se trahir. Caroline ne savait auquel entendre ; Edouard rongeait le bout de ses doigts dans un coin.

Caroline, excédée enfin, prit une plume, répondit à M. *** en termes très-mesurés, mais très-significatifs ; et elle crut mettre fin à tant d'importunités, en lisant à haute voix ce qu'elle venait d'écrire. Edouard se remettait à chaque mot, et finit par sourire à sa petite sœur ; il sentit que c'était à lui seul qu'elle sacrifiait un état brillant, les jouissances de l'ambition et les agrémens de la cour. Il se demanda s'il ne lui devait pas un dédommagement, et on n'est pas loin de l'accorder, lorsqu'on se fait une semblable question.

François croyait que le cœur de Ca-

roline était libre, et dans cette position, on ne résiste pas long-temps à la reconnaissance et à des offres éblouissantes. Il annonça par-tout le mariage proposé, la résistance momentanée de la jeune personne, et son prochain acquiescement aux vœux de ses amis. Tout le monde le crut, tout le monde applaudit à l'élévation d'une femme qui la méritait à tant de titres, et on n'attendait que le moment de l'en féliciter.

Madame Luceval fut la seule qui ne partagea point l'erreur générale. Elle ne savait rien du jeu concerté entre M. ***, le Président, et madame de Surville; mais elle avait démêlé les plus secrètes pensées de Caroline, et elle s'arrangea en conséquence.

Elle sortit enfin de chez elle, et cacha sa confusion à ceux qu'elle rencontrait, sous un maintien fier et menaçant, qui les forçait à baisser la vue

ou à s'éloigner : l'excès de l'impudence impose quelquefois autant que des qualités. Elle arriva chez Caroline, interdite d'une visite aussi extraordinaire, dans les circonstances où se trouvaient respectivement la mère et la fille.

Mais en est-il qui ôtent à une mère le droit de se rapprocher de son enfant? Que celle ci fût guidée par le repentir, l'affection, ou l'envie de nuire, elle comptait sur des égards, et Caroline était incapable d'en manquer.

La jeune personne attendait l'explication de cette démarche, et l'air caressant, le ton d'intérêt de madame Luceval, lui donnèrent d'abord des soupçons. Rien de plus doux, de plus insinuant que son langage. Elle convenait que mademoiselle Julie avait été constamment l'objet de ses soins les plus tendres ; mais celle qui, par son mérite, une fortune déjà assurée

et la plus active des protections, pouvait prétendre à tout, ne devait pas raisonnablement s'offenser d'une préférence, qui n'était autre chose qu'un faible dédommagement. La preuve la plus certaine de sa tendresse pour ses deux enfans, était la joie que lui inspirait la nouvelle qu'elle venait d'apprendre. Elle était ravie du sort réservé à celui de ces enfans dont l'esprit juste et la prudence saisiraient avec empressement une occasion qui ne se présente pas deux fois dans la vie, etc. etc.

Caroline démêla le piége, et se piqua, peut-être avec quelque raison, qu'on la crût faite pour y donner. Si elle ne franchit pas les limites fixées par la nature et la décence, elle ne put s'empêcher de laisser entendre qu'elle appréciait ces démonstrations à leur juste valeur, et elle se prononça sur l'établissement projeté avec une

énergie qui eût réduit au silence toute autre femme que madame Luceval.

Cette dame sentit qu'on l'avait pénétrée, et qu'il était inutile qu'elle se contraignît davantage. Elle savait que la modération se lasse enfin, et qu'en poussant vivement Caroline, elle amènerait une scène qu'il serait facile de tourner contre elle. Elle convint qu'une mère peut ne pas s'offenser de quelque résistance ; mais elle observa que l'indépendance civile n'autorise pas un enfant à rejeter les cònseils de l'expérience et de la raison, et ne le dispense pas même, dans des circonstances majeures, d'une soumission absolue, à moins que l'aveuglement et l'opiniâtreté ne soient mis à la place du devoir.

L'attaque était vive ; il fallait y répondre, il fallait discuter si une mère, que l'autorité prive des droits qu'elle

peut lui ôter, en conserve réellement quelques-uns, ou se borner à opposer à la chaleur toujours croissante de madame Luceval, une fermeté respectueuse. Caroline se décida pour le second parti : c'est celui qui convenait à sa délicatesse.

Madame Luceval, piquée à son tour d'un calme qui ne s'accordait pas avec ses projets, ne ménagea plus rien ; elle ne pouvait, disait-elle, se tromper sur les motifs d'une semblable conduite et d'une résistance aussi déplacée. C'est à une passion insensée, aux plus condamnables séductions, qu'il fallait attribuer le procédé outrageant d'Edouard envers Julie ; il était affreux de se déclarer avec cette impudence la rivale d'une sœur de qui on n'a reçu aucun sujet de plainte ; il fallait enfin, que M. *** connût celle qu'il protégeait, et qu'il retirât un appui qu'on n'avait jamais mérité, et

qu'on était même incapable de reconnaître.

Caroline salua respectueusement sa mère, et se retira sans répondre un mot. Madame Luceval se voyait réduite à n'écrire que la vérité, parce que mademoiselle Lori avait été témoin de l'entrevue ; mais, sans mentir sur le fond, il est cent manières de l'arranger, de le dénaturer, et c'est ce que fit madame Luceval dans une très-longue lettre qu'elle adressa à M. ***. Elle y développa tout son art, tout son manége ; elle y classa toutes ses notes ; elle fit l'histoire de la naissance et des progrès de l'inclination de Caroline, et par-tout le poison était caché sous l'enveloppe du sentiment. Elle gémissait sur la nécessité d'accuser sa fille ; mais pouvait-elle taire qu'elle fût l'unique cause de ces derniers emportemens qu'il lui importait de justifier ? Avait-elle pu, sans humeur, voir

rompre un mariage qui eût fait la consolation de sa vieillesse ? Est-ce d'une sœur que la triste Julie devait recevoir un tel coup, et les assiduités très-peu décentes d'Edouard auprès de Caroline ne prouvaient-elles point qu'elle s'était emparé de l'esprit de ce jeune homme ? Cependant, sensible et indulgente mère, elle avait tenté de la ramener à l'équité et à la raison ; elle venait à l'instant même d'employer tous les moyens pour la rendre docile aux vues de son auguste protecteur. Hélas ! il ne lui en restait qu'un auquel elle recourait à regret : c'était de supplier M. *** de ne pas souffrir des refus offensans pour lui, et nuisibles à la jeune personne, et de lui donner une dernière preuve de sa bienveillance, en la forçant d'être heureuse.

Il est certain que si M. *** eût réellement eu l'intention de disposer de Caroline, madame Luceval pouvait

le brouiller irrévocablement avec elle, et c'était déjà quelque chose ; ou, si Caroline cédait, elle devenait malheureuse, Julie était vengée, et c'était beaucoup. Edouard, séparé de celle qui le subjuguait, forcé de chercher dans la société un objet digne de remplacer celui qu'il aurait perdu, et n'y trouvant que des femmes ordinaires, reviendrait probablement à la plus belle. Oh ! alors il ne resterait rien à desirer.

Mais M. ***, déjà instruit des moindres circonstances, connaissait trop madame Luceval pour se tromper sur ses intentions ; il les démêlait à chaque ligne, à chaque mot ; il fut indigné. Il répondit de la manière la plus sèche, la plus brève, et il finissait en protestant qu'il publierait cette lettre, si le blâme général, qui frappe les pères, n'influait enfin sur le repos, et même sur la réputation des enfans.

Madame Luceval ne se rebuta point. Uniquement occupée de perdre Caroline, elle dévora cette nouvelle humiliation; elle sentit qu'elle n'avait plus de ressources que dans Edouard lui-même, et c'est par le mépris qu'elle tenta de briser ses nouveaux liens.

La crainte de perdre Caroline avait décidé le jeune Ducoudrai. Ses irrésolutions, ses combats, ses réflexions, tout avait tourné à l'avantage de l'amour. Caroline le voyait dans les traits, dans les mouvemens, dans les moindres expressions, dans le silence même de son ami; il n'avait qu'un mot à prononcer; Caroline l'attendait pour y répondre. Certain d'être aimé, qui pouvait donc le retenir? Une crainte assez puérile, je l'avoue; vous allez en juger.

Edouard, un mois auparavant, était aux pieds de Julie, ivre d'amour et de desirs; comment avouer à sa mère

et à Caroline, qu'à cette passion, qu'il croyait devoir être éternelle, en a déjà succédé une nouvelle, à laquelle peut-être elles ne croiront pas. D'ailleurs, que penseront-elles d'un jeune homme qui sans cesse donne et reprend son cœur ? Caroline osera-t-elle se flatter de fixer celui que la beauté même n'a pu retenir, et si elle s'arme contre elle-même, qu'elle se refuse aux vœux de l'objet de tous les siens... Caroline ne pensait à rien de tout cela : Edouard n'était pas moins embarrassé.

Cependant il n'y avait pas un instant à perdre ; le jeune homme le croyait du moins. M. *** ne cessait d'écrire des lettres très-raisonnables, très-raisonnées, sur lesquelles le Président et madame de Surville dissertaient, mais dissertaient... Edouard ne leur trouvait pas le sens commun ; mais, enfin, Caroline pouvait se laisser persuader et se rendre. Diable ! dia-

ble ! comment donc faire? avancer d'un pas, et voir si Caroline fera l'autre.

Les deux amans s'étaient réunis de bonne heure, de très-bonne heure : les jours n'étaient plus assez longs. Edouard voulait parler et ne trouvait rien qui fût assez clair pour se faire entendre, et en même temps assez insignifiant pour qu'il pût rétrograder. Au défaut d'un discours qui dît le pour et le contre, il tenait les mains de Caroline dans les siennes, et Caroline ne les retirait pas. Edouard les pressait tendrement; ses yeux se fixaient sur son aimable amie; tout en lui respirait l'amour, et un amour d'autant plus vif qu'il était étranger à toute espèce d'illusions, et qu'il s'était développé lentement. Caroline, déjà heureuse par la certitude de l'être bientôt, ne pouvait cependant pas dire : Je vous pénètre, je vous entends; mais si vous

ne parlez pas, comment voulez-vous que je réponde ?

Madame de Surville entra, fut se placer à côté de mademoiselle Lori, et tira son ouvrage. Le plus grand silence régnait dans l'appartement. La bonne mère avait l'air de travailler, et elle observait son fils ; elle touchait au moment desiré, elle le voyait ; mais elle craignait de le prévenir. Mademoiselle Lori, son feston sur ses genoux, ses ciseaux à terre, regardait Edouard et Caroline. Tableaux d'amour ont toujours quelque chose d'attrayant pour une fille, eût-elle soixante ans.

Edouard, toujours incertain, persistait à se taire ; mais le regard de Caroline devint si doux, si caressant ! Regarde-t-on ainsi l'homme qu'on serait capable d'affliger, pensait-il ? C'en est fait, je risque tout, je me déclare ; mais je prends un détour. Il se lève tout-

tout-à-coup et s'écrie : « Finissons no-
» tre tableau ! »

Jolie manière d'amener une déclaration ! disait tout bas mademoiselle Lori. Il va parler, pour peu qu'on l'aide, disait de son côté madame de Surville. C'est le tableau qui parlera, murmurait Caroline ; et elle se rappelait une ancienne lettre de M. *** qui lui disait : Quand vous aurez trouvé l'homme qui vous convient, vous arriverez insensiblement l'un et l'autre au point de n'avoir plus besoin d'aveu.

Edouard a pris la pierre blanche, et il commence à tracer. « Comment,
» mon ami, vous allez voiler l'amitié ?
» — Caroline ? — Edouard ? — Nous
» voilà tous deux en face de l'autel. —
» Eh bien, mon ami ? — Au moment
» du sacrifice. — Achevez donc, cruel
» homme ! — Ne voyez-vous rien à
» changer ? » Caroline rougit, ne ré-

pond rien, s'éloigne d'un air timide, embarrassé. Avais-je raison, pensait Edouard, de craindre de me déclarer? Elle m'a entendu, et au lieu de m'encourager... Affligé, pensif, il va se jeter dans un fauteuil, à l'extrémité de l'appartement.

Madame de Surville se lève en souriant; elle embrasse les deux enfans, et s'approche du tableau; elle efface le trait d'Edouard, et dessine à son tour. « Mon ami, dit-elle à son fils, n'est-» ce pas là ce que tu voulais faire? » Elle va prendre Caroline; elle la tire mollement à elle; la jeune personne se laisse conduire, lève sur la toile un œil humide, et le repose doucement sur Edouard. Edouard, transporté, lui présente une palette; Caroline lui offre des pinceaux: ils peignent; ils sont distraits; à chaque instant ils quittent, ils reprennent leur ouvrage, et

sur l'ottomane, sur le chevalet, partout ils trouvent l'amour.

« Mon fils, vous irez demain à Pa-
» ris.—Qu'y ferai-je, maman ? Il con-
» vient que vous demandiez l'agré-
» ment de M. ***. — Il me recevra
» mal ? — Il vous recevra bien. — Et
» ses projets ? — Il y renoncera. — En
» faveur d'un jeune homme qu'il con-
» naît à peine. — Il prend à vous le
» plus vif intérêt.

» Non, non, dit tristement Caro-
» line ; cette démarche est inutile.
» M. *** a été le confident de mes
» premiers soupirs, de mes premières
» peines, et il persiste à vouloir briser
» mon cœur. Il est à vous, Edouard ;
» je vous le garderai, je résisterai aux
» sollicitations de M. ***. Je ferai ce
» qui dépendra de moi pour lui inspi-
» rer des sentimens plus favorables ;
» mais jamais je ne disposerai de ma
» main, que de son consentement. »

Edouard allait faire une réponse bien sentimentale, bien dramatique. Caroline s'y attendait, et déjà elle arrangeait sa réplique. N'est-ce rien que d'aimer et d'être aimée ? l'union des ames n'est-elle pas tout ? le reste mérite-t-il de lui être comparé ? Voilà ce qu'elle allait dire, ou autre chose peut-être, et c'es tce qu'il est difficile de savoir, parce que madame de Surville prit la parole et leva les craintes d'une part, et les scrupules de l'autre.

« Venez ici, mes enfans ; lisez, et » rendez graces à l'homme sage qui est » enfin parvenu à vous unir. » Elle leur remet quelques parties de la correspondance secrète de M. * et du Président. Les jeunes gens dévorent ces lettres et tombent dans les bras l'un de l'autre. « Ah ! dit Caroline, » en versant des larmes de joie, je se- » rai doublement heureuse ; je le serai » de l'aveu de mon bienfaiteur. »

Mais qu'est-ce donc qu'ils peignaient? ce qu'a tracé madame de Surville. Et qu'a-t-elle tracé, finissez, Monsieur l'auteur.

Pour Edouard et quelques êtres fortunés, l'amour est fils de l'amitié. Plus sage, plus prévoyante que Vénus, cette autre mère tient ici l'enfant par ses ailes; elle le porte sur le devant de l'autel; elle sourit avec lui au sacrifice, qui maintenant est offert à tous deux. L'amour avance un bras et couronne les amans. De l'autre main, il tient ses armes, et les remet à l'amitié: il renonce au pouvoir de faire des inconstans.

« Mais pourquoi, reprit Edouard, » irais-je seul à Paris? Il est si doux » de voyager avec ceux qu'on aime; il » y a toujours quelque chose à gagner; » on tire parti de tout, même d'un » cahot; et puis on se complaît à voir » les heureux que l'on fait: procurons

» cette jouissance à M. *** , et par-
» tons tous trois. — Nous serons qua-
» tre , mon ami. Le bon, le vénérable
» François , ne sera-t-il pas aussi heu-
» reux de notre bonheur ? — Oui ,
» Caroline , oui , ma petite sœur. J'a-
» vais oublié le digne vieillard ; mais
» quand une seule idée remplit et
» charme l'ame , peut-on n'avoir pas
» de distraction ? Je réparerai celle-ci;
» je cours chez François , je l'amène ,
» et c'est de la bouche de mon amie
» qu'il apprendra ce que font pour
» moi l'amour et l'amitié. »

Il arrive , ce bon François , d'un pas un peu inégal , le dos voûté , appuyé sur sa canne et sur le bras d'Edouard. Il touche au terme de sa carrière , mais son cœur n'a pas vieilli.

Caroline va au-devant de lui; elle prend son autre bras ; les deux amans le soutiennent , et règlent leur pas sur le sien. François les regarde alternati-

vement; il cherche à deviner : « Bon, » bon, dit-il en souriant, voilà ce » que je desirais depuis long-temps, » et ce que je n'osais espérer. Mais, » mes enfans, comment concilier vos » projets et ceux de M. ***? »

L'heureuse Caroline le fait asseoir; elle tire un fauteuil en face du sien; elle reprend les lettres du porte-feuille de madame de Surville; elle les déploie sur ses genoux et sur ceux du vieillard. Il porte pesamment une main à sa poche; il cherche.... « Je n'y vois » plus, ma fille, et j'ai oublié chez » moi.... — Je vais vous lire, mon » digne ami. — Oui, oui, lisez-moi » cela. » Et à mesure que Caroline lit, la physionomie vénérable s'épanouit; on y retrouve à peine les sillons qu'y ont gravés les ans. Des mains tremblantes, des yeux mouillés de larmes se lèvent vers le ciel. « Mon Dieu, dit- » il d'une voix chevrotante, voilà le

» dernier et le plus cher de vos bien-
» faits !

» Dites-moi, ma chère enfant, vos
» parens sont-ils instruits.... — Non,
» pas encore, bon François. — Ma
» fille, ils devraient l'être, puisque je
» le suis. Monsieur François, reprit ma-
» dame de Surville, ces enfans n'ont-
» ils pas dû penser d'abord à ceux qui
» ont tout fait pour eux ? Le véritable
» père de Caroline n'est pas celui....
» — Madame, ne cherchons jamais à
» justifier nos torts par ceux qu'on a
» eus envers nous. Qui s'habitue à com-
» poser avec son devoir le remplit rare-
» ment. — Mais, observez, Monsieur
» François, qu'il n'y a pas deux heures
» qu'on s'est expliqué, qu'on s'entend,
» qu'on est sûr l'un de l'autre, et n'est-il
» pas temps encore pour Caroline, de
» s'exposer à des brusqueries.... — Je
» sens, madame, ce que sa position
» aura de désagréable ; mais celle qui

» se prépare à être mère, doit se mon-
» trer fille respectueuse : c'est un
» exemple qu'elle léguera à ses enfans.
» Venez, Caroline. Je ne vais plus
» dans cette maison, je la crains; mais
» j'y reparaîtrai pour vous, et j'es-
» père qu'on respectera mes cheveux
» blancs. »

Caroline était convaincue de la nécessité de cette démarche; cependant elle s'y prêtait avec une extrême répugnance. Elle eût préféré écrire : cela n'expose à rien. François exigea impérativement qu'elle se présentât chez sa mère.

Lorsque François et la jeune personne arrivèrent chez madame Luceval, elle savait déjà ce qui s'était passé; on lui avait rapporté tout ce qui s'était fait, tout ce qui s'était dit, jusqu'aux choses les plus indifférentes. Elle sentait que M. *** l'avait jouée, qu'elle était complètement sa dupe, et

elle cherchait les moyens de se venger aussi de lui, sans se compromettre. La chose n'était pas facile ; mais la haine ne désespère de rien.

Ce n'est pas dans un premier moment d'exaspération qu'on se laisse voir : on est trop facile à pénétrer. Madame Luceval fit dire. à Caroline tremblante à sa porte, qu'elle était indisposée. Vous sentez de quel poids la jeune personne fut soulagée. François lui-même n'était pas fâché d'échapper à une crise plus ou moins forte, mais qu'il jugeait inévitable. Il reconduisit sa pupille beaucoup plus vîte qu'il ne l'avait amenée : il semblait craindre qu'on les rappelât.

Vous allez me demander comment madame Luceval avait pu être si promptement instruite : rappelez-vous ce Lafleur et cette femme de chambre, dont je vous ai parlé à la fin du chapitre précédent. Mademoiselle Angé-

lique était vierge, très-vierge; mais elle avait trente ans, et c'est l'âge où on se fatigue de l'être. Le drôle parlait mariage : c'est le moyen de se faire écouter et d'être toujours bien reçu. Il ne sortait pas de cette maison, et il y remplaçait Louison, qui ne pouvait plus s'y présenter et qui en était au désespoir.

Caroline écrivit à sa mère avec beaucoup de facilité : tous les hasards maintenant frappaient sur le papier, et elle s'inquiétait peu de ce qu'il deviendrait. Pendant qu'elle écrivait, Edouard dit à sa mère : « Nous allons » demain à Paris : pourquoi ne pro- » fiterions-nous pas de l'occasion pour » voir le notaire ? — Mais c'est assez » mon avis. Le mauvais temps pourrait » revenir, et la pluie a fait manquer » plus d'un mariage. — Vous riez, » maman ; mais je prends très-sérieu- » sement votre réflexion. Profitons de

» la beauté de cette soirée pour aller
» chez notre maire....—Faire afficher
» votre mariage ? soit. Mais après,
» gare la pluie et les tête-à-têtes de huit
» jours. — Oh ! ceux-ci finissent tou-
» jours trop tôt. Ah ! dit François, il
» y a bientôt vingt-un ans que j'ai été
» au village pour un baptême. Il y a
» eu baptême et mariage. Nous avions
» là un maire bien accommodant ; mais
» il est mort, et on n'en trouve pas
» toujours comme cela. »

Caroline ne pouvait se permettre d'appuyer les propositions d'Edouard, mais elle lui en savait bien bon gré ; et comme la décence ne l'obligeait pas à les combattre, elle monta en voiture sans difficulté.

Au retour, on visita tous les habitans du hameau ; ils apprirent avec étonnement que Caroline ne serait pas une très-grande dame ; mais elle les

assura qu'elle serait heureuse, et ils convinrent que l'un vaut bien l'autre.

Le lendemain, on partit pour Paris. M. *** reçut les jeunes gens comme un père tendre qui applaudit au bonheur de ses enfans; il félicita François de pouvoir y sourire encore, et, pour en jouir lui-même, il voulut que madame de Surville et ses enfans s'établissent chez lui pendant leur séjour dans la capitale. Il causait avec Caroline; il l'excitait, il l'animait; il la faisait valoir davantage aux yeux d'Edouard. Les mouvemens d'affection et d'estime qui échappaient à l'auguste protecteur, flattaient l'amour-propre du jeune homme, et justifiaient son amour. Celle qui plaît à tous est toujours belle, et on peut mettre de l'orgueil a en être préféré.

En faisant sa cour à sa maîtresse, à M. ***, Edouard tirait parti de tous les momens; il était à tout, et ne ces-

sait d'agir. Le contrat était signé ; les présens de noce étaient offerts, présens modestes, quant à leur valeur réelle, mais sans prix pour l'aimante et aimable Caroline. La fête du mariage était arrangée, et pour dernière preuve de bienveillance, M. *** avait promis de donner la main à la jeune épouse.

On dînait chez lui, et on devait repartir le soir. Edouard s'était fait faire des uniformes neufs, qu'il comptait emporter au hameau ; il ne connaissait pas, disait-il, d'habit plus respectable, que celui sous lequel il avait acquis un peu de gloire, et c'est sous celui-là qu'il voulait unir des faisceaux de myrtes à un brin de laurier.

C'était l'heure de se mettre à table. M. *** allait rentrer, et Thuillier ne paraissait pas. Thuillier ? qu'est-ce que cet homme-là ? encore un nouveau

personnage ! Eh ! bon Dieu, monsieur l'auteur, vous en avez déjà trop de moitié. Ne vous fâchez pas, monsieur le critique, celui-ci ne fera que paraître. Pas d'habits sans tailleurs ; M. Thuillier est celui d'Edouard, et peut-être ne serez-vous pas fâché de le connaître. C'est un jeune homme très-poli, qui travaille très-bien, qui n'est pas très-cher, et qui fait crédit aux honnêtes gens. En vérité ? vîte, vîte, son adresse. La voilà : Rue d'Orléans Saint-Honoré, nº. 12.

M. *** et Thuillier parurent ensemble. Edouard voulait sortir pour passer son habit : M. *** l'en empêcha, et il avait ses raisons. « Qu'avez-vous » fait-là? s'écria l'officier. Vous savez » que je suis capitaine, et vous me » mettez des épaulettes de major ! » M. *** s'approche d'Edouard avec cet air affable qui donne un nouveau prix au bienfait, et il lui présente sa

nomination à ce grade. Edouard, stupéfait, attendri, lui prend la main, et la baise avec transport; Caroline oublie les distances, et se jette dans ses bras; madame de Surville demande et obtient la même faveur. Tout le monde est heureux. Le dîner n'offre plus qu'une réunion de gens qui se conviennent, qui s'aiment, et qui jouissent tous à leur manière. Les amans retournent au hameau; ils n'ont plus que trois jours d'attente, et ils vont les trouver si longs! Fripon d'hymen, c'est pourtant toi qui arraches sans pitié le bandeau de l'amour!

Le piéton apportait tous les jours lettres et journaux. Edouard avait autre chose à faire, que de s'appesantir sur tout cela; il parcourait rapidement... Une lettre terrible, effrayante!... Il ne peut en croire ses yeux; il la relit; il la relit encore.

« On voit avec une peine sensible, » monsieur, que vous êtes dupe de » votre cœur et de votre confiance. » Vous allez vous lier par des nœuds » qui vous paraissent bien doux, et » qui plus tard feront votre supplice. » Pouvez-vous croire que, pendant » des années, on protège ouvertement » une jeune personne, sans avoir des » vues particulières, et ignorez-vous » avec quelle facilité la grandeur, » l'opulence et l'adresse triomphent » de l'innocence? Mademoiselle Lu- » ceval n'est pas jolie; c'est par cela » même qu'elle convient à un homme » âgé, qui n'a ni le loisir, ni la volonté » de surveiller sa maîtresse.

» Celui qui veut vous éclairer ne » signe pas, parce que la jeunesse est » imprudente, et qu'un grand est re- » doutable. Ces motifs ne vous paraî- » tront pas suffisans peut-être, et vous » attribueriez à la calomnie l'avis

» qu'on vous donne, si on ne l'ap-
» puyait de preuves irrécusables. Ce
» soir, à minuit, M. *** et mademoi-
» selle Luceval se réuniront chez Fran-
» çois, comme ils ont l'habitude de le
» faire chaque lundi. Depuis des an-
» nées, ce méprisable vieillard favorise
» ce commerce, et c'est à cette cou-
» pable condescendance qu'il doit la
» décoration qui en impose à tant de
» gens.

» Mademoiselle Luceval est à plain-
» dre ; elle a cédé à l'âge où on ne
» connaît pas le vice ; peut-être de-
» sire-t-elle sincèrement rompre des
» liens, dont elle ne peut plus se déga-
» ger ; mais, dans tous les cas, vous ne
» devez pas être victime du libertinage
» d'un homme puissant.

» Vous jugerez par vos yeux, et si
» vous êtes prudent, vous ne ferez pas
» d'éclat. »

Edouard était avec sa mère ; elle re-

leva et lut cette lettre qu'il avait laissé tomber à ses pieds. Tous deux se regardaient, immobiles, terrifiés. Edouard n'était plus à lui ; toutes ses facultés étaient anéanties. « Cela ne se peut » pas, s'écria-t-il enfin, cela est impos- » sible ! Je vais porter cette lettre à » Caroline. — Il me serait affreux, » mon fils, de cesser de l'estimer ; » mais l'affaire est assez sérieuse pour » qu'on y réfléchisse un moment. — » Eh bien, madame, relisons encore » cet écrit fatal, et voyons jusqu'à » quel point il mérite notre confiance.

» C'est parce que Caroline n'est pas » jolie, qu'elle convient à un homme » âgé, qui n'a pas le temps de surveiller » sa maîtresse. Mais avec de l'or, un » grand ne se procure-t-il pas des » agens sûrs ? Je jugerai par mes yeux, » et si je suis prudent, je ne ferai pas » d'éclat. N'est-il pas clair qu'on veut » me séparer de Caroline, en préve-

» nant, entre elle et moi, toute espèce
» d'éclaircissement ? Elle est inno-
» cente, madame, j'en suis convaincu,
» et si c'était une erreur, il me serait
» plus facile, je crois, de renoncer à la
» vie qu'à mon amour.

» — Observez, mon ami, qu'on ne
» vous engage pas à croire aveuglé-
» ment. Que direz-vous, si vous les
» voyez, en effet, tous deux se rendre
» à minuit chez François ?—Je dirai...
» je dirai... — Que l'auteur de la let-
» tre vous veut réellement du bien ;
» qu'il a craint de s'exposer en signant,
» qu'il est véridique sur tous les points,
» et que vous lui devez une éternelle
» reconnaissance. — Quelle reconnais-
» sance bon Dieu ! et qu'eût fait de
» plus mon plus cruel ennemi ?—Mon
» fils, vous n'êtes pas en état de paraî-
» tre, et vous êtes sur-tout incapable
» de feindre. A la veille d'un mariage,
» on a cent prétextes pour colorer une

» absence de quelques heures; partez » pour Paris. Plus maîtresse de moi, » je vais chez Caroline, et j'aurai, je » l'espère, la force de lui cacher nos » craintes et ma douleur. Cette nuit » décidera de votre sort.—Oui...oui... » je vais à Paris... je m'établis chez le » restaurateur en face de l'hôtel; il » n'en sortira personne que je n'ob- » serve, que je ne suive, et malheur » aux perfides qui m'auront outragé! » — De grace, Edouard, mon fils!... » mon ami!...—Le sort en est jeté.... » laissez-moi, madame... laissez- » moi. »

Ce n'est plus cet homme doux et sage qui fixe à-la-fois l'estime et l'amour : c'est un furieux capable de se porter à toutes les extrémités; il s'échappe, il monte à cheval, il arrive à Paris; il se fait donner un cabinet dont la croisée domine sur celles de M. ***; il demande successivement

trente mets et ne touche à aucun. Les garçons ne peuvent s'empêcher de marquer leur étonnement : « Je veux » rester ici ; j'y veux rester jusqu'à la » nuit. Voilà de l'or, qu'on me laisse. »

La journée s'écoula en observations inutiles, et en réflexions de toute espèce. Tantôt il justifiait Caroline, tantôt il l'accusait. L'amour, la haine, la jalousie, la confiance, se succédaient rapidement ; il réunissait tous les extrêmes et ne savait à quoi s'arrêter.

Au déclin du jour, il descend, il gagne la rue, et va s'asseoir sur un banc de pierre à la porte de l'hôtel. Le plus grand calme y régnait ; pas le moindre mouvement qui annonçât un prochain départ, et il était neuf heures ! Déjà il maudissait celui qui lui avait écrit ; déjà il se promettait de le découvrir, et il jurait de venger sur lui les tourmens dont, pendant douze heures, il n'avait cessé d'être la proie.

Une sorte de paysan vient frapper à la porte, entre, et ressort un quart-d'heure après. Aussitôt Edouard entend du bruit dans les écuries; le pas des chevaux fait résonner le pavé; une voiture roule... M. *** va partir; il n'est plus possible d'en douter. Edouard court, vole; il entre à l'auberge où il a laissé son cheval; il saute en selle; il va comme la foudre; il arrive au hameau, déterminé à surprendre M. *** et Caroline, à leur reprocher et leur conduite coupable, et l'abus cruel qu'ils font de sa crédulité. Il les confondra, il les courbera dans la poussière, ou, s'ils osent joindre l'audace au crime, il en tirera la plus terrible et la plus éclatante vengeance.

Sa mère tremblante veut en vain l'arrêter. Elle se repent amèrement de ne pas lui avoir laissé suivre son premier mouvement. Communiquer

cette lettre à Caroline, innocente, ou coupable, c'était lui imposer au moins la nécessité d'être circonspecte. Edouard, trompé, était heureux encore, et maintenant il peut se perdre.... réflexion trop tardive !

Il est dans les bosquets ; il a des pistolets dans ses poches. Il écoute, il attend.

Le bruit des fouets frappe d'abord son oreille ; bientôt de violens coups de marteau à la principale entrée annoncent qu'on n'use pas du moindre mystère, qu'on ne croit pas en avoir besoin. M. *** entre dans les jardins.... et un homme l'accompagne !

Que penser de tout ceci ? Si quarante ans de vertus publiques ne font en effet que duplicité, hypocrisie ; s'expose-t-on à en perdre le fruit en un instant ? et le vice, lorsqu'il veut se cacher, s'entoure-t-il de confidens ?

Edouard

Edouard commence à se posséder, et cependant il suit M.***, qui se rend effectivement chez François.

Caroline paraît en même temps, et elle a une femme avec elle. Edouard étudie les formes, la démarche.... C'est mademoiselle Lori. Si cette fille est dans le secret, pourquoi s'échapper clandestinement de chez soi? pourquoi risquer d'être rencontrée, compromise, lorsqu'il est si facile....

Les yeux d'Edouard s'ouvrent. Il ne voit plus dans cette aventure qu'une trame infernale, qu'il ne pénètre pas encore. Il jette ses armes; il s'élance dans la maison de François; il est aux pieds de Caroline; il s'accuse, il se repent, il demande grace.

Caroline, François et M. *** étonnés, interdits, se parlaient, se répondaient sans se comprendre : l'apparition d'Edouard, ses regrets, ses prières ajoutèrent à leur stupéfaction. On par-

vint enfin à s'expliquer et à s'entendre.

Le paysan, qu'Edouard avait remarqué, était porteur d'un billet conçu en ces termes : « Le vénérable » François, attaqué mortellement, n'a » plus que quelques instans à lui. Il » desire faire à M. *** des révélations » importantes, qui intéressent essen- » tiellement mademoiselle Luceval. Il » n'y a pas une minute à perdre. »

Caroline travaillait avec mademoiselle Lori. On a tant à faire la surveille d'un mariage ! Une voix inconnue lui avait crié à travers ses persiennes : M. *** vient de perdre toutes ses places. Il est poursuivi, fugitif. Il veut vous voir encore avant de s'expatrier. Allez chez François.

Caroline et M. *** avaient été entraînés par leur sensibilité : mais Edouard ? comment avouera-t-il qu'il a cru son amie coupable, et comment le dissimuler? Cette malheureuse lettre lui fût-elle parvenue à minuit, c'est

à Caroline qu'il devait la remettre ; c'est chez elle qu'il fallait aller. Epier ses démarches, la suivre chez François, y entrer avec elle, c'est croire le délateur, c'est la mépriser, c'est se perdre à jamais dans son esprit.

Il venait de passer de la situation la plus violente à un profond accablement. On attendait qu'il parlât. Qu'était-il venu faire chez François au milieu de la nuit ? Sans doute il avait été abusé, comme les autres ; mais de quel moyen s'était-on servi envers lui ?

Il avait eu la noble franchise de s'accuser ; il eut le courage de tirer cette lettre et de la remettre à Caroline elle-même, sans dire un mot pour se justifier. Il attendait tout de l'indulgence de celle à qui il allait consacrer sa vie. Pendant qu'elle lisait, il cachait sa honte, son trouble, sa rougeur, en se couvrant le visage de ses mains.

L'aimable fille s'avança vers lui, sans rien perdre de sa sérénité. Elle le

regarda avec cette expression de tendresse, si propre à le rassurer. « Edouard, vous m'avez fait le plus » cruel outrage ; mais on avançait » des faits positifs, et je conçois qu'il » est des circonstances où l'homme délicat peut mettre son honneur au-» dessus de son amour. Mon ami, re-» venez à vous, reprenez courage ; » c'est Caroline qui vous parle, qui » n'a pas de ressentiment, qui ne » peut que vous aimer.

» Apprenez, jeune homme, lui dit » M. ***, à ne jamais croire aux ap-» parences. Plus maître de vous, vous » vous seriez borné à me voir entrer » ici avec mademoiselle. Vous l'auriez » méprisée, abandonnée ; vous auriez » déchiré le cœur le plus sensible, et » c'est ce que voulait votre ennemi.

» Comparons les deux écritures.... » c'est la même absolument. Il n'est » pas difficile de deviner la main qui » a conduit tout cela ; mais l'agent

» dont on s'est servi, quel est-il ?
» Voilà ce que nous ignorons et ce qu'il
» faut découvrir. — Mon digne pro-
» tecteur, laissez tomber cette affaire
» dans l'oubli : le méchant n'est-il pas
» assez puni par le souvenir du mal
» qu'il a voulu faire ? — Mademoiselle,
» vous intercédez pour quelqu'un qui
» ne vous a ménagée dans aucune cir-
» constance : vous faites votre devoir ;
» je remplirai le mien. Retirons-nous,
» et demain nous nous réunirons,
» comme s'il ne s'était rien passé d'ex-
» traordinaire ici. Pour arriver au ré-
» sultat que je me propose, il faut être
» impénétrables. »

Caroline voulut insister : M. *** déploya toute sa fermeté. Ce n'était plus l'ami, le protecteur de la jeune personne et d'Edouard ; c'était l'homme en place, cherchant, poursuivant les coupables, juste comme la loi, mais sévère comme elle.

Son valet de chambre le conduisit à

la maison qu'il avait au hameau. Il y passa le reste de la nuit. Il réfléchissait aux moyens qu'il emploierait, et il n'en trouvait aucun. Mais mademoiselle Lori réfléchissait aussi de son côté. Depuis plusieurs jours, Caroline n'avait rien fait, rien dit; elle n'avait vu, elle n'avait entendu que ce qui se rapportait à son amour. Mademoiselle Lori ne perdait rien, parce qu'elle entrait dans des détails de ménage, et elle voyait juste, parce que sa tête était calme. Elle avait remarqué les assiduités de Lafleur auprès d'Angélique; elle avait prévu un mariage, et elle ne savait à quoi attribuer une absence de deux jours, à laquelle cependant elle ne s'était pas arrêtée: les amours de M. Lafleur l'intéressaient peu. Les événemens de la nuit fixèrent ses idées.

Elle soupçonna que la tendresse de cet homme pouvait être feinte, et n'être qu'un prétexte pour épier ce qui se passait chez mademoiselle Lu-

ceval : il n'était plus difficile de pressentir l'emploi de son temps depuis qu'il n'y avait paru.

Une réflexion d'un genre plus sérieux encore se présenta à elle, et l'agita fortement. Elle pensa que le méchant déjoué peut ne pas s'effrayer d'un crime capital. Elle trembla pour Caroline, et sans lui rien dire de ses alarmes, ni de son projet, elle alla trouver M. ***, qui fut frappé de la justesse de ses observations.

Il était présumable qu'on avait fait disparaître Lafleur, et il était difficile de le trouver, sans donner à cette affaire une publicité déshonorante pour toute une famille. M. *** voulait punir ; mais il desirait ne frapper que les coupables.

Il avait un cocher, vieilli à son service, et qui avait contracté des habitudes dans la maison Luceval, lorsque son maître la fréquentait. On lui fit sa leçon, et il alla simplement de-

mander des nouvelles de son ami Lafleur, bon vivant, qu'il regrettait de ne plus voir aussi souvent qu'il le désirait. Lafleur, très-tranquille, parce qu'il ignorait qu'on se fût expliqué, Lafleur attendait ainsi que sa maîtresse le résultat de leurs menées. Ils apprirent avec quelqu'étonnement que M. *** était resté au hameau, et la visite du cocher ne laissa pas de les inquiéter un peu. Cependant Lafleur, accoutumé à payer d'effronterie, fut le premier à proposer la matelotte : il comptait faire jaser son camarade.

Ils étaient à peine sortis de l'enclos, que deux gendarmes, en habit bourgeois, les joignirent, déclinèrent leur qualité, notifièrent à Lafleur qu'il eût à se rendre chez M. ***, et que pour éviter l'éclat, il marchât vingt pas derrière le premier d'entr'eux, tandis que le second suivrait à une égale distance. Lafleur voulut résister : deux canons de pistolets, dont la bouche

lui menaçait les yeux, le rendirent docile. Il obéit en disant que lorsqu'on ne se reproche rien, on peut paraître devant tout le monde.

M. *** lui fit quelques questions d'un ton propre à l'intimider, et le drôle ne se déconcerta point. Il répondit qu'il avait, à la vérité, fait sa cour à mademoiselle Angélique, parce qu'elle lui avait plu; qu'il avait cessé de la voir, parce qu'elle avait cessé de lui plaire, et qu'il avait passé ces deux derniers jours à faire auprès de madame son service habituel. « Ecri-» vez à madame Luceval qu'elle se » donne la peine de venir me certi-» fier la chose, et si vous avez dit vrai, » on vous rendra la liberté. — Mais, » monseigneur, ne serait-il pas plus » simple.... — Ecrire, ou l'exposition, » et les fers, choisissez. »

Lafleur ne se souciait pas d'écrire, et vous en savez la raison. Les gendarmes tirèrent de leur poche certains

instrumens, qui ôtent jusqu'à la liberté de manger; et Lafleur sachant très-bien qu'il ne pouvait lui arriver rien de pis que ce dont M. *** l'avait menacé, essaya de conserver l'usage de ses mains, en contrefaisant son écriture.

Vous pressentez avec raison qu'il l'avait contrefaite dans les deux épitres; il cherchait, cette fois, à donner à ses caractères une forme et une inclinaison différentes. Il y réussissait assez bien; mais il y mettait du temps. On le força d'écrire sous la dictée, et les trois écritures n'offrirent que des traits de ressemblance qui n'avaient rien de très-frappant.

Il était évident que des deux manières qu'il avait employées en présence de M. ***, une au moins n'était pas la sienne. Il avait donc des raisons de la cacher; il ne put rien répondre à cet argument; il commença à perdre la tête, et, pressé de questions et de me-

naces, il avoua tout. Il se déclara l'auteur de la lettre et du billet. Le prétendu paysan, qui était allé à l'hôtel, était un c quin de ses amis ; c'est lui qui avait parlé à Caroline à travers ses persiennes, et il était maintenant à l'office, en attendant de nouveaux ordres de madame Luceval.

On fut aussi prendre cet homme ; on le mit avec Lafleur dans une voiture préparée à petit bruit dans une arrière-cour ; on baissa les stores et on les mena à Bicêtre.

Madame Luceval ne voyait pas rentrer ses gens ; elle avait apperçu Edouard et sa mère, l'air calme et serein, suivant l'allée qui conduisait chez Caroline. Certains pressentimens l'agitèrent ; elle brûla toutes ses notes ; depuis que le mariage était arrêté, elles ne pouvaient être d'aucun usage, notamment celle qui avait rapport au tableau : ceux qui se dévouent à l'hymen, peuvent invoquer l'amour ; mais

la malignité de la rédaction déposait contre les intentions de la dame.

M. *** n'avait pas besoin de nouvelles preuves. Il se rendit chez madame Luceval et lui parla en homme convaincu.

« Le plus cruel supplice des mé-
» chans, est d'être forcé d'applaudir
» au bonheur de ceux qu'ils ont
» persécutés. » Madame Luceval voulut interrompre.... « Voilà le procès-
» verbal des dépositions de vos com-
» plices; il est en règle; je peux vous
» perdre; taisez-vous. Je ne viens pas
» ici pour vous entendre, mais pour
» vous donner des ordres.

» Demain, on viendra vous pren-
» dre, et vous vous laisserez con-
» duire. Vous présenterez votre fille
» à M. Ducoudrai: je veux qu'il la
» reçoive de vos mains.

» Après la célébration, vous signe-
» rez votre séparation absolue d'avec
» votre mari: l'acte sera prêt. Vous

» partirez aussitôt, et vous irez ca-
» cher, à soixante lieues de Paris, au
» moins, votre infamie et vos remords,
» si vous êtes susceptible d'en avoir.

» Jusqu'à ce que le patrimoine de
» votre mère soit dégagé, vous vivrez
» d'une pension modique, que j'en-
» gagerai les jeunes époux à vous as-
» surer.

» Vous avez entendu mes volontés;
» gardez-vous de vous en écarter :
» n'oubliez pas que vous m'avez
» donné des armes contre vous, et que
» je ne m'en dessaisirai jamais.

» M. Luceval, c'est à votre impar-
» donnable faiblesse qu'il faut imputer
» une suite de fautes, que vous pou-
» viez, que vous deviez prévenir. Qui
» fait sentir son autorité à sa femme,
» est un tyran; qui n'est pas maître
» chez lui, est un sot.

» Mademoiselle, vous êtes la seule
» à plaindre. Victime d'une éducation
» vicieuse et d'exemples dangereux,

» vous devez sentir la nécessité de rec-
» tifier votre caractère et votre juge-
» ment ; vous n'avez que cette voie
» pour vous rendre digne de quel-
» qu'intérêt. Je vous verrai quelque-
» fois ici, où vous restez avec votre
» père, et je m'empresserai de vous
» être utile dès que vous l'aurez mé-
» rité. » Il sortit.

Madame Luceval soupira, pleura et ne s'emporta point. Ce n'est pas qu'elle n'y fût très-disposée ; mais ce procès-verbal !... et puis, son mari ne pouvait manquer d'être touché de ses pleurs ; il avait toujours été bien avec Caroline et François ; ils pouvaient tout sur l'esprit de M. ***, et, Luceval attendri, le reste allait de suite.

Mais le mari, tout à l'idée d'être affranchi dans vingt-quatre heures, sans avoir fait la moindre démarche, sans s'être mêlé de rien, sans être exposé aux reproches et aux criailleries, le mari, trop heureux, donnait très-

peu d'attention aux larmes de sa femme. Elle sentit enfin que, depuis des années, elle n'inspirait plus que la crainte, et ce lien-là tend à rompre, en proportion qu'il est serré.

Mademoiselle Julie répétait les dernières paroles de M. ***. Ce qu'il pouvait lui procurer de plus agréable, ce qu'il entendait sans doute, c'était un mari, et Edouard n'était pas le seul bel homme qu'il y eût au monde. Cette idée d'un prochain mariage la faisait sourire involontairement, et la touchait plus que la douleur de madame Luceval, qui s'apperçut encore qu'une mère, qui a perdu l'estime de ses enfans, ne doit plus compter sur leur affection.

Il fallait, à la vérité, que la petite personne refondît son caractère, et se formât le jugement; elle ne savait trop comment s'y prendre, mais elle se proposa de demander des conseils à sa sœur, et c'est ce qu'elle pouvait faire de mieux.

Le lendemain, dès le matin, l'amitié, la gaîté, le bonheur et l'amour étaient réunis chez Caroline. Elle était habillée avec la plus grande simplicité. Etait-ce réellement modestie, ou savait-elle qu'une mise trop recherchée nuit même à la beauté? Voilà ce qu'on ne m'a pas dit.

On sortit en ordre pour aller prendre la famille Luceval, au son du violon et du galoubet. Chaque coup d'archet donnait une crispation de nerfs, vous savez à qui. Il fallut cependant paraître et se montrer décente. Luceval, lui, était vraiment bien aise du bonheur de sa fille aînée, et Julie avait vu d'un coup d'œil trois ou quatre jeunes gens assez bien tournés, qu'elle se promettait de fixer à son char, en attendant les avis de sa sœur.

M. *** conduisait la jeune épousée d'un air galant et satisfait. Il n'en était pas moins à ce qu'il avait résolu. Il ne fit grace de rien à madame Luceval.

Il invita à haute voix Edouard à lui présenter la main. Il n'y eut pas moyen de reculer ; il fallut accepter le bras de celui qu'on eût voulu voir à... et marcher en tête de la file. Le bonhomme Luceval offrit le sien à madame de Surville ; François s'appuyait sur celui de Marguerite, et tous deux pleuraient de joie. Deux jeunes gens s'emparèrent de Julie. Je ne sais pas trop quel rang prirent le Président, Duval, le chanteur et les autres ; mais cela est assez indifférent, n'est-ce pas ?

Le cortége défila au bruit des canardières et des *bravo* des paysans, chamarrés de rubans de toutes les couleurs. On arriva au lieu préparé pour la cérémonie. Edouard s'était rapproché de sa jeune amie, et madame Luceval s'était cachée dans la foule : elle espérait être oubliée. M. *** la rappela d'un coup d'œil. Elle jugea qu'il était au moins inutile d'emporter en partant un ridicule de

plus. Elle trouva le moyen de sourire, en présentant Caroline à son époux et au célébrant. La jeune personne fit une grimace qui parut difficile à interpréter; mais on a su depuis que sa mère lui avait serré un peu vivement le bout des doigts.

Tout est terminé. Les époux sont irrévocablement unis, et on lit dans tous leurs traits le plaisir qu'ils éprouvent à l'être. Pendant qu'on les entoure, qu'on les félicite, qu'on les embrasse, madame Luceval, humiliée de toutes les manières, va signer l'acte qui la sépare à jamais du plus faible, mais du meilleur des hommes. Elle monte en voiture, elle part, et n'ayant plus rien à redouter, elle jura, dit-on, et d'une manière très-prononcée : je ne garantis pas le fait.

Cette noce se passa comme toutes celles où on célèbre l'union de deux jeunes gens assortis. Ceux-ci se trouvèrent au mieux de la journée, et ils

convinrent franchement que la première nuit leur parut délicieuse. Si vous conservez un souvenir agréable de la vôtre, renouvellez la en finissant cet ouvrage : il aura du moins quelqu'utilité.

Caroline aima Edouard toute sa vie, et le rendit parfaitement heureux. Edouard eut bien, par-ci, par-là, quelque tentation d'être infidèle ; mais il se disait qu'on ne peut aimer qu'une amie, et que la meilleure qu'on puisse avoir, c'est sa femme... quand elle est bonne. Cet exemple est très-rare, et voilà pourquoi je le cite.

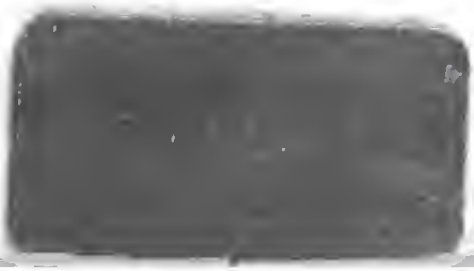
François eut encore la satisfaction de tenir dans ses bras l'enfant de Caroline ; il le berçait, comme il avait fait les autres ; il se berçait lui-même de l'espoir de l'élever ; mais...

M. *** céda enfin aux importunités de Julie, et il la maria. Il s'en repentit, et elle aussi. Son mari fut celui des trois qui eut le plus de sujet de

se plaindre. Ce n'est point parce qu'il est rare, que je cite cet exemple-ci.

Tous les braves gens, avec qui je viens de vous mettre en relation, moururent les uns après les autres. C'est malheureux, j'en suis fâché comme vous ; mais qu'y faire ? Consolez-vous, comme moi, en pensant, qu'après la consommation des siècles, nous les retrouverons dans la vallée de Josophat, ce qui est infaillible.

Et comme nous aurons là tous nos organes, ce qui est encore incontestable, et que je conserverai probablement la manie de conter, puisque je serai absolument le même, je vous ferai l'histoire du fils de Caroline, qui pourra vous amuser, quand vous serez las de jouer de la trompette, car, quoi qu'on en dise, jouer de la trompette pendant toute une éternité, et sans reprendre haleine, c'est bien long.

FIN.

347833